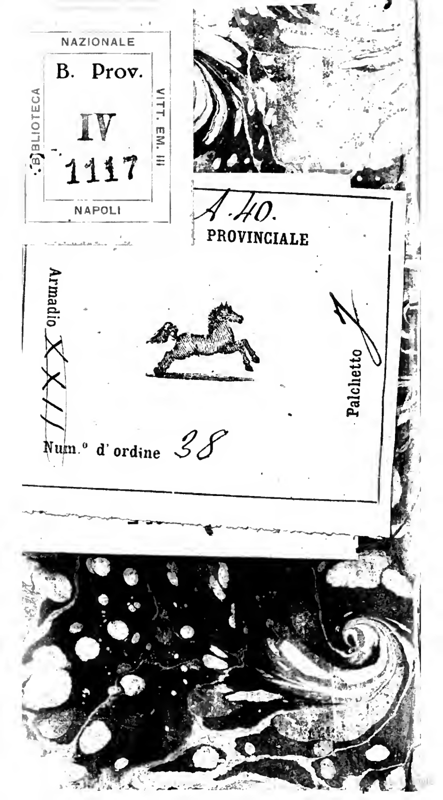
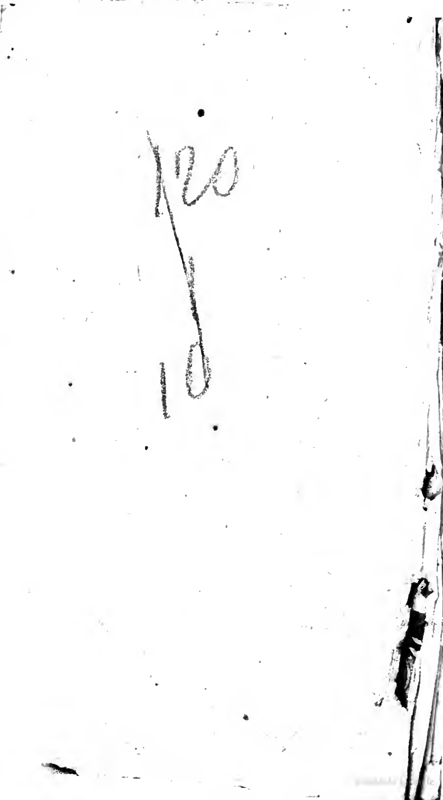
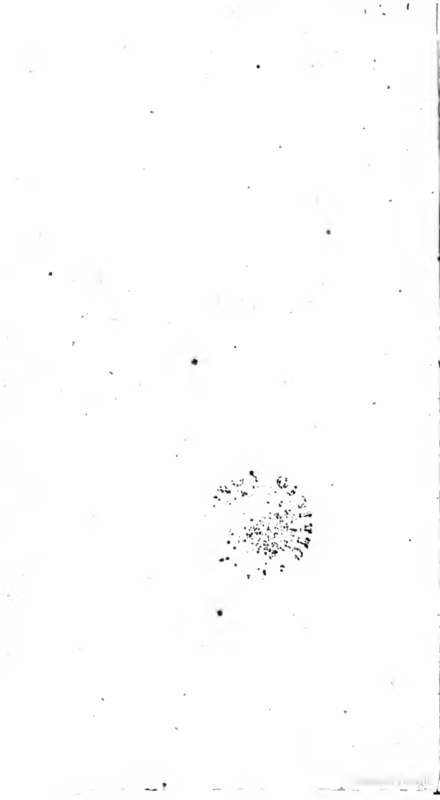




NAZIONALE
B. Prov.
IV
1117
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
A.40.
PROVINCIALE
Armadio XXII
Palchetto 7
Num.° d'ordine 38







MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT-GENERAL
DES ARMEES DU ROI.
TOME TROISIEME.



MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT-GENERAL
DES ARMEES DU ROI:

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revue, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs Additions considérables; avec une Vie de l'Auteur donnée par Mr. le Comte de Feuquiére son frére; & enrichie de Plans de Batailles & de Cartes.

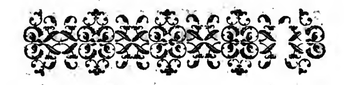
TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Chez { FRANÇOIS L'HONORE' ET FILS, ET ZACHARIE CHATELAIN.

MDCCXLI.



MEMOIRES
DE
MR. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.
TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE LXIV.
Des Surpriſes en général.

UNE maxime générale eſt d'entreprendre toujours avec ſecret, avec une connoiſſance parfaite de l'entrepriſe méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, & de beaucoup de prévoyance dans la retraite.

Le ſecret doit être gardé avec ſoin, même à l'égard de ſes propres Troupes, de peur qu'il ne ſoit révélé à l'Ennemi,

 ou

ou par quelque Eſpion, ou par quelque Déſerteur.

Il doit auſſi être couvert par quelque démonſtration qui, en cas qu'elle parvienne à la connoiſſance de l'Ennemi, détourne ſon attention du véritable projet, & la lui faſſe porter ſur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connoiſſance du Pays qui conduit à l'objet de l'entrepriſe; de ſa ſituation; de ſa force naturelle; de celle des Troupes ennemies ſur leſquelles on veut entreprendre, de leur négligence ou précautions à ſe garder, & de la protection qu'elles peuvent recevoir, ſoit par le voiſinage de l'Armée, ſoit par celui des Places ou Quartiers voiſins; parce que de toutes ces connoiſſances dépend la réuſſite du projet.

La marche vers l'objet de l'entrepriſe doit être faite avec un grand ſecret, & beaucoup de diligence, & ſon prétexte couvert de quelque deſſein apparent.

L'exécution doit être faite avec vivacité & ſans confuſion; de maniére que chaque Commandant d'un Corps, ou d'un Détachement, ſoit, en arrivant, conduit préciſément au lieu par où il doit attaquer, & inſtruit de ce qu'il faut qu'il faſſe, ſoit que l'on réuſſiſſe dans l'entrepriſe, ſoit que le ſuccès en ſoit malheureux par quelque accident imprévu.

La retraite, ſoit que l'on ait réuſſi, ſoit que

que l'on ait manqué l'entreprise, doit aussi être faite avec toutes les précautions requises, que je ne puis prescrire ici; parce qu'elles dépendent de trop de circonstances différentes, & qu'il est à présupposer qu'un homme qui se trouve chargé d'une entreprise, a été jugé capable de la bien conduire.

Le Général doué d'un esprit vif, cherche continuellement les moyens de multiplier les petits avantages sur son Ennemi; parce que par-là il se prépare à réussir dans un grand événement. Il forme des pratiques secrettes contre les Places & Armées ennemies; il surprend, s'il peut, une Place, un gros Quartier, un Convoi, un Fourage, un Passage, une Garde, une Colonne de bagages, une Armée même entiére, soit dans sa marche, soit dans son camp.

Par les pratiques secrettes qu'il a dans une Place, il sait la force de sa Garnison, son exactitude ou sa négligence à se garder, l'état de ses Magasins de guerre & de bouche, & le caractére d'esprit de ceux qui y commandent. Sur toutes ces connoissances il forme son entreprise, & n'oublie rien de tout ce qui la peut rendre heureuse.

Par celle qu'il a dans les Armées, il en connoit le véritable état, le nombre & la qualité des Troupes & de l'Artillerie, son abondance pour les vivres & les fourages, ses précautions dans ses Marches, dans ses Campemens, dans ses

Convois, dans ſes Fourages & dans ſa Garde. Sur toutes ces connoiſſances il forme ſon deſſein, pour entreprendre ce qui lui paroit le plus aiſé à exécuter; & il réuſſit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général, c'eſt que celui qui a le plus d'eſprit & de vues, eſt celui qui embraſſe mieux tout ſon projet; qui prévoit mieux tous les petits obſtacles qui pourroient faire manquer ou retarder ſon expédition, afin de les ſurmonter; qui eſt le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avoit tout prévu; & qui eſt le plus précautionné dans ſa retraite, lorſque ſon entrepriſe eſt de nature à ne pouvoir reſter dans le lieu où il a exécuté ſon projet.

On trouve dans les Chapitres ſuivans, ce que l'on peut dire en particulier ſur les différentes maniéres de ſe conduire dans les exécutions de toutes les eſpéces de ſurpriſes. Il n'en faut négliger aucune, mais bien plutôt y ajouter tout ce que le bon eſprit pourra fournir, & qui n'a pu être prévu dans ce diſcours.

CHA-

CHAPITRE LXV.

Des Surprises de Places.

UNe Place de Guerre est très-rarement emportée de vive force par surprise, soit par escalade, soit par petards, soit enfin par quelque autre maniére. Mais elle se peut dire surprise, si elle se trouve investie, ou dans un tems que sa garnison aura été considérablement affoiblie par la sortie de ses Troupes pour quelque expédition, ou par la foiblesse de la garnison, ou par les maladies qui y régnent, ou par le manque de munitions de Guerre ou de Bouche, ou par l'éloignement ou l'impossibilité du secours, ou lorsqu'elle est enfin attaquée dans un tems où elle manque des choses essentielles à une bonne défense, & dans une conjoncture qui n'aura pas été prévue.

Ainsi je ne proposerai point ici de maniéres pour parvenir à la surprise d'une Place de Guerre, autres que celles dont je viens de parler, qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire, qu'une Place de Guerre a été surprise, parce qu'elle a été attaquée dans un tems de quelques-uns des besoins dont je viens de parler.

Que si pourtant un Gouverneur étoit assez négligent dans la garde de sa Place,

pour s'exposer à laisser surprendre une porte après son ouverture, où à y laisser attacher un petard pendant la nuit, ou à être emporté d'escalade, ou par le secours d'une riviére, ou par quelque souterrain qui n'est point gardé; voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes maniéres de surprendre une Place de Guerre.

En général rien ne doit être tenté, sans une certitude presque sure de réussir. Il faut donc avoir exactement fait reconnoître par des Espions fidéles & capables, le terrain des environs de la Place, & tous les manquemens dans sa garde.

Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la Place, à l'ouverture des portes. Si elles sont ouvertes trop matin, ou avant la chute d'un grand brouillard; si on baisse les ponts-levis, & qu'on ouvre les barriéres sans les refermer, après qu'on aura fait sortir des gens, tant à pied qu'à cheval, pour faire une soigneuse découverte; si la Garde de la Porte, ou celle de la Place a posé les armes au Corps de garde avant le retour des gens sortis pour la découverte; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte; si la Garde d'Infanterie de la Place n'est pas sous les armes, & celle de Cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clés des portes soient revenues chez le Gouverneur, & qu'on lui ait rendu compte du dehors de sa Place; si les jours de marché on laisse

entrer

entrer en foule les gens qui viennent auſſi-tôt après l'ouverture des portes, & ſi pendant que le marché tient toutes les Gardes ne ſont pas ſous les armes.

En tous ces cas, on peut exécuter une ſurpriſe de vive force, en faiſant, à l'ouverture des portes, entrer aſſez de gens déguiſés, pour ſe ſaiſir d'une porte, & la tenir ouverte, juſqu'à ce qu'on ait introduit dans la Place un aſſez gros Corps, pour y être plus fort que la garniſon, en cas que le terrain des environs ait donné le moyen de tenir ce Corps à couvert proche de la Place.

Que ſi cete Place n'a point d'ouvrages extérieurs gardés de nuit qui en couvrent la porte, & qu'elle n'ait point de foſſés, qu'enfin on puiſſe aborder la porte ſans être découvert par les ſentinelles, on peut attacher un petard, dont l'effet peut être ſuivi par une colonne d'Infanterie partagée par diviſions, avec des Officiers ſurs à la tête de chaque diviſion, qui auront été inſtruits des poſtes auxquels ils doivent marcher, & les occuper à meſure qu'ils entreront dans la Place. On doit, à la tête de chaque diviſion, placer des Soldats avec des haches & des ſerpes, pour couper ce qu'il ſera néceſſaire de couper, comme herſes, ou autres empêchemens. Il faut auſſi empêcher qu'aucun Soldat ne quite ſon rang, ou ſe débande pour piller.

Que ſi par quelque endroit de la Place négligée pour la garde, on peut ap-

procher de la muraille, assez basse pour être escaladée, ce lieu étant reconnu pour la hauteur des échelles par le dehors & le dedans, pour la commodité de se mettre en bataille, il faut arriver de nuit avec un grand silence, placer les échelles le plus près les unes des autres qu'il est possible, faire monter avec diligence, se former sur le terrain reconnu en dedans de la Place, avoir ses Troupes partagées par divisions comme il a été dit, & les faire toutes marcher en même tems pour occuper les postes nécessaires à l'exécution de l'entreprise; se saisir de la porte la plus voisine, l'ouvrir aux Troupes qui seront restées dehors, empêcher qu'elles ne se débandent en y entrant, & les conduire avec ordre & silence sur les Places de la Ville où elles doivent se former, pour empêcher la Garnison qui voudra prendre les armes, de se former & de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut, le plus diligemment qu'il se peut, se saisir de la personne du Gouverneur, des Officiers-Majors & Commandans des Corps, dont il faut savoir les demeures bien précisément; parce qu'eux pris, il ne se pourra plus donner d'ordres pour repousser les Troupes entrées.

Lorsque la surprise est faite à la faveur d'une Riviére, ou de Conduits souterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. Si on arrive par eau, il faut en approchant se laisser aller

au

au courant, sans ramer que pour aborder.

Si c'est par des Souterrains, il faut avoir par des intelligences dans la Place quelque grand couvert, où l'on ait pu faire entrer un nombre d'hommes à la sortie du défilé, pour de-là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-dessus. Que si la Garnison est logée dans des corps de cazernes, c'est-là où les Troupes entrées doivent marcher d'abord, & s'en rendre maitresses.

REMARQUES.

J'ai dit qu'une Place de Guerre pouvoit être surprise de plusieurs maniéres; soit de vive force, lorsque la fortification ne la met pas hors d'insulte, * ou que quelque accident imprévu a détruit une partie de sa fortification *; soit par des intelligences avec le dedans de la Place; soit enfin par la négligence du service, ou lorsqu'elle se trouve investie dans un tems où elle manque de garnison suffisante pour la défendre, de vivres, ou de munitions de Guerre.

J'ai proposé des maximes certaines pour se garantir des surprises, autant qu'il est possible à un Gouverneur de le faire par ses attentions pour le dedans ou pour le dehors de sa Place. Ainsi je ne rapporterai ici que quelques exemples, qui feront connoître quelles ont été les fautes, qui de mon tems ont été

faites contre les régles que j'ai proposées pour se garantir de toutes les espéces de surprises dont je viens de parler.

Les Places les plus exposées à être insultées de vive force, sont celles dont les fortifications ne sont point revétues; parce que si la fortification de terre n'est point entretenue, & que les fossés n'en soient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'est pas impossible de surprendre ces Places de vive force, lorsqu'on peut se porter devant avec assez de secret, pour que l'Ennemi ne soit point averti de l'entreprise.

Surprise de Loo en 1676.

Le prémier exemple que j'ai vu d'une pareille entreprise heureusement exécutée, est celle qu'en 1676 Mr. de la Bretesche, alors Colonel d'un Régiment de Dragons en garnison à Mastrick, fit sur Loo, Place Espagnole sur le Démer.

Il savoit que la Garnison de cette Place de terre étoit assez foible, & qu'elle se négligeoit dans sa garde du dedans, & sur les attentions du dehors, se confiant en l'éloignement où elle se trouvoit de nos Places, & dans les eaux dont elle étoit entourée.

Sur toutes ces connoissances, Mr. de la Bretesche forma son projet & sa disposition. Il arriva avec ses Troupes avant le jour autour de la Place; entra dans le chemin couvert; mit dans le fossé

fossé de petits bateaux d'ozier, ou plutôt de grandes manes couvertes de toiles cirées, & fit passer une partie de son Infanterie, réservant le reste pour faire feu sur la Garnison qui viendroit s'opposer à cette attaque.

L'Infanterie passée coupa la fraise, & monta sur le haut du bastion. L'Infanterie restée passa, dès-qu'elle vit que celle qui étoit passée étoit maitresse du haut du bastion. Après quoi Mr. de la Bretesche étant plus fort dans le dedans de la Place, que la Garnison qui avoit été surprise, il s'en rendit le maitre, & conserva la Place au Roi jusqu'à la Paix de Nimégue.

Cet exemple de la surprise d'une Place de Guerre non revétue, justifie la vérité de mes régles, pour se garantir de pareilles surprises de vive force, dans une Place qui n'est pas revétue.

Surprise de Gand en 1678.

En l'année 1678 le Roi surprit l'investiture de Gand, sans quoi il ne lui auroit pas été possible d'en former le Siége, par la difficulté de sa circonvallation, si l'Ennemi avoit eu le tems de s'y porter pour l'empêcher.

Le dessein de ce Siége fut couvert par des démonstrations, & des mouvemens de Troupes sur les Places ennemies qui étoient le plus éloignées de celle-ci. Le Roi porta même sa personne jusqu'à Metz,

pour faire mieux croire à ses Ennemis, que c'étoit Luxembourg ou Namur qu'il vouloit attaquer.

Cependant toute son Armée de Flandre étoit en mouvement, & paroissoit avoir dessein sur Ypres. Ces trois Places en même tems menacées furent ainsi les objets d'attention de nos Ennemis, qui n'imaginérent pas qu'à la fin de l'hiver il fût possible de faire la circonvallation de Gand, par la difficulté de la communication des quartiers.

C'est ce qui fit réussir cette entreprise, qui est dans l'espéce des Places qu'on peut dire avoir été surprises, parce qu'elles ont été attaquées dans le tems qu'elles étoient dépourvues, ou d'une Garnison suffisante, ou des autres choses nécessaires à leur défense.

Surprise de Savillan en 1691.

Le troisiéme exemple d'une surprise de Place, qui a réussi par l'enlévement de sa Garnison, mais qui fut abandonnée sur le champ, parce qu'elle étoit hors de portée de pouvoir être gardée, est celui de la surprise de Savillan au mois de Janvier 1691.

Je commandois cet hiver à Pignerol; & Mr. le Duc de Savoye, dans l'établissement des quartiers d'hiver de ses Troupes, avoit mis ses quatre Compagnies de Gendarmes dans Savillan, où la Garde se faisoit par des Compagnies de Bour-

geois

geois & de Milices. Je connoissois la Place, pour l'avoir plusieurs fois visitée la campagne précédente; & je savois que du côté de la porte de Carmagnole, il y avoit un bastion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on se contentoit de fermer la nuit, sans y laisser de Gardes.

Sur ces connoissances, je résolus d'enlever cette Gendarmerie si peu attentive à se faire garder. Je pris pour cela le tems d'une forte gelée, parce qu'il falloit passer le fossé du bastion, qui étoit plein d'eau. J'introduisis dans Savillan un Espion de confiance, qui, la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles arracha en dedans de la Ville les clous qui tenoient la serrure de la porte de la muraille, à laquelle le bastion étoit attaché en dedans de la Ville.

Je fis une si grande diligence avec huit-cens chevaux, & cinq-cens hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce bastion. Après avoir fait reconnoître le bastion, & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour savoir si mon Espion avoit exécuté ce que je lui avois ordonné, je fis passer mon Infanterie sur la glace du fossé, la mis en bataille sur la Place, me saisis du Corps de garde de la porte, la fis ouvrir à la Cavalerie, & rassemblai sans opposition ces quatre Compagnies de Gendarmes, que je ramenai toutes entiéres dans Pignerol; quoique Mr. de

Savoye eût pu, s'il avoit soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de Cavalerie que je n'en avois. Je fis ainsi en trente heures de tems plus de vingt-huit lieues, & passai & repassai trois Riviéres, dont le Pô en étoit une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la régle que j'ai donnée sur cette nature d'expéditions, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'Ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise; mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les Troupes, & de la diligence pour le retour, lorsque la Place qu'on a surprise ne peut être gardée.

Surprise de Crémone en 1703.

Le quatriéme exemple que je rapporterai sur cette matiére, est un événement, quoique sans succès, dont le récit ne laissera pas d'étonner. C'est la surprise de Crémone, au commencement de l'année 1703.

Cette Ville étoit la Place d'Armes de notre Guerre de Lombardie, où Mr. le Maréchal de Villeroi avoit établi son quartier-général pendant l'hiver. Il y tenoit un fort gros Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui outre cela étoit couvert par un Corps considérable comman-

dé

dé par Mr. le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient entre l'Oglio & le Pô, fur lequel nous avions un pont au-deffous de Crémone.

La tête de ce pont du côté du Modénois & du Parmefan étoit couverte d'un ouvrage, qui étoit gardé par la Garnifon de Crémone pour fa fureté, contre un Corps de l'Armée de l'Empereur qui hivernoit dans le Modénois. Mr. le Prince Eugéne, avec le refte de l'Armée de l'Empereur, occupoit des quartiers entre l'Oglio, l'Adda & le Mincio.

Dans cette difpofition générale, ce Prince conçut le deffein d'enlever Crémone par furprife. Il avoit des intelligences dans le dedans de la Place, par lefquelles il étoit inftruit, que la préfence du Général, de plufieurs Officiers-Généraux, & de la puiffante Garnifon qui y étoit, n'en rendoit pas le fervice plus régulier, ni la garde plus exacte,& qu'elle s'y faifoit avec une négligence entiére pour le dedans & pour le dehors.

C'étoit Mr. le Comte de Rével, Lieutenant-Général,qui étoit chargé du commandement particulier de la Place, en ce qui regardoit les Troupes Françoifes; car il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Efpagnol.

On ne faifoit fortir perfonne de la Place pendant la nuit. On ne faifoit dans le dedans, ni ronde fur les ramparts, ni patrouille de Cavalerie & d'Infanterie dans les

les rues: on se contentoit d'avoir des Corps de garde aux portes & sur les places, sans que ces Corps de garde se communiquassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rampart au-dessus des portes, pour voir si quelque chose en approchoit. Enfin on étoit dans Crémone, sans aucune attention pour le service ordonné dans toutes les Places.

Un Prêtre qui desservoit une petite Eglise un peu détournée du grand commerce de la Ville, avoit sa maison proche de cette Eglise. Joignant la cave de sa maison passoit un aqueduc, qui portoit les eaux des rues dans les fossés de la Ville. Il y avoit dans Crémone un nombre considérable de ces sorties, dont aucune n'étoit grillée. Ce fut sur l'avis que ce Prêtre en donna, que Mr. le Prince Eugéne disposa son entreprise.

Il introduisit dans Crémone par ces aqueducs jusqu'à six-cens hommes, que le Prêtre cachoit dans sa cave, & dans cette Eglise qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de Soldats déguisés en Paysans, qui ne ressortoient pas le soir, & étoient recueillis par ce Prêtre, ou par quelques autres conjurés.

* Cet expédient étoit aisé, parce qu'il n'y avoit point de consigne aux portes, & qu'on ne s'informoit jamais si ce qui

étoit

étoit entré pendant le jour dans la Ville, en étoit sorti, ou y étoit resté. *

Une partie de ces hommes avoient des instrumens propres à rompre des serrures, & les autres des outils propres à abbattre de la maçonnerie.

Deux portes de la Ville du côté de l'Oglio furent choisies par Mr. le Prince Eugéne, pour introduire le gros de ses Troupes. L'une de ces portes, savoir celle qui étoit la plus proche de la maison du Prêtre, avoit été condamnée & murée; & au-dessus de cette porte sur le rampart, il y avoit un petit Corps de garde, où l'on tenoit seulement un poste de huit ou dix hommes, qui par la négligence du service pour les rondes, n'avoient point de sentinelle devant la porte du Corps de garde.

Ainsi les Ennemis s'étant saisis sans bruit des hommes qui dormoient paisiblement dans le Corps de garde, firent travailler leurs Maçons à abattre le mauvais mur de la porte, sans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faisoit aucune.

L'autre porte, dont on se servoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de garde en bas, & la garde de cette porte étoit plus nombreuse, mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de herse, & par conséquent point de sentinelle en haut à la herse, pour, en

cas

cas de besoin, la faire tomber. Nul poste au-dehors de la porte, pas même une sentinelle en haut au dessus de la porte, pour voir sur le grand chemin qui y conduisoit.

Mr. le Maréchal de Villeroi qui étoit allé visiter les quartiers du haut de l'Oglio, repassoit par Milan, où il eut avis que Mr. le Prince Eugéne faisoit des mouvemens dans ses quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone, le soir qui précéda l'exécution de la surprise : non pas qu'il eût aucune pensée que ces mouvemens pussent regarder Crémone ; mais bien les quartiers que le Marquis de Créqui occupoit le long du bas Oglio, dans lesquels Mr. le Maréchal de Villeroi lui mandoit d'être fort alerte ; parce que Mr. le Prince Eugéne occupoit le poste d'Ustiano, sur l'Oglio vis-à-vis de Crémone.

Le Marquis de Créqui de son côté avoit fait savoir à Mr. le Maréchal de Villeroi, que tous les quartiers de Mr. le Prince Eugéne étoient en mouvement, & que des Espions l'assuroient que c'étoit pour un dessein sur Crémone.

* Mr. le Maréchal de Villeroi avoit aussi appris d'ailleurs, que les quartiers que les Ennemis occupoient dans le Modénois, étoient en mouvement ; mais il crut que ce pouvoit être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il

donna avis à Mr. le Duc de Parme, Ainsi on voit que ce Maréchal pensoit à tout, hors à être surpris dans Crémone.

A la vérité ce Général, chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des Troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé Mr. le Marquis de Révol.

Enfin, à l'heure de l'exécution de cette entreprise, Mr. le Prince Eugéne passa l'Oglio à Ustiano à six lieues de Crémone, sans que Mr. le Maréchal de Villeroi, ni aucun de nos Généraux en eussent aucun avis, par toutes les négligences pour le dehors dont j'ai parlé ci-dessus, qui dans cette circonstance ne peuvent être excusées; parce que, puisque l'on savoit que tous les quartiers des Ennemis au-delà de l'Oglio étoient en mouvement, il falloit au moins avoir des Partis de Cavalerie sur Ustiano, qui étoit le seul pont que les Ennemis eussent sur l'Oglio, afin d'être informé si Mr. le Prince Eugéne passoit cette Riviére.

Mais cette petite & triviale attention négligée, ce Prince se trouva devant les deux portes de Crémone avec un Corps de Cavalerie & d'Infanterie d'environ sept mille hommes, sans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'aqueduc, ou qui étoient entrés déguisés en Paysans, & qui étoient cachés chez le Prê-

tre-

tre ou ailleurs, se saisirent sans bruit du Corps de garde qui étoit à la porte dont on faisoit usage, l'ouvrirent, & introduisirent une Colonne d'Infanterie & de Cavalerie, qui marcha jusques sur la grande Place, où il y avoit une Garde d'Infanterie & une de Cavalerie, aussi négligentes sur la régularité du service, que celle de la porte surprise, & qui par conséquent fut encore saisie sans bruit.

La seconde Colonne des Troupes ennemies qui avoit été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le Prêtre, lesquels s'étoient saisis du petit Corps de garde qui étoit sur la porte, qu'ils avoient ensuite démurée avec leurs outils de maçons, & en avoient rangé les matériaux, pour ouvrir un passage commode à l'Infanterie destinée à entrer par cette porte.

Cette Infanterie après son introduction dans la Place, devoit, suivant les ordres donnés pour la conduite de la surprise, marcher le long des ramparts à gauche, pour aller se saisir de la porte du Pô & de sa garde; l'ouvrir ensuite pour faire entrer dans la Place un autre Corps de Troupes, qui étoit au bout du pont du côté du Modénois, & qui, dans l'ordre donné pour la surprise, ne devoit attaquer la garde qui étoit dans l'ouvrage qui couvroit le pont, qu'à un signal qui devoit se faire de la porte du Pô, après que l'on s'en seroit rendu maitre.

Par

Par ce que je viens de dire, on voit un Corps ennemi de sept mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maitre de de deux portes, & la Cavalerie en bataille sur les places de la Ville, & se promenant librement par-tout, sans qu'il y eût encore un seul homme éveillé, ni qui eût donné l'allarme.

Cependant un incident que Mr. le Prince Eugéne n'avoit pu prévoir, fit manquer un projet si bien concerté, & si heureusement conduit jusqu'au moment de le croire exécuté.

Le Marquis de Crenan, Directeur de l'Infanterie, arrivé de Milan avec Mr. le Maréchal de Villeroi, vouloit voir ce matin-là une partie de l'Infanterie. Il avoit pour cet effet ordonné que les Bataillons qui se trouvoient logés du côté de la porte du Pô, fussent sous les armes un peu avant le jour, pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces Bataillons se trouvérent donc sous les armes auprès de la porte du Pô, plutôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les Troupes ennemies qui venoient le long du rampart, pour se saisir de la porte du Pô, trouvant ces Bataillons sous les armes, crurent la surprise découverte, & les chargérent. Ces Troupes chargées, sans savoir par qui, tirérent aussi de leur côté. Elles se reconnurent ensuite pour ennemies, & ce feu

feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les Bataillons que Mr. de Crenan devoit voir après ces prémiers, logés fort loin de ceux-ci, commençoient à se remuer dans leurs cazernes, & furent bientôt prêts. Quelque Cavalerie que Mr. le Maréchal de Villeroi avoit commandée le soir précédent pour aller du côté de Plaisance, se trouva aussi prête à monter à cheval.

Toutes ces Troupes marchérent aux Ennemis, qui étoient en bataille sur les places, qui en occupoient même les avenues, & qui ne croyoient plus que rien leur pût résister; d'autant plus qu'elles avoient pris Mr. le Maréchal de Villeroi qui étoit monté à cheval au prémier bruit, l'Intendant de l'Armée, & beaucoup d'autres Officiers, apparemment livrés par leurs hôtes.

Mr. de Crenan, sorti de chez lui, s'étoit heureusement jetté à la tête de quelque Infanterie, avec laquelle il marcha à la petite place, qu'il fit abandonner aux Ennemis, qui se retirérent à leur gros, qui étoit sur la grande place; ce qui donna moyen aux Troupes du Roi, logées dans les quartiers éloignés, de se rejoindre.

On combattit ainsi par toute la Ville, par la seule bonne volonté des Troupes, & celle des Officiers particuliers. Car Mr. le Maréchal de Villeroi étoit pris, comme je viens de le dire, & Mr. de Crenan avoit

avoit été blessé à mort dans les charges qu'il avoit faites. Deux des Colonels même de ces Régimens, qui s'étoient trouvés sous les armes à la porte du Pô, avoient été tués.

Cependant la mort de deux Officiers des Ennemis fut cause que Mr. le Prince Eugéne se trouva quelques heures après forcé à abandonner son entreprise, & à sortir d'une Ville, après avoir cru pendant plusieurs heures en être le maitre.

L'Officier-Général des Ennemis, qui conduisoit la Colonne qui étoit entrée par la porte démurée, étoit chargé de faire le signal de la porte du Pô, pour avertir les Troupes qui venoient du Modénois, d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Il avoit seul cet ordre, & étoit chargé des fusées qui devoient être le signal. Cet Officier ayant été tué roide par le feu des Bataillons que le hazard avoit fait trouver sous les armes à la porte du Pô, ne put communiquer à un autre Officier le secret dont il étoit seul chargé: de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être, pour que le Corps du Modénois passant le Pô, en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô, dont les Ennemis ne purent jamais se rendre maitres, pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par les Ennemis, en faisant le tour de la Ville par le dehors.

L'Offi-

L'Officier-Général même, chargé du commandement des Troupes qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont, & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise, ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage, ne fut plus en état de donner aucun ordre, de sorte que l'on eut le tems de défaire le pont.

Mr. le Prince Eugéne d'ailleurs, fort affoibli dans le dedans de la Ville par les pertes de ce long combat, devoit raisonnablement craindre que Mr. le Marquis de Créqui, averti de ce qui se passoit à Crémone, n'y marchât sur le champ avec toutes ses Troupes, & ne l'empêchât par ce mouvement de ressortir de la Place, & de se retirer.

Ainsi cette crainte bien fondée détermina ce Prince à songer à la retraite, pendant qu'il croyoit en avoir encore le tems. Il fit donc retirer ses Troupes du centre de la Ville vers les deux portes, dont il étoit encore le maitre, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presque toute l'Infanterie qu'il avoit menée avec lui, & de beaucoup de Cavalerie. Il emmena pourtant avec lui Mr. le Maréchal de Villeroi, Mr. l'Intendant, & plusieurs autres Officiers, pris dès le commencement de la surprise.

Par ce récit, on doit demeurer convaincu qu'il ne faut jamais se négliger sur aucune des attentions ordonnées pour le service des Places, ni par rapport au

dedans

dedans, ni par rapport au dehors. Car si dans Crémone le hazard seul n'avoit pas fait trouver sous les armes les Bataillons trop-tôt prêts pour la revue qu'ils devoient faire, & cette Cavalerie commandée aussi-tôt prête à monter à cheval, il est certain que la Place auroit été prise, & les Troupes qui y étoient enlevées par un Corps inférieur, parce qu'elles n'auroient pu se mettre en état de faire la moindre résistance.

CHAPITRE LXVI.

Des Surprises de Postes.

IL n'en est pas de-même d'un Poste fortifié à la hâte, soit pour couvrir un Pays, soit pour la sureté des Convois. On en doit priver l'Ennemi autant qu'il est possible, parce que sa perte est toujours de conséquence.

L'enlévement de celui qui couvre le Pays, établit surement les contributions, & donne aux Partis les moyens de pénétrer, & de revenir en sureté. L'enlévement de celui qui couvre les Convois, en entraîne souvent la perte, & cause toujours la difficulté à les faire arriver au camp, & souvent aussi la nécessité d'abandonner une entreprise, ou un pays, pour se raprocher des lieux d'où l'on doit tirer sa subsistance.

Ces sortes de Postes ne doivent jamais être attaqués impunément. Il faut, suivant leur force & leur situation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement brusque & promt ; parce qu'il ne faut pas seulement les enlever avec vivacité, mais il faut encore avoir compassé le tems de l'expédition, de maniére qu'on ait celui de les détruire, & de se retirer surement, ou de les mettre en état d'être conservés.

C'est en ces occasions qu'on se sert de petard, lorsque l'Ennemi a négligé de couvrir les barriéres, ou portes, de quelques ouvrages extérieurs qui soient hors d'insulte, ou que le front qu'on attaque est petit, & peut-être embrassé, & les gens qui sont sur les murailles, ou remparts, accablés par un feu supérieur. La commodité du petard pour son transport est facile.

On peut aussi se servir de quelques piéces de canon pour rompre les portes, ou emporter les palissades & parapets, dont on pourroit avoir couvert les portes, & qui n'auroient pas suffisamment d'épaisseur pour résister au canon.

On fait aussi des enlévemens par escalades, lorsque ces Postes sont simplement fermés de murailles basses & sans flancs, lorsque les Troupes qui sont dans ces Postes se négligent pour la garde de nuit, dans les lieux où elles peuvent être escaladées, ou qu'elles n'ont pas assez de rondes.

On

On les enléve aussi en les attaquant de toutes parts, quand ces Postes ne sont couverts que d'un simple retranchement de terre, & quand on peut le faire avec une grande supériorité de feu ; ou en surprenant une porte à la pointe du jour, lorsque ceux qui sont dans ces Postes les ouvrent, sans observer les précautions prescrites en pareil cas, & qu'il se trouve par hazard quelque lieu proche de la porte où l'on ait pu s'être embusqué.

On les surprend aussi par une intelligence, soit avec les habitans peu affectionnés, & qui ont observé que la Garnison se néglige, ou est trop foible ; soit par la corruption de quelques gens de la Garnison, qui livrent une porte à l'Ennemi.

REMARQUES.

Après avoir dit quelles sont les maniéres différentes de réussir dans cette nature de surprises, par rapport à la différente situation & force des Postes, ou aux précautions que l'Ennemi aura prises pour leur conservation, il me paroit nécessaire de rapporter ici quelques exemples de ces Postes, ou manqués, ou enlevés par surprise ou de vive force.

Entreprise de Bodegrave, en 1672.

Dans l'année 1672, Mr. de Luxem-

bourg, qui commandoit l'Armée du Roi restée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moyens de pénétrer dans le cœur du Pays. Il ne le pouvoit faire qu'à la faveur des glaces, parce que le pays étoit inondé, & les digues occupées par des Postes bien fortifiés par leur tête.

Ce Général prit donc le tems d'une gelée, pour pouvoir prendre à revers les principaux Postes des Ennemis à Bodegrave & à Swammerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement : mais un dégel subit l'obligea à se retirer, & même à abandonner à son retour les Postes qu'il avoit enlevés aux Ennemis, parce qu'ils étoient ouverts de leur côté.

De cet exemple il faut tirer une instruction considérable, pour la maniére de fortifier des Postes sur des digues, quand le pays a pu être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandois avoient fait une faute, qui auroit causé la perte entiére de leur République, n'ayant pas eu autant d'attention pour fortifier ces Postes de leur côté, comme de celui par lequel Mr. de Luxembourg pouvoit les aborder. En voici les raisons.

Ces Postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étoient exposés à être insultés, dès-que la gelée seroit assez forte pour soutenir le poids des Troupes qui marcheroient sur la glace. Ainsi les derniers Postes de ces digues du côté de la Hol-

Hollande par-delà le pays inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée auroit rendu, (si elle avoit duré) Mr. de Luxembourg maitre de toutes les grosses Villes du dedans de la Hollande.

Il ne falloit pas même pour cela que la gelée durât plus long-tems, qu'il n'en auroit fallu pour faire arriver les Troupes jusqu'à ce pays qui n'étoit point inondé, qui étoit à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus que dans une constitution de pays pareille à celle dont je viens de parler, les Postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également de deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons, tant qu'il ne gèle point. Il faut qu'ils soient en état de résister assez long-tems pendant un tems de gelée, pour en pouvoir raisonnablement espérer la fin avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut avancer contre mon sentiment, est qu'un Poste ainsi fortifié ne peut être gardé par un Ennemi, lorsque par un dégel imprévu il est obligé de se retirer, avant que d'avoir eu le tems d'accommoder ces Postes du côté qu'ils sont restés ouverts, comme ce qui est arrivé dans l'occasion dont je parle, le prouve. Mais cette raison ne peut être bonne, que contre un Ennemi qui ne peut avoir pour objet que de faire une course : mais contre un Ennemi qui peut penser à envahir un Pays, & à

s'y maintenir, cette raison n'est point recevable.

Car dans cette occasion, si la gelée avoit duré, il est certain que Mr. de Luxembourg se seroit rendu maitre de la Haye & de Leyde, & des autres grosses Villes de la Hollande, toutes sans défense; & qu'il s'y seroit facilement maintenu, en y faisant avancer toutes les Troupes qui étoient dans les Provices d'Overyssel & d'Utrecht.

Surprise de Kreilsheim, en 1688.

En l'année 1688, après la prise de Philisbourg, je fus envoyé avec un Corps de Troupes à Heilbron, pour commander sur le Neckre, & établir des contributions dans la Franconie & la Suabe, entre le Mein, le Regnitz & le Danube.

La plupart des Troupes de ces deux Cercles étoient en Hongrie, où elles servoient l'Empereur. Il en étoit pourtant resté assez dans le Pays, pour empêcher les Partis de pénétrer bien avant. Cependant je marchai avec huit-cens hommes de pied & neuf-cens chevaux jusqu'à une petite Ville du Pays d'Anspach, nommée Kreilsheim. J'y trouvai deux Bataillons des Troupes du Cercle de Franconie, & je n'aurois pu forcer ce Poste entouré de murs avec un assez bon Château; mais le Colonel qui commandoit cette Infanterie, ayant été assez imbécile pour venir me parler hors de sa Place,

ce, sans prendre ma parole de l'y laisser rentrer, je le retins, & l'obligeai d'ordonner à sa Garnison de se rendre Prisonniére de Guerre, ce qu'elle fit.

Cet exemple de la surprise d'un Poste n'est raporté ici, que pour faire connoître que quand il est nécessaire de se rendre maitre d'un Poste, toutes sortes de moyens y doivent être employés, pourvu qu'ils ne deshonorent pas celui qui les emploie, comme l'auroit fait dans cette occasion le manque de parole à ce Colonel, s'il me l'avoit demandée.

Cet enlévement de Kreilsheim sert aussi à faire connoître, combien aisément la terreur se met dans un Pays qui se croit couvert par des Postes qui lui sont enlevés, par la vigilance ou l'adresse du Général chargé de pénétrer dans le Pays ennemi.

Surprise de Neubourg sur Lentz, en 1689.

Au mois de Janvier 1689, après que Mr. de Montclar eut levé avec trop de précipitation les quartiers qu'il avoit pris dans le Duché de Wirtemberg, je restai pour commander dans Phortzheim sur Lentz. Je me trouvai fort resserré par les quartiers que les Ennemis prirent dans le Wirtemberg, & principalement par les Postes qu'ils établirent dans les Villes de Neubourg & d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus & au-dessous de Phortzheim. Je surpris & enlevai ces deux Pos-

tes, & je les détruisis de maniére que les Ennemis n'osérent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le Duché de Wirtemberg à continuer le payement de la contribution dont il vouloit se dispenser par la protection des Troupes Impériales, la disposition de leur Poste, & la foiblesse de la Garnison qui étoit dans Phortzheim. Comme l'enlévement de ces deux Postes a été exécuté d'une maniére particuliére, & même instructive, je la rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieues de Phortzheim, dans le fond de la Vallée de Lentz, sur le bord de cette Riviére. La Ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un Château en dedans de l'enceinte de la Ville. Il y a deux portes à cette Ville, l'une du côté de Phortzheim, l'autre au côté opposé à celui-ci, sur le bord de la Riviére, sur laquelle il y a un pont couvert.

Les Ennemis y avoient mis cinq-cens hommes de pied, & cent-cinquante Dragons. Cette Garnison étoit fort précautionnée pour sa garde du côté de Phortzheim; mais assez peu du côté de l'autre porte, par où elle ne croyoit pas avoir à craindre, à cause de la difficulté des chemins pour y aborder; & pendant le jour elle tenoit sur une hauteur, à vue de la porte de Phortzheim, un Parti de vingt Dragons, qui se retiroit dès-qu'on

le

le faisoit pousser, & se replaçoit dès-que l'on se retiroit; de sorte qu'il ne pouvoit sortir pendant le jour un homme de Phortzheim, qu'il ne fût vu de ce Parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenoit au pont couvert, n'étoit point à pont-levis, & n'avoit aucun ouvrage qui la couvrît. Il y avoit seulement une Sentinelle au-dessus de la porte, & un Corps-de-garde de quinze ou vingt hommes en-bas. Il se faisoit pourtant sur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connoissances de la maniére dont se conduisoient ces incommodes & fâcheux voisins pour leur garde, je fis ma disposition pour enlever ce Poste par la porte de Lentz; parce que c'étoit le côté où la Garnison étoit le moins attentive. J'attendis la fin du jour, afin que le Parti de Dragons ne me vît point sortir. Après quoi je marchai avec six-cens hommes par des chemins détournés, qui me conduisoient à cette porte de Lentz.

Il tomboit une quantité prodigieuse de neige. Cependant ma marche fut si secrette & si diligente, que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz. J'entrai avec mon détachement sur le pont; & lorsque je fus découvert par la Sentinelle qui étoit au-dessus de la porte, je lui répondis en Allemand, me disant un Parti d'un Régiment, que je savois

être en quartier dans le Wirtemberg, & revenir de la guerre du côté du Fort-Louis; & je demandai à entrer, n'en pouvant plus de froid.

L'Officier de garde averti par la Sentinelle, monta en haut auprès d'elle, & vint me parler, en attendant qu'il eût envoyé avertir le Commandant, qui logeoit dans le Château assez loin de cette porte. Pendant cette conversation, on attachoit paisiblement le petard, dont l'Officier de la garde ne s'apperçut que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa Sentinelle, & fit battre l'allarme par son Tambour, mais trop tard: car la porte fut forcée dans le moment, & je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la Place, avant que personne de la Garnison fût en état de défense. Elle fut entiérement passée au fil de l'épée, en represailles de ce que les Impériaux avoient massacré un Lieutenant & trente Maitres du Régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris & leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette Ville environ trois-cens chevaux, qui furent distribués aux Cavaliers & Dragons de la Garnison de Phortzheim. Après quoi je fis bruler la Ville en me retirant, afin que les Ennemis ne s'y pussent rétablir.

L'exemple de l'enlévement & de la destruction de ce Poste est rapporté ici avec les circonstances dont je viens de parler, pour faire voir qu'il ne suffit pas

à

à un Officier qui commande dans un Poste de cette nature, de s'y croire en sureté, en prenant toutes les précautions raisonnables pour se garantir de surprise par la tête de son Poste du côté de ses Ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paroit le moins exposé ; & sur-tout qu'il ne se laisse jamais approcher la nuit d'assez près, pour qu'on puisse attacher un petard à une porte qui est découverte, & qui n'a intérieurement, ni herse, ni protection.

Car si l'Officier de garde trop confiant n'étoit pas entré en conversation avec moi, & s'il n'avoit pas souffert que sous prétexte de me garantir de la neige, je me fusse mis tout contre la porte avec mes Pedardiers, je n'aurois pu faire attacher le petard, & enlever ce Poste sans être découvert, & sans perdre considérablement d'hommes, au-lieu qu'il n'y en eut que deux de tués.

Surprise d'Entzwabingen dans la même année.

Quant au Poste d'Entzwahingen sur Lentz au-dessus de Phortzheim, petite Ville située dans un pays ouvert, sa Garnison étoit de cinq-cens chevaux, & de cent-cinquante hommes de pied ; & cette Garnison avoit, comme celle de Neubourg, pendant le jour un Parti sur une hauteur proche de Phortzheim, pour

observer tout ce qui auroit pu en sortir.

Après avoir remonté avec les chevaux pris dans Neubourg, tout ce que j'avois de Cavaliers & de Dragons à pied, je marchai à Entzwahingen dès la nuit suivante. J'envoyai ma Cavalerie par l'autre côté de Lentz, pour empêcher que celle des Ennemis ne pût se sauver en passant la Riviére, pendant que j'attaquerois les deux portes avec mon Infanterie, dont l'une étoit du côté de Phortzheim, & l'autre du côté de Heilbron,& je marchai à mes deux attaques, avec six-cens hommes de pied partagés en deux Corps.

Ces deux portes étoient sans pont-levis, & moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg. Elles étoient pourtant couvertes d'un redan palissadé,capable de contenir environ quinze hommes, qui la nuit se retiroient dans la Ville ; & ce redan faisoit seulement pendant le jour, la protection de la Garde de la porte.

N'y ayant, comme je l'ai dit, que cent-cinquante hommes de pied,je jugeai bien que les Gardes des portes seroient foibles, & qu'il falloit aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui protégés du feu de l'Infanterie, eurent bientôt rompu les barriéres & les portes ; de maniére que les Troupes entrées en bon ordre, malgré la nuit, toute la Garnison fut encore passée au fil de l'épée pour
la

la même represaille. Plus de six-cens chevaux furent pris & amenés dans Phortzheim, & la Ville pillée & brulée.

La raison qui m'engage à un détail aussi exact, est pour faire connoître, que comme il est presque impossible que deux Postes occupés par un Ennemi se ressemblent parfaitement dans leur situation, dans la nature & la force de leur Garnison, & dans ses attentions pour sa sureté; il est de la prudence de se conduire différemment dans leur attaque, ou leur enlévement, comme les exemples que je rapporte sur la matiére de ce Chapitre le prouveront avec évidence, puisqu'il se trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entreprises.

Surprise du Château d'Orbassan, en 1690.

A la fin de l'année 1690, Mr. de Savoye ayant mis dans le Château d'Orbassan, à une lieue de Turin, une Compagnie de son Régiment des Gardes, pour couvrir sa promenade du cours de cette Ville, & celle de sa maison du Valentin, cette Compagnie, quoiqu'à la vue de Turin, & soutenue de la Cavalerie qui étoit en garnison dans cette Ville, & dans Montcallier, fut surprise & enlevée la nuit par moi. J'en petardai la porte, quoique j'eusse été découvert, & malgré le feu des Ennemis, & les signaux qu'ils faisoient pour avertir qu'ils étoient attaqués.

Voici quelle fut la diſpoſition que je fis, pour enlever ce Poſte avec ſureté dans le retour, & pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit, avec huit-cens chevaux & cinq-cens hommes de pied. De cette Cavalerie j'en détachai cinquante Maitres, pour aller juſques ſur le bord du Pô vis-à-vis de Montcallier, afin d'être averti, en cas que la Cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite; & quand je fus auprès d'Orbaſſan, j'envoyai le reſte de ma Cavalerie ſe mettre en bataille le plus près de Turin qu'il lui feroit poſſible, afin de s'oppoſer à ce qui ſortiroit la nuit de cette Place, pour venir au ſecours de ce poſte. Pour moi je reſtai avec mon Infanterie, que je plaçai avec un grand ſilence auprès du Château, pour ſoutenir le Petardier, & entrer de force dans le Château après l'effet du petard.

Le Petardier ayant été tué par la Sentinelle qui étoit à une fenêtre auprès de la porte, & la Garniſon éveillée, elle fit un grand feu & des ſignaux. Ainſi il n'y avoit plus de tems à perdre, pour exécuter cette entrepriſe avec ſureté pour le retour. Je fus donc moi-même obligé d'attacher le petard, n'ayant trouvé perſonne qui le ſût faire.

La Compagnie entiére forcée dans la prémiére cour, ne voulut point s'expoſer à l'être dans le principal corps de logis, & ſe rendit priſonniére de Guerre.

On

On voit par le récit de l'enlévement de ce Poste, une disposition toute différente de celles dont j'ai parlé ci-dessus; puisque les mesures prises pour la sureté de l'exécution de cette surprise du Château d'Orbassan, n'ont été que contre ce qui pouvoit venir à son secours, & non pour s'assurer contre la Garnison, qui y étoit enfermée.

Ce qui confirme ma maxime, de se conduire dans cette espéce d'entreprise suivant ce qu'elle est en elle-même, & suivant ce que l'on a à craindre du dehors. Car il est certain que si j'avois été battu dans ma retraite, après avoir exécuté mon entreprise heureusement, j'aurois avec raison été accusé d'imprudence de l'avoir formée, sans avoir pris les mesures nécessaires, pour assurer ma retraite contre des Corps de Cavalerie supérieurs au mien, qui pouvoient venir de Turin & de Montcallier.

Surprise de Lucerne dans la même année.

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un Bataillon du Régiment de Loches, Réfugiés François que Mr. de Savoye y avoit envoyés pour couvrir les Vaudois, qui vouloient se maintenir dans le fond de la Vallée de Luzerne. L'enlévement de ce Poste s'exécuta d'une maniére différente des autres dont j'ai parlé, parce que la situation en étoit différente.

La Ville de Luzerne avoit été brulée au

au commencement de la campagne précédente, & ses murailles rasées. Les décombres formoient donc une espéce de retranchement autour de cette habitation détruite. Ce Bataillon crut que dans une saison aussi rigoureuse dans les Alpes qu'elle l'est au mois de Janvier, il pourroit se maintenir dans ces débris, pourvu qu'il y fût fort vigilant pour se garder, & que malgré le grand froid il passât toutes les nuits sous les armes, avec des rondes continuelles, qui écoutoient s'ils entendroient quelques bruits de Troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais instruit de toutes les attentions de ce Bataillon, je pris un grand détour pour l'enlever.

Je me trouvai entre le pied de la Montagne & Luzerne à une heure après minuit. J'attendis dans un grand silence que la vigilance des rondes se ralentît un peu; ce qui m'ayant paru sur les deux heures, je marchai par six endroits à ce mauvais retranchement qui fut forcé, & tout ce Bataillon passé au fil de l'épée.

Luzerne étoit presque inabordable de trois côtés; au moins on n'y arrivoit que par des sentiers à marcher seulement deux de front, & sur ces sentiers il y avoit des retranchemens gardés. Il falloit donc, pour faire cet enlévement avec succès, & détruire ce Bataillon, qu'il n'eût pas le tems de se retirer à la Montagne, dont le pied n'étoit pas à plus de cent pas de la Ville; ce qui seroit

roit arrivé, si on l'eût attaqué du côté de ces sentiers. Ainsi ce fut sur la connoissance de la situation de ce Poste, & de la maniére dont il étoit gardé, que je fis la disposition de ma marche & de mon attaque, qui se fit entre la Montagne & la Ville, par où l'Ennemi n'avoit pu croire qu'il pût être attaqué.

Cette surprise fut donc comme un assaut général, donné sans que l'Ennemi pût être préparé à le recevoir, & dont la nuit favorisoit l'approche des Troupes & l'exécution.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que des exemples de Surprises de Postes qui ont eu un succès heureux. Dans le récit que je vai faire, on en verra un qui n'a point réussi, & dont je dirai les raisons.

Entreprise sur Veillane, en 1691.

Au mois de Janvier 1691, Mr. de Catinat, qui dans ce tems-là étoit à Suze, voulut surprendre & enlever le Poste de Veillane, où Mr. de Savoye tenoit une Garnison d'Infanterie dans le Château, qui étoit assez bon pour sa situation, & un Régiment de Dragons dans la Ville, qui n'étoit pas hors d'insulte.

Ce Poste est dans la Vallée de Suze, & pouvoit être attaqué en même tems par le côté de Suze, & par celui de Rivoli. Mr. de Catinat se chargea d'y marcher par le côté de Suze, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon de

cam-

campagne ; & m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon.

Pour que cette entreprise pût avoir une heureuse réussite, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de justesse dans les mesures prises ; parce que Mr. de Savoye pouvoit en peu d'heures rassembler beaucoup plus de Troupes pour venir secourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en avoir mené pour l'attaquer. Ainsi ce fut le manque de justesse dans le moment de l'exécution, qui fut cause que l'entreprise ne réussit pas.

La disposition de Mr. de Catinat étoit telle que je vai le dire. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol, marchoient par deux côtés si différens, que ne pouvant se communiquer, ni dans leur marche, ni sur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux, & en même tems, attaquer Veillane à la pointe du jour ; parce qu'il ne falloit pas, par une attaque successive, donner le tems à ce Régiment de Dragons, que l'on vouloit enlever dans la Ville, de se retirer dans le Château.

Je me rendis à l'heure qui m'avoit été marquée. J'attaquai & emportai la Ville de Veillane de mon côté, qui étoit celui de Turin, & le plus éloigné du Château : mais Mr. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses piéces de canon qui avoit versé, & ne s'étant

n'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze, une partie des Dragons logés du côté du Château, eurent le tems d'y entrer avec leurs chevaux, & la Garnison du Château de prendre les armes ; de forte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, & Mr. de Savoye ayant eu le tems d'y arriver avec un Corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maitres de la Ville pendant sept à huit heures.

Je fus même obligé de me servir de la nuit, pour passer avec mes Troupes au travers de la Ville sous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la Montagne, parce que Mr. de Savoye me barroit le retour par la Plaine.

Cet exemple fera connoître, que dans l'exécution de cette espéce d'enlévement de Postes, qui ne se peut faire que par des Troupes qui partent de différens endroits, & qui ne peuvent se communiquer pendant leur marche, ni même dans le tems qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du Poste qu'on veut enlever, il faut être exact à ne point manquer à se rendre au lieu & au moment marqué pour celui de l'attaque; sans quoi il est presque sûr, que l'entreprise ne peut avoir un heureux succès.

J'ai souvent vu prendre des Postes pour assurer des convois ; mais comme ces postes se doivent toujours couvrir

de

de l'Armée, & ne doivent jamais être hazardés, je n'en ai point vu enlever.

Le Poste de Poperingue pris en l'année 1708, par quelques Bataillons de l'Armée de Mr. de Marlboroug, pourroit être de cette espéce: il étoit fort hazardé, aussi fut-il enlevé.

CHAPITRE LXVII.

Des Enlévemens de Quartiers.

LEs Enlévemens de Quartiers se doivent faire de nuit, ou à la petite pointe du jour. Ils sont plus aisés à exécuter, si ce sont des quartiers de Cavalerie, que s'ils étoient d'Infanterie, laquelle est ordinairement plus soigneuse à se garder, parce qu'elle le peut plus aisément.

La résistance de ceux de Cavalerie est beaucoup moindre, à cause de l'embarras des chevaux. Mais comme le butin en est plus considérable, & plus embarrassant à ramener en sureté, ils doivent être faits d'une maniére toute différente de ceux d'Infanterie. Et comme l'avis de l'entreprise peut être plus promtement porté au quartier voisin, ou même à l'Armée, il ne faut employer à l'exécution du dessein, qu'une petite partie des Troupes, la renvoyer avec le butin en diligence, & faire la retraite avec le gros des Trou-

Troupes, afin d'être en état de soutenir l'impétuosité de ceux qui peuvent venir au secours, que leur diligence à arriver empêche presque toujours d'être en état de charger avec succès une grosse Troupe qui se retire en bon ordre.

Je tiens qu'il est bon & nécessaire pour ces sortes d'enlévemens, de mener avec soi de l'Infanterie en croupe. Elle force plus aisément les barriéres ou lieux retranchés, empêche la Cavalerie de monter à cheval, tire des écuries les chevaux, les monte; & si dans la retraite il se trouve quelque défilé, elle peut, si on est pressé par l'Ennemi, remettre pied à terre, & faciliter la retraite.

L'enlévement des quartiers d'Infanterie est difficile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces quartiers par plusieurs côtés, avec grande supériorité de feu, & de nuit, & lorsque l'on sait que la Garde est mal disposée, ou trop foible.

Si ce quartier d'Infanterie ne peut être gardé, il faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits par où il aura pu être abordé; parce que cet embrasement empêchera les Troupes de se rassembler & de se former, pour faire plus de résistance, ou quelquefois même de repousser l'Attaquant qui sera partagé, & dont le Soldat, plus difficile à tenir ensemble de nuit que de jour, pourra s'être débandé pour piller les maisons, avant que de savoir si l'on est entiérement maitre des quartiers.

RE-

REMARQUES.

J'ai peu vu, de mon tems, d'enlévemens de Quartiers qui méritent d'être cités pour exemple, parce qu'ils ont presque toujours été pris avec les précautions requises pour leur sureté. Ainsi je joindrai à ce Chapitre mes réflexions sur les enlévemens des Corps de Troupes séparés des Armées; qui ont été enlevés par la négligence de ceux qui les commandoient.

Parmi les enlévemens de quartiers, je rapporterai l'exemple de celui de Mr. de Monclar, arrivé en l'année 1676.

Ce Général ayant voulu faire une course dans la Vallée de St. Pierre derriére Fribourg, fut si négligent pour la garde de son quartier pendant la nuit, qu'il fut enlevé, & lui pris caché dans sa maison.

Si Mr. de Montclar, qui vouloit passer la nuit dans un lieu serré des deux côtés par la Montagne, avoit posté plusieurs Gardes, tant aux avenues du quartier, que sur la hauteur des deux côtés; que ses Troupes eussent fait le biuouaque en disposition de soutenir les Gardes; & que de sa personne il eût été plus vigilant pendant la nuit, il est certain qu'il ne seroit pas tombé dans l'inconvénient d'être pris deshabillé dans sa maison.

Cet exemple servira à faire connoître, combien la vigilance à la Guerre est nécessaire

cessaire à l'Officier qui est chargé d'une expédition particuliére, pour prendre ses suretés pendant le tems du repos, qui est toujours celui que prend un Ennemi, qui cherche à se prévaloir de la nécessité de la nature, qui demande du repos après une longue fatigue.

L'Officier donc qui se trouve dans un quartier de cette espéce, y doit disposer ses Gardes de maniére, qu'elles puissent donner le tems au Corps des troupes, d'être en état de résister à une surprise de nuit, où le desordre se met aisément.

Pour cela elles ne doivent dormir qu'en bataille & sous les armes; & pour lui il doit continuellement veiller la nuit, & obliger une partie des Officiers à en faire de même, & ne dormir que le jour; & après qu'il est assuré qu'il ne peut être approché de l'Ennemi, sans être assez tôt averti, pour avoir le tems de faire sa retraite, lever son quartier sans confusion, ou combattre s'il croit le pouvoir faire.

En l'année 1693, Mr. le Comte de Tilly étant venu camper proche de Tongres, pendant que Mr. de Luxembourg campoit avec son Armée à l'Abbaye de Heylesem sur la Getthe, ce Général marcha avec un Corps de Cavalerie pour enlever celui de Mr. de Tilly. Quelques avis qu'il eut de la marche de ces Troupes, quoiqu'un peu tard, empêchérent l'enlévement total de son camp, qui ne laissa

laissa pas d'essuyer une perte assez considérable d'hommes & d'équipages, & qui n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Si Mr. de Tilly avoit eu pendant la nuit plusieurs partis sur l'Armée de Mr. de Luxembourg, il ne seroit pas tombé dans cet inconvénient.

En l'année 1694, ce même Comte de Tilly fut enlevé dans un Château, où il avoit pris son logement, séparé par un marais d'un camp volant, qu'il commandoit près de Tongres.

Exemple qui fait sentir qu'un homme qui commande, n'est jamais excusable de se loger pour sa commodité particuliére sans précaution pour sa sureté, & hors de distance de communiquer sans aucune difficulté avec le camp qu'il commande.

En l'année 1707, Mr. de Vivans, campé auprès d'Offembourg avec un Corps de Cavalerie derriére Mr. le Maréchal de Villars, qui étoit avec son Armée à Erlinghen, a été surpris dans son camp, par sa négligence pour les attentions requises en pareil cas, & totalement enlevé avec perte de tous ses bagages. Son camp étoit fort près des Montagnes, & il n'avoit aucun Parti de Dragons à pied dehors, de ce côté-là. Il faisoit ce matin-là un grand brouillard, ce qui auroit dû augmenter son attention; mais il dormoit tranquillement, & ne put se sauver qu'en chemise,

mise, dans des vignes proche de sa maison, où il trouva à se cacher.

Cet exemple fait connoître deux choses. La prémiére, qu'un Général ne doit jamais par prédilection charger du commandement d'un Corps séparé, un Officier-Général en qui il ne connoit pas la vigilance & l'esprit de précaution requis pour la sureté de ce Corps.

La seconde, qu'un Officier-Général chargé du commandement particulier d'un Corps, se doit continuellement croire en danger d'être surpris par un Ennemi vigilant,& ne doit jamais se relâcher sur les attentions à avoir pour l'entiére sureté du Corps dont il est chargé.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enlévemens de Convois.

Les Enlévemens des Convois se font, ou dans un Pays serré, ou dans un Pays ouvert.

Si on attend le Convoi dans un lieu serré, il faut être placé & embusqué longtems avant qu'il arrive; soigneux de n'être point découvert; laisser engager le convoi dans le défilé; ne l'attaquer que lorsque tout ce qui pourra y entrer y sera entré; & en charger l'escorte en même tems en tête, au milieu, & en queue.

Il n'y faut employer que de l'Infanterie: elle se cache plus aisément, dételle les chevaux plus promtement ; & se retire avec plus de facilité au gros de l'embuscade, qui doit toujours se tenir ensemble, pour éviter que l'escorte du convoi ne se rassemble, & ne batte les assaillans.

Si l'on attaque le convoi dans une Plaine, l'embuscade doit être de Cavalerie, éloignée du lieu où passe le convoi, cachée ou dans un Bois, ou derriére un rideau. Elle doit être séparée en plusieurs Corps; les gros chargeront l'escorte; les petits Détachemens dételleront promtement, prendront les devans dans la retraite; & tout le reste de la Cavalerie se rejoindra, pour assurer le butin & le ramener en fureté.

Lorsque j'ai dit qu'il faut que l'embuscade soit un peu éloignée du lieu où passe le convoi, c'est parce que l'Officier qui est chargé de sa conduite, pour peu qu'il sache son métier, a toujours sur les flancs de petits Détachemens pour découvrir ce qui peut venir à lui,& ne s'approche point du Bois dans le voisinage duquel il doit passer, qu'il ne l'ait fait fouiller, avec d'autant plus de raison,que comme cette escorte est presque toujours de Cavalerie & d'Infanterie, lorsqu'elle craint d'être attaquée en plaine par de la Cavalerie, elle s'enferme dans les chariots, pour s'empêcher d'être forcée; & par le feu de son Infanterie, placée

 derrié-

derriére les chevaux & les chariots, elle empêche qu'on ne puisse dételler aisément; étant bien rare que l'enlévement du convoi puisse être fait si commodément, qu'on en puisse ôter à l'Ennemi jusqu'aux chariots, & les conduire avec leurs charges en lieu sûr, & hors de portée d'être repris par l'Ennemi.

Ainsi, comme l'avantage de l'enlévement d'un convoi, soit de vivres, soit de munitions de Guerre, ne consiste qu'à ôter à son Ennemi les vivres, ou les munitions de Guerre, dont le convoi est chargé, il suffit presque toujours d'en amener les chevaux, & d'en bruler ou rompre les chariots, autant qu'il est possible de le faire.

REMARQUES.

Je ferai seulement remarquer ici, par quelques exemples appliqués à mes maximes, quels ont été les inconvéniens des Convois difficiles qu'on a laissé passer.

Si en l'année 1673 Mr. de Montecuculi n'avoit pas enlevé le convoi de pain qui sortoit de Wirtzbourg pour l'Armée de Mr. le Maréchal de Turenne, il est certain que ce Général ennemi n'auroit pu forcer Mr. de Turenne à abandonner la Franconie, pour aller chercher du pain à Philisbourg; & qu'ainsi, n'osant laisser l'Armée du Roi au milieu de l'Allemagne, & dans le voisinage des Etats héréditaires de l'Empereur, sans l'observer de près, il lui auroit

été absolument impossible de marcher au bas Rhin, d'y arriver avant Mr. de Turenne, & de se joindre aux Hollandois & aux Espagnols.

On peut dire qu'en cette occasion, Mr. de Turenne a eu trop de confiance au Traité fait avec Mr. l'Evêque de Wirtzbourg, qui, contre ce Traité & sa parole, laissa passer par sa Ville une Corps de Cavalerie de l'Armée de l'Empereur, qui enleva ce convoi au sortir de cette Place.

Si Mr. le Maréchal de Turenne, à qui il étoit d'une conséquence infinie de tirer son pain de Wirtzbourg, parce qu'il n'avoit point de farine ailleurs plus proche que celles qui étoient dans Philisbourg, n'avoit pas eu dans cette occasion trop de confiance en un Prince Allemand, dans un tems où il pouvoit être vivement sollicité de manquer à sa parole par Mr. de Montecuculi, qui étoit avec l'Armée de l'Empereur proche de Wirtzbourg aussi, & que Mr. de Turenne eût eu aux portes de cette Ville un Corps considérable pour recevoir son convoi; il est apparent que l'Ennemi n'en auroit pas tenté l'enlévement; parce qu'il ne l'auroit pu faire, sans défiler au sortir de la Ville devant un Corps qui auroit été en bataille.

On voit par cet exemple d'une faute faite par un des plus grands Capitaines que la France ait eu, de quelle conséquence il est à un Général de veiller à la sureté de ses convois de vivres.

* Les

* Les deux convois dont je vai parler, sont ceux qui dans l'année 1708 ont mis nos Ennemis en état de former le Siége de Lille, & de prendre cette importante place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de Mr. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriére Gand, & celle de Mr. de Marlboroug s'étoit avancée jusqu'auprès de Menin, où elle pouvoit avoir des farines pour quelque tems.

L'Infanterie que Mr. le Prince Eugéne avoit menée d'Allemagne, couvroit Bruxelles; l'Infanterie venue d'Allemagne avec Mr. de Berwick, étoit dans les Places du Hainaut & de l'Escaut; & la Cavalerie dans celles de l'Artois, pour couvrir ce Pays contre les courses de la Cavalerie ennemie de l'Armée de Mr. de Marlboroug.

Dans cette disposition générale des Armées, nos Ennemis conçurent le dessein du Siége de Lille. Ils firent pour cela venir de Hollande à Bruxelles, les vivres & munitions de Guerre qu'ils crurent nécessaires pour commencer ce Siége. Ils assemblérent à Bruxelles sept ou huit mille chariots, qu'ils chargérent, & les conduisirent jusqu'au camp devant Lille, pendant que toutes nos Armées étoient depuis Gand jusqu'à Tournai.

Je ne m'étendrai point sur ce sujet, parce que sans une volonté déterminée de laisser passer ce convoi par mépris pour son objet, je ne puis encore com-

prendre qu'il ait effectivement passé, sans qu'on ait fait la moindre démonstration pour le troubler dans une marche, dont la file devoit être au moins de cinq lieues. *

Le second convoi est celui que les Ennemis, pour ce même Siége de Lille, ont tiré d'Ostende. Il me paroit encore plus surprenant. Je n'en répéterai point ici raisons, en ayant parlé ailleurs. Pour moi, je crois que la meilleure est l'incapacité de Mr. de la Motthe, chargé de l'empêcher de passer, qui non seulement ne détruisit pas ce convoi avec un Corps infiniment supérieur à celui qui lui servoit d'escorte, mais trouva le moyen de faire battre ses Troupes par cette foible escorte.

Evénement des plus rares! car il s'est vu assez souvent, qu'un convoi hazardé a passé heureusement, par la diligence & le secret de sa marche; mais il ne s'étoit point encore vu, qu'un convoi attaqué par un Corps infiniment supérieur à celui de son escorte, ait non seulement passé tout entier, mais que sa foible escorte ait battu le Corps supérieur par lequel elle étoit attaquée. Mr. de la Motthe étoit réservé pour un exemple aussi singulier.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

Des Enlévemens de Fourageurs & Pâtureurs.

LEs Fourageurs & Pâtureurs d'une Armée s'enlévent de différentes maniéres, ou en détail, ou en général.

Si c'est en détail, cela s'exécute par de petits Partis, qui à la faveur des pays couverts, pénétrent dans les fourages ou pâtures, & enlévent quelques chevaux. Cet avantage n'est pas considérable; parce que ces pertes sont aisément réparées, pourvu qu'elles n'arrivent pas trop souvent par négligence.

Il n'en est pas de-même des grands fourages, dont l'enlévement met souvent une grande quantité de Cavaliers à pied, & diminue considérablement un Corps entier de Cavalerie. Mais aussi, comme les précautions de l'Armée qui fourage sont plus grandes, il faut en ce cas attaquer lesdits fourages avec plus de force & de précaution, & se régler, pour exécuter ce dessein, sur la connoissance exacte du Pays où se fait le fourage, & sur la force & la disposition de son escorte, qu'il faut attaquer avec un Corps fort supérieur, qui l'oblige à abandonner les Fourageurs, dont on ramassera ensuite les

les chevaux avec des gens détachés, qui auront été destinés à cet usage.

Une maxime générale, est de ne jamais attaquer les Fourageurs, que lorsque les Cavaliers sont occupés à lier leurs trousses, & que leurs chevaux paissent.

Il faut que ceux qui sont chargés de ramasser les chevaux, ayent de quoi couper les longes, avec lesquelles les chevaux qui pâturent sont empêtrés, & même des fouëts pour les chasser devant eux, parce que les chevaux se suivent les uns les autres.

C'est de cette maniére qu'on doit attaquer un fourage entier, & bien gardé. Car si la chaîne qui doit empêcher les Fourageurs d'en sortir est forcée, & que les Fourageurs se soient écartés, ou pour courir à des Villages éloignés de l'escorte, ou derriére des Bois & des rideaux, hors de la vue desdites escortes, il ne faut pas en ce cas que l'Officier, chargé de l'enlévement du fourage, s'amuse à en attaquer l'escorte. Il doit se tenir dans son embuscade avec le gros de ses Troupes, & faire seulement ramasser les chevaux, qui auront été emmenés hors de l'enceinte & de la vue des escortes, & garder les Fourageurs, pour qu'il n'y en ait point qui puisse aller avertir l'escorte. Par cette conduite il enlévera une grande quantité de chevaux, sans que l'on s'en apperçoive qu'au retour du fourage.

Cette maniére se pratique plus aisément

ment dans la saison avancée, que le Fourageur veut battre du grain dans les granges ; parce qu'on trouve les chevaux plus rassemblés, & par conséquent plus aisés à emmener sans bruit, que lorsqu'ils sont dispersés dans la plaine.

REMARQUES.

* Je parle dans ce Chapitre de la conduite à tenir pour enlever les Fourageurs ou Pâtureurs de l'Armée ennemie, ou totalement, ou en partie ; & j'ai dit aussi quelles étoient les précautions à prendre, pour éviter de pareils inconvéniens.

Comme les réflexions à faire sur ce sujet me feroient entrer dans un trop long détail de petits exemples, n'ayant vu aucun grand fourage totalement enlevé, ni aucune pâture entiérement surprise ; mais seulement des enlévemens particuliers, presque tous arrivés, ou par les fautes faites pour se précautionner contre ces pertes, ou par la fureur du Fourageur qui veut sortir de l'enceinte pour piller, ou par la négligence des Valets ou Cavaliers qui vont garder les chevaux à la pâture, je m'abstiendrai ici de rapporter ces petits exemples, la matiére n'étant pas assez considérable en elle-même pour m'y engager. *

CHAPITRE LXX.

Des Surprises de Passages, ou de Riviéres.

SI l'on veut surprendre un Passage, ou de Défilés, ou de Riviére, on le peut faire avec un Corps de Dragons, afin de prévenir l'Ennemi par la diligence de la marche. On le peut faire aussi avec de petites piéces de canon, & des charretées d'outils, si c'est pour un Défilé.

Si c'est pour une Riviére, il faut ajouter un nombre suffisant de pontons, si la Riviére n'est pas guéable, * & que l'on ait pu mener avec assez de diligence un Corps d'Infanterie avec les Dragons. * Il faut passer brusquement cette Infanterie de l'autre côté avec des outils pour s'y retrancher, & assurer la tête du pont, afin que le passage se puisse faire surement & commodément.

L'Armée doit marcher peu de tems après le Corps détaché pour cette expédition, afin qu'il ne soit pas trop de tems sans protection, étant à présumer que l'Ennemi fera un effort considérable pour battre ce détachement, & se garantir des inconvéniens dans lesquels il pourroit tomber, si l'Armée passoit, sans opposition, cette Riviére, ou ce Défilé.

RE-

REMARQUES.

Pour prouver par des exemples, que mes maximes pour réussir dans cette opération de Guerre sont sures, je rapporterai ici ce que j'ai vu pratiquer en pareil cas, ou ce que j'ai pratiqué moi-même avec succès.

En l'année 1672, les Hollandois ayant perdu leurs Places du Rhin en fort peu de jours, & voyant que l'Armée du Roi marchoit à l'Issel, ils en retranchérent les bords, & en gâtérent ou crurent gâter les gués depuis Campen jusqu'à Arnheim, comptant que les Places sur cette Riviére étant munies de fortes Garnisons, ils pourroient, avec le reste de leur Infanterie & toute leur Cavalerie, soutenir au moins quelque tems l'Issel retranché, comme je viens de le dire.

Comme l'espace qu'ils s'étoient proposés de défendre étoit fort étendu, ils se trouvérent également foibles par-tout, & n'y purent faire aucune résistance.

Cet exemple justifie qu'il est impossible de garder les bords d'une Riviére, lorsque le terrain à garder est d'une grande étendue; parce que l'Attaquant qui paroit faire effort en plusieurs endroits, afin de séparer les forces de son Ennemi, & pour lui donner des attentions également éloignées les unes des autres, se déterminant enfin contre le lieu où il trouve le moins de résistance, l'emporte

toujours sur les travaux & la vigilance de son Ennemi, principalement lorsqu'il se sert de la nuit pour exécuter son entreprise, parce que le tems lui est favorable, pour cacher le lieu de son principal effort.

Je ne parlerai point ici du fameux Passage du Rhin au Tolhuis, arrivé presqu'en même tems que celui-ci; parce que c'est une action où la seule témérité a été la raison de sa réussite, & qu'elle ne doit jamais être citée comme un exemple à suivre.

A la fin de cette même année 1672, Mr. le Maréchal de Turenne, qui étoit dans l'Electorat de Tréves du côté de Coblentz, ayant été joint par les Troupes que Mr. le Prince lui avoit envoyées de la haute Moselle, résolut de chasser de la Westphalie Mr. l'Electeur de Brandebourg, qui dans cette saison, ne croyant pas qu'il fût pratiquable à Mr. de Turenne de faire faire un pont sur le Rhin, avoit donné à son Armée des quartiers d'hiver entre le Rhin & le Wézer, où il la croyoit fort en sureté.

Cependant Mr. de Turenne fit faire un pont à Wésel avec tant de diligence, que son Armée passa cette Riviére, sans que Mr. de Brandebourg pût avoir le tems de rassembler ses quartiers, qu'il leva avec assez de confusion; & qu'il fit marcher séparément jusqu'au-delà du défilé de Berkenbaum, où il n'osa pas même s'arrêter. Il alla encore passer le Wézer, abandonnant ainsi toute la Westphalie

phalie à Mr. de Turenne, qui y racommoda tranquillement, pendant tout l'hiver, son Armée fatiguée des marches qu'elle avoit faites.

Cet exemple convient parfaitement au deux sujets de la matiére que je traite dans ce Chapitre. On ne peût trop louer la diligence de Mr. de Turenne à passer le Rhin, avant que Mr. de Brandebourg eût pu avoir le tems de rassembler ses quartiers, & la vivacité avec laquelle ce grand Général fit marcher son Armée jusqu'au défilé de Berkenbaum. Car il est certain qu'il n'auroit été d'aucune utilité à Mr. de Turenne d'avoir passé le Rhin dans cette saison, s'il n'avoit chassé Mr. de Brandebourg de toute la Westphalie; & qu'il n'auroit pu encore établir surement les quartiers de ses Troupes, s'il n'avoit poussé ce Prince au-delà de ce défilé de Berkenbaum, & du Wézer.

Ainsi dans cette occasion, je trouve le passage d'une grande Riviére heureusement exécuté par la diligence dans la construction d'un pont, dans une saison aussi fâcheuse; & je vois le fruit du passage de cette Riviére, en portant l'Armée jusqu'à un défilé, dont la possession donne la tranquillité à des quartiers séparés, que l'on veut faire prendre à cette Armée.

Au mois de Décembre 1688, je surpris le pont de Dilinghen sur le Danube, qui étoit gardé par cinq cens hommes. Les

Ennemis avoient coupé l'arche du milieu de ce pont, qui étoit de bois, & y avoient établi un pont-levis, qui se levoit du côté de la Baviére, & les cinq-cens hommes occupoient une grande redoute au bout du pont en-delà.

Lorsque j'approchai du Danube, je trouvai le pont-levis levé, & cette Garde placée dans la redoute, & sur les deux côtés du pont derriére le pont-levis. Voilà quelle étoit la dispofition des Ennemis. Pour les obliger à abandonner ce pont, voici ce que je fis.

Je reconnus, en m'approchant du pont, que les Ennemis n'avoient point percé ce pont-levis; qu'ainsi les hommes que j'avancerois sur ce pont, y seroient à couvert du feu de l'Ennemi placé sur le pont; & que sur le bord de la Riviére du côté de Dilinghen, il y avoit des chantiers de poutrelles de sapin. Je plaçai des Dragons à pied à couvert de ces poutrelles, qui par leur feu sur les Ennemis, qui étoient sur la partie du pont au delà du pont-levis, les obligérent à abandonner cette partie du pont, à la réserve de ce qui put se mettre à couvert contre le pont-levis, qui n'étoit plus protégé que du feu de la redoute. Pour m'en garantir, je fis garnir de poutrelles les gardes-foux du pont, d'où je fis faire un grand feu sur la redoute, qui étoit dans un terrain plus bas que le pont; & par cette raison mon feu se trouva supérieur à celui de la redoute.

Lors-

Lorsque je fus proche du pont-levis, je vis que les Ennemis, qui n'avoient coupé que depuis peu de tems l'arche pour y établir un pont-levis, avoient laissé de leur longueur les poutres sur lesquelles les montans des bassecules étoient posés, qui excédoient de huit ou dix pieds de chaque côté.

Cela me fit penser à faire pousser des poutrelles de dessus le pont sur ces poutres, ce qui me donna deux petits ponts aux deux côtés du pont-levis. De ces deux petits ponts je fis encore pousser des poutrelles sur les bords du pont en dedans du pont-levis; parce que je vis que les hommes qui s'étoient cachés derriére le pont-levis, abandonnoient cet endroit, où ils étoient en sureté contre mon feu.

Par le moyen de ce nouveau pont, quelques Dragons avec leurs haches rompirent la ferrure du pont-levis, qui se baissa; & tous les Dragons marchérent pour attaquer la redoute. Elle fut abandonnée par les Ennemis; ce qui obligea la Ville d'Ausbourg, à douze lieues de-là, de payer la contribution.

Ce n'est point par un esprit de vanité, que je viens de faire un détail circonstancié d'une action que j'ai exécutée; mais seulement pour faire connoître, que cette espéce d'opération de Guerre se peut exécuter d'un infinité de maniéres différentes, dont il faut faire l'applica-

tion à la nature & à l'espéce d'entreprise qu'on veut exécuter.

Car dans celle-ci, comment m'auroit-il été possible de me rendre maitre du pont de Dilinghen, sans canon pour battre la redoute, sans Infanterie, & sans bateaux pour faire une diversion ailleurs, si je n'avois pas fait attention à ce que l'Ennemi n'ayant point crénelé le pont-levis, il ne pouvoit pas m'empêcer d'agir sur toute la moitié du pont, & si je ne m'étois pas servi de ces poutrelles, prémiérement comme d'un parapet, pour assurer par mon feu le travail que je faisois faire sur le pont; secondement, pour me donner un feu supérieur à celui de la redoute; troisiémement, pour faire ces petits ponts, à l'aide desquels je fis rompre la ferrure du pont-levis?

Dans l'occasion dont je vai parler, les Ennemis achevérent un pont sur le Rhin devant moi, sans que je pusse m'y opposer. Ce fut en l'année 1692.

On sait que lorsque le Rhin déborde & sort de son lit, il entre dans de vieux lits qu'il occupe par ses eaux, qui laissent pourtant des espaces de terre plus élevés, & qui demeurent à sec entre le véritable lit du Rhin & ces vieux lits. Ce fut un de ces tems favorables, que les Ennemis, campés vis-à-vis de l'Ile de Santhoven, prirent pour faire leur pont.

Notre Général campé à Markeim à neuf lieues de-là, m'envoya prendre le

commandement d'un Corps détaché de son Armée, pour observer les Ennemis de plus près. Lorsque j'y arrivai, je trouvai le pont fait depuis l'Ile de Santhoven jusqu'à la terre, au-devant de laquelle les eaux étoient encore fort hautes dans le vieux lit du Rhin, & toute l'Armée ennemie déja passée sur cet espace de terre, qui étoit fort considérable.

Ainsi n'osant pas me commettre, pour m'opposer à toute l'Armée ennemie dès que les eaux du Rhin baisseroient, & que le vieux lit seroit à sec, (ce qui arrive en fort peu d'heures,) je fus obligé de me retirer derriére le Ruisseau de Spireback, après en avoir donné avis à notre Général.

Cet exemple est rapporté pour apprendre, que lorsque l'on veut s'opposer à la construction d'un pont sur une Riviére de la nature dont je viens de dire qu'est le Rhin, cela ne se peut faire avec succès qu'avec une Armée égale; un petit Corps n'osant se commettre de près à l'inconvénient de se trouver de plein pied devant une Armée supérieure, dès que le Rhin en se retirant a laissé à sec le terrain de son vieux lit, que l'on auroit cru être une Riviére, si on ne connoissoit le pays.

En l'année 1694. Mr. le Prince d'Orange manqua de diligence dans sa marche de la Méhaigne à l'Escaut, & des attentions nécessaires pour pouvoir avoir un pont prêt dans Oudenarde, pour être

placé à Hauterive sur l'Escaut avant l'arrivée de l'Armée de Mr. de Luxembourg. Ainsi il ne put exécuter son dessein de s'emparer de Courtrai, & de prendre ses quartiers de fourages aux dépens des Châtellenies du Roi.

Cet exemple justifie, que dans les surprises de Riviéres & de Défilés, dont la réussite est capitale pour l'exécution d'un dessein, il faut que le Général soit vigilant pour prévenir son Ennemi; actif pour avoir exécuté son dessein, avant que l'Ennemi soit en état de s'opposer à l'exécution; & précautionné contre tous les inconvéniens qui peuvent survenir, & dont souvent un seul est capable de faire manquer le projet.

L'année 1708 me fournit un dernier exemple sur la matiére de ce Chapitre; & une réflexion considérable à faire, c'est sur le passage de l'Escaut à Berkeim, fait par Mr. le Prince Eugéne, qui a décidé de la perte de la Citadelle de Lille.

J'ai dit ailleurs que Mr. de Vendôme avoit formé de sa puissante Armée un grand cercle autour de Lille. Il supposoit que l'Ennemi dans le centre de ce cercle immense n'y pourroit pas subsister pour les vivres & les fourages, pendant le tems que le Siége de Lille pourroit durer; qu'il ne pourroit tirer des munitions de guerre de dehors de ce cercle gardé; & qu'enfin, lorsque l'entreprise sur Lille seroit manquée, par les besoins indispensables dont je viens de parler, le

Prince

Prince Eugéne ne pourroit sortir de ce cercle, sans tomber dans quelque inconvénient capital.

Cette supposition, suivant mes principes, étoit généralement fausse. Je l'ai prouvé, lorsque j'ai parlé du systême de la Guerre défensive de Piémont, qu'il est aisé d'appliquer à ce sujet. Lorsque j'ai parlé des enlévemens de convois, j'ai encore fait voir que la supposition de ce cercle, par rapport au Siége de Lille, avoit été fausse pour les munitions de Guerre, que les Ennemis avoient tirées d'Ostende, lorsqu'ils n'avoient pu en tirer de Bruxelles.

Je sai que l'on me dira sur l'application à mon sujet des passages de Riviéres, que ma réflexion n'est pas juste; parce que ce n'est point par la faute de Mr. de Vendôme que les convois d'Ostende ont continuellement passé, & que c'est à Mr. de la Motthe seul qu'il faut s'en prendre; j'en conviens. Mais que Mr. de Vendôme ait cru, que par la disposition de ses postes le long de l'Escaut depuis Tournai jusqu'à Gand, il seroit assez-tôt rassemblé pour s'opposer efficacement au lieu où l'Ennemi feroit son principal effort, soit pour passer sous la protection d'Oudenarde, soit pour faire ailleurs ses ponts sur l'Escaut; c'est ce que je ne puis jamais imaginer que Mr. de Vendôme ait pu croire, il a trop bon esprit pour cela.

Car prémiérement, l'avantage des bords de

de l'Escaut dans tout cet espace, est pour celui qui se trouve entre la Lys & l'Escaut. Ainsi il a toute la facilité pour établir avantageusement ses batteries de canon, pour soutenir la construction de son pont, & protéger son débouché.

Secondement, la Riviére est étroite; & par conséquent il faut peu de bateaux pour faire un pont, & peu de tems pour le construire.

Troisiémement, dans ce tems-là les nuits étoient fort longues; & par conséquent les mouvemens de l'Ennemi longtems inconnus.

Ainsi je suis persuadé, que quand même Mr. de Souternon, vis-à-vis duquel Mr. le Prince Eugéne a fait son pont & passé l'Escaut, auroit fait son devoir pour interrompre la construction de ce pont, Mr. de Vendôme n'auroit pas encore eu assez de tems pour rassembler un Corps capable de s'opposer au débouché de Mr. le Prince Eugéne, que j'ai toujours cru maitre de passer l'Escaut, lorsqu'il lui seroit utile de le faire, dans la disposition où Mr. de Vendôme s'étoit mis pour l'empêcher.

Je finirai donc mes réflexions sur cette maniére, en disant que le Général qui s'étend le plus pour empêcher que son Ennemi ne lui surprenne le passage d'une Riviére, est celui qui s'oppose le moins efficacement à cette opération de Guerre; & que le seul moyen sûr de s'opposer à l'exécution d'un pareil projet de son Enne-

Ennemi, est de se tenir ensemble à une portée raisonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de passer, & d'avoir des gens fort alertes sur les bords de la Riviére, pour être continuellement averti des démonstrations de son Ennemi, & qui soient capables de discerner les efforts apparens d'avec les véritables, afin que l'on ait le tems de se porter avec toute l'Armée sur l'Ennemi pour le combattre, soit avant qu'il soit entiérement passé, soit avant qu'il ait pu se former, & être en disposition de combattre après avoir passé.

Cette maxime est également bonne à suivre, pour empêcher un Ennemi de passer une Riviére, ou un Défilé considérable; parce que dans ces deux occasions le succès est certain, pourvu qu'on soit en force devant son Ennemi, & qu'on le combatte, avant qu'il soit entiérement passé, ou qu'il soit formé & en état de combattre, comme je viens de le dire.

CHAPITRE LXXI.

Des Enlévemens de Gardes.

LES Enlévemens des Gardes ne sont pas souvent d'une grande utilité, * & ne sont que d'éclat pour ceux qui les font; parce que * cela présuppose toujours vigilance de la part de l'Enne-

mi,

mi, & négligence de la part de l'Officier qui est de garde, ou incapacité de celui qui l'a posté:

Comme j'ai déja dit dans le Chapitre où j'ai parlé des Campemens, que les Armées étoient gardées, & se reposoient sur la vigilance & la bonne disposition des Gardes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, je ne traiterai ici que des maniéres différentes de les enlever.

Les Gardes fixes sont celles de l'Infanterie; car celles de Cavalerie se changent de postes de jour & de nuit. Celles qui sont fixes s'enlévent difficilement, à moins d'une excessive négligence de la part de l'Officier qui les commande, ou qu'elles soient à une trop grande distance de l'Armée, ou des autres postes qui les doivent protéger, ou du-moins voir, pour pouvoir avertir l'Armée que ces Gardes sont attaquées.

La maniére d'enlever ces Gardes fixes, est d'avoir bien fait reconnoître, quand on les veut attaquer, leur situation par des Espions, & les précautions qu'elles prennent ou négligent pour leur sureté; ce qu'on exécute, quand on est bien instruit, la nuit, ou à la pointe du jour. On les enléve rarement, quand on ne les peut attaquer que par leur tête. Il faut, pour réussir dans cette espéce d'entreprise, les pouvoir attaquer par derriére.

Quant aux Gardes de Cavalerie, le tems le plus propre pour les enlever, est celui qu'elles marchent à leurs postes de jour,

jour, & un moment après qu'elles ont fait faire leurs découvertes; en quoi elles pourroient avoir eu de la négligence, soit en cas que le poste de cette Garde se trouvât trop près de quelque bois, où il n'y auroit point d'Infanterie; soit en cas que la Garde eût été postée sur une hauteur, & qu'il se trouvât entre elle & l'Armée des vallées, ou un peu couvertes, ou tournantes, à la faveur desquelles cet enlévement se peut faire, en attaquant la Garde par derriére, où elle n'a souvent qu'une Vedette, pour avertir l'Officier de ce qui vient du côté du camp.

En un mot, une Garde de Cavalerie vigilante & bien postée, est rarement enlevée. Elle peut être attaquée & battue, ce qui n'arrive aussi que par la présomption de l'Officier qui la commande; car il ne se doit pas commettre; & pour peu que la troupe qui vient à lui soit supérieure, il doit se replier sagement sur le camp, & y donner avis de ce qui se passe, afin qu'on ait le tems de faire marcher quelque Piquet pour la soutenir.

Ainsi, comme l'avantage de l'enlévement d'une Garde du camp n'est pas considérable, je n'en parle que pour ne rien oublier des opérations de Guerre.

Il n'y a qu'un seul cas auquel cet enlévement est profitable. C'est celui auquel il pourroit être fait si totalement, qu'à sa faveur toute l'Armée pût s'appro-

procher de l'Ennemi, & entreprendre, sans qu'il eût été averti par cette Garde, sur la vigilance de laquelle il se repose: mais cela n'arrivera jamais, quand les Gardes seront bien placées.

CHAPITRE LXXII.

Des Enlévemens de Bagages.

LEs Enlévemens des Bagages sont d'éclat & d'utilité, parce qu'ils jettent les Officiers qui les ont perdus, dans de grandes nécessités, & leur ôtent la confiance en leur Général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par sa faute, & par manque de précaution dans les marches; soit pour n'avoir pas couvert les colonnes des Bagages de celles des Troupes; soit pour les avoir laissées en arriére, comme quelquefois une grande marche peut forcer à le faire, sans leur avoir donné une escorte suffisante.

On ne sauroit donner de maximes particuliéres pour cette sorte d'expédition. Sa réussite dépend de la vigilance de celui qui la veut entreprendre, & de la négligence ou du manque de précaution du Général ennemi, ou de l'Officier chargé de la conduite desdits Bagages.

On dira seulement, que ces enlévemens se font, ou proche, ou loin & hors de portée de l'Armée.

S'ils

S'ils se font proche, il suffit d'enlever les chevaux des chariots & les mulets; parce que les chariots abandonnés seront très-surement pillés, & leurs charges perdues pour ceux à qui elles sont; & que les mulets étant ordinairement chargés de ce qu'il y a de plus précieux, ils seront aisément pillés, pour peu qu'on les éloigne du lieu où ils auront été enlevés.

Si ces enlèvemens se font loin de l'Armée, & hors de sa portée, comme par exemple, lorsqu'elle a une marche longue & vive à faire, qu'elle est débarrassée de ses gros bagages, & qu'on croit par la marche les couvrir assez, on peut en ce cas prendre la colonne de bagages par la tête; en détourner la marche; garnir les flancs de la colonne de petits détachemens, pour empêcher que les valets ne détellent les chevaux, & n'abandonnent les chariots, ce qui causeroit beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'Ennemi; & tenir à la queue desdits bagages, tout le gros du Corps qui a fait l'enlévement, dont il ne faut point permettre le pillage aux Troupes, qu'on ne soit en lieu bien sûr.

Je suppose qu'on aura commencé l'action par battre l'escorte de ces bagages, ou au-moins l'avoir mise en fuite.

REMARQUES.

Je parle dans mes maximes, de la conduite à tenir lorſque l'on veut enlever les bagages d'une Armée qui ſe néglige ſur les attentions néceſſaires pour leur conſervation.

J'ai vu beaucoup d'occaſions, où par la faute des valets indociles, il y a eu des bagages enlevés & pris. Cet inconvénient ſe peut éviter par la bonne diſcipline d'une Armée, qui veut prendre dans ſes marches toutes les précautions néceſſaires pour leur ſureté, & dont j'ai parlé ci-deſſus.

Je me contenterai donc ici de rapporter quelques exemples de bagages enlevés de différentes maniéres, & dans des occaſions de différente eſpéce, pour faire voir quelles ont été les fautes qui ont été faites dans leur marche, ou dans leur diſpoſition.

Le prémier exemple eſt celui où Mr. de Luxembourg, encore attaché à Mr. le Prince, enleva tous les bagages de l'Armée de Mr. de Turenne : voici le fait.

Mr. de Turenne voulant faire faire à ſon Armée une marche vive, pour venir au ſecours d'Arras, laiſſa tous ſes bagages ſous la conduite de Mr. de Siron Lieutenant-Général, avec une eſcorte qu'il crut ſuffiſante pour leur ſureté.

Lorsque Mr. de Siron ſe vit à la vue du camp de Mr. de Turenne, & dans u-

ne grande plaine fort découverte, il crut les bagages en fureté ; & fe négligeant pour le refte de leur marche jufqu'à ce qu'ils fuffent entiérement entrés dans le camp, il prit les devans avec la tête de l'efcorte, pour aller rendre compte à Mr. de Turenne du fuccès de fa marche. Mr. de Luxembourg qui étoit embufqué avec un Corps de Cavalerie, à portée de la colonne des bagages , voyant cette négligence, marcha diligemment à la tête de cette colonne, en détourna la marche qu'il fit diriger fur Saint Pol , où il conduifit tous les bagages de l'Armée, fans qu'elle en fût avertie, finon lorfque l'on vit que les bagages que Mr. de Siron affuroit entrer actuellement dans le camp, ne parurent pas.

Cet exemple fait connoître, combien il eft ordinaire à la Guerre d'y être châtié par fon Ennemi des moindres négligences fur les attentions néceffaires à avoir pour fa fureté. Car dans cette occafion, Mr. de Siron ne perdit les bagages de l'Armée, que parce qu'il ne crut pas que l'Armée ennemie, enfermée dans fes lignes de circonvallation devant Arras, ayant deux Armées fi proche de fon camp, & qui y étoient à deffein d'attaquer les lignes, fongeât à en faire fortir un Corps confidérable de Cavalerie, pour une entreprife de cette nature.

Le fecond exemple de la perte des bagages, eft d'une efpéce différente. Dans l'article précédent j'ai fait voir les baga-

ges d'une Armée perdus par la négligence de l'Officier chargé de leur conduite, pendant une longue marche qu'il faisoit derriére l'Armée, dont il étoit même éloigné de plusieurs journées.

Dans celui-ci, je parlerai d'une occasion où les bagages d'une Armée ont été enlevés à un décampement; ce qui n'est point ordinaire, parce que dans cette circonstance on prend les mesures nécessaires, pour débarrasser la marche de l'Armée de ses bagages, en faisant précéder leur marche de celle de l'Armée, ou en les couvrant du Corps de l'Armée même.

Les Ennemis, en décampant de Senef devant l'Armée de Mr. le Prince, négligérent toutes ces attentions pour la marche de leurs bagages, qu'ils firent à la vérité derriére leur Armée, mais qui marchérent trop peu de tems avant l'Armée; de sorte que les prémiéres Troupes de leur arriére-garde, qui furent battues, découvrirent absolument la colonne des bagages de l'Armée Hollandoise, qui furent entiérement enlevés.

Le troisiéme exemple de bagages perdus est celui de Ramillies, qui est encore d'une espéce différente des deux prémiers, dont je viens de parler.

Quoiqu'il soit fort ordinaire qu'une Armée battue * perde * une grande partie de ses bagages, quand elle n'a pas eu le tems de s'en débarrasser dans sa marche, ou qu'elle n'a pas pu les renvoyer

voyer sous quelque Place en arriére, ou même derriére une Riviére, cependant, dans l'occasion présente, il a été tout nouveau qu'un Général qui marche en marche en avant sur son Ennemi, qu'il croit pouvoir trouver dans sa marche, ne prenne aucune précaution pour se débarrasser de ses bagages, & les fasse marcher entre ses deux lignes.

C'est cependant ce qui est arrivé dans cette occasion, où Mr. le Maréchal de Villeroi est non seulement tombé dans ce prémier inconvénient, pour la maniére de faire marcher ses bagages derriére l'Armée, lorsqu'elle marche en avant; mais même dans un second beaucoup plus considérable, puisqu'il a fort influé sur le desordre qui se mit dans les Troupes, & qui a été, qu'ayant plus de cinq heures de tems pour faire au moins sortir ses bagages d'entre les lignes, & les renvoyer derriére l'Armée, il négligea cette attention nécessaire pour combattre. De maniére que quand la prémiére ligne de la droite fut attaquée, il ne fut pas possible à la seconde ligne de marcher de front, pour soutenir la prémiére, lorsqu'elle eut été mise en desordre par l'Ennemi, & elle en fut empêchée par la quantité de bagages qui se trouvérent entre les deux lignes.

Toutes les autres pertes de bagages que j'ai vues, ou qui sont arrivées depuis que je sers, n'ont point été géné-

rales. Ainſi je n'entrerai point dans ce détail.

Je dirai ſeulement, que cette eſpèce d'inconvénient à la Guerre n'arrive preſque jamais, que par le manque d'attention du Général dans la diſpoſition de ſa marche. Lorſqu'il convient de faire marcher les bagages en dehors des colonnes des Troupes, ſi leur eſcorte n'eſt pas ſuffiſante, ou qu'elle ſoit mal diſpoſée, il arrive ſouvent que l'Ennemi aura des Partis embuſqués aux ailes ou à la queue de l'Armée, qui enléveront des bagages en détail.

Si lorſque le Général fait marcher ſes bagages entre les colonnes des Troupes, les Officiers chargés de leur eſcorte leur laiſſent devancer la tête des colonnes des Troupes, ou les laiſſent trop en arriére des colonnes, il peut encore arriver que des Partis embuſqués à la tête de la marche, ou qui la ſuivent, enlévent des bagages trop preſſés d'arriver au camp avant les autres, ou traînans derriére l'Armée.

Il ſe perd auſſi aſſez ſouvent des bagages par l'indocilité des valets, qui ne veulent point ſuivre la colonne, & qui s'en écartent, ſans que les Officiers commandés pour les eſcorter puiſſent les voir ; ce qui eſt un inconvénient ordinaire dans les marches de nuit. Mais ce malheur particulier ne peut être imputé ni au Général, dont la diſpoſition pour la ſureté des bagages de ſon Armée eſt bon-

bonne, ni au manque d'attention & de vigilance de l'Officier qui commande l'escorte.

CHAPITRE LXXIII.

Des Surprises dans les Marches.

IL n'en est pas de même des Surprises qui peuvent s'exécuter sur une Armée qui marche près de son Ennemi, soit en lui présentant le flanc, soit en se retirant devant lui, soit en marchant en avant. Il faut toujours marcher à cette sorte d'expédition avec l'Armée entiére, afin d'être en état de profiter du desordre où l'on aura jetté son Ennemi.

Il est impossible de le prévoir entiérement, cela dépend absolument de la posture dans laquelle on le trouvera. On doit dire en général qu'en ce cas, l'Ennemi doit être attaqué, s'il se peut, sans qu'il en ait connoissance, avec force & impétuosité en plusieurs endroits à la fois; qu'il faut que les Troupes qui attaquent, soient soutenues de près, afin de renverser les Corps qu'elles chargent sur ceux qui au bruit de l'attaque voudront se mettre en posture de les soutenir; parce que cette seconde ligne qui s'avancera en bon ordre, décidera par sa contenance, & forcera l'Ennemi à une fuite honteuse.

Cette maxime regarde l'Armée qui feroit assez imprudente pour marcher en prêtant le flanc à son Ennemi, ou celle qui sans précaution marcheroit en avant. Cette espéce d'action peut souvent être décisive pour toute la campagne.

On trouve aussi souvent occasion d'entreprendre avec succès sur une arriére-garde. Ces sortes d'affaires cependant sont rarement décisives. Elles doivent être entreprises avec vivacité & diligence; mais il ne faut commettre à leur exécution que ce qu'il faut de Troupes, pour renverser seulement l'arriére-garde ennemie.

Le reste doit être conservé en corps, pour recevoir les Troupes qui ont chargé, qui sont aisément peuvent être mises en desordre, & ramenées par les Ennemis, qui prendroient un fort grand avantage sur vous, si on avoit négligé de tenir ensemble un Corps capable de soutenir & recevoir les Troupes, qui reviendroient de charger cette arriére-garde.

C'est la nature du Pays qui rend cette entreprise considérable. S'il est ouvert, elle ne peut produire un grand effet; parce qu'elle ne peut être exécutée que contre un petit Corps de Cavalerie, dont la retraite au Corps de l'Armée est très-facile; * & que d'ailleurs on peut voir venir de loin le Corps qui marche pour entreprendre sur l'arriére-garde, en sorte qu'il

qu'il eſt aiſé de prendre des meſures pour rompre ſon deſſein. *

Au contraire, ſi l'Armée ennemie, en ſe retirant, avoit des Défilés à paſſer, ou des Riviéres, & qu'elle le fît ſans précaution, elle pourroit fort aiſément perdre une grande partie de ſes Troupes, ſi elles ſe trouvoient attaquées par un Corps ſupérieur en-deçà du Défilé, ou de la Riviére que le reſte de l'Armée auroit déja paſſé, ou bien où elle ſe feroit engagée.

En général, il faut pour entreprendre ſur une Armée qui marche, en être à portée raiſonnable, afin que les Troupes deſtinées à cette expédition, lorſqu'elles arrivent, ne ſoient pas trop fatiguées, ni trop éloignées du Corps entier de l'Armée; parce qu'elles auront affaire à des Troupes qui ne ſont pas fatiguées, & que la retraite ſeroit trop difficile, ſi l'Ennemi marchoit à elles, & les ſuivoit vivement dans leur retraite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des Surpriſes qui ſe peuvent exécuter contre une Armée qui marche ſoit en avant, ſoit en arriére, ſoit en préſentant le flanc.

Le prémier exemple que j'en rapporterai, eſt celui de Senef en l'année 1674, qui eſt dans le cas d'une Armée qui proche de celle de l'Ennemi, marche imprudemment en lui prêtant le flanc, &

qui hazarde de paſſer ſans précaution les Défilés qui ſe trouvent au commencement de ſa marche, & lorſqu'elle eſt le plus à portée de ſon Ennemi.

J'ai déja parlé de cette grande action, en réfléchiſſant ſur la matiére des Chapitres précédens. Ainſi ce que j'en dis ici, n'eſt que pour juſtifier par un fameux exemple, que l'on peut entreprendre ſur une Armée ennemie, qui marche en prêtant le flanc de trop près, ſans avoir pris les précautions néceſſaires pour aſſurer ſon mouvement.

Le ſecond exemple, eſt celui du Combat de Leuze en l'année 1691. Il tombe dans le cas d'une Armée, qui ſe croyant hors de portée de celle de l'Ennemi, hazarde de marcher en arriére, en laiſſant ſon arriére-garde en bataille à la tête du camp qu'elle quite, ſéparée par un ruiſſeau du Corps de l'Armée, qui eſt en pleine marche, & qui après avoir paſſé le ruiſſeau, ne ſe forme point pour recevoir ſon arriére-garde & la protéger, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le ruiſſeau.

Une régle certaine à la Guerre pour faire tous les mouvemens avec ſureté, eſt de les faire, quelque éloigné que l'on ſoit de ſon Ennemi, avec les mêmes attentions que ſi l'on étoit à ſa vue; parce que l'on doit ſuppoſer, que l'Ennemi peut avoir été averti de la maniére négligente dont on feroit ce mouvement, & qu'il s'eſt mis en état d'en profiter.

Dans cette occaſion, Mr. le Prince d'Orange

range campé à Leuze; le Ruisseau de la Catoire derriére lui, ne crut pas que Mr. de Luxembourg, sous Tournai à six lieues de lui, pût être assez tôt averti de son décampement, pour pouvoir faire cette marche de six lieues, & tomber sur son arriére-garde, avant qu'elle eût passé le Ruisseau de la Catoire.

Ce fut cette confiance qui le fit battre. * Mr. de Luxembourg étoit attentif sur ce décampement, dont il crut profiter, en cas que Mr. le Prince d'Orange hazardât de marcher sans les précautions requises en pareil cas. Lorsque ce Général arriva à Leuze avec sa Cavalerie, il vit l'arriére-garde des Ennemis, seule en-deçà du Ruisseau de la Catoire. Il la fit charger avec tant de vivacité, qu'il la battit entiérement à la vue de Mr. le Prince d'Orange, qui ne put remédier à la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas assez de ponts sur le Ruisseau, pour faire cette marche en arriére sur plusieurs colonnes, & de n'avoir pas placé de l'Infanterie sur le bord du Ruisseau en-delà, pour recevoir sa Cavalerie, en cas qu'elle fût chargée. *

Le troisiéme exemple est celui du Combat de Luzara en 1702, qui tombe dans le cas d'une Armée qui marche en avant sur son Ennemi, & dont un Corps détaché de l'Armée pour éclairer sa marche, ne se porte pas assez en avant, au-delà du terrain que l'Armée veut occuper pour son camp.

* Dans cette occasion, Mr. le Prince Eugéne campé dans le Séraglio, avoit passé le Pô sur son pont de Borgoforte avec toute son Armée, sans que Mr. de Vendôme en pût être averti. Il étoit même en bataille derriére une digue du Zéro, presque à la tête du terrain que l'Armée du Roi alloit occuper pour son camp, sans que personne du Corps détaché pour éclairer la marche eût songé à monter sur cette digue, pour connoître le Pays au-delà. Ainsi l'Armée du Roi alloit être surprise & battue un moment après son arrivée sur le terrain de son camp; & sans quelques fossés & des haies qui se trouvoient fort près du camp, & qui empêchérent l'Ennemi de marcher de front, selon toutes les apparences la décision de ce combat nous auroit été fort desavantageuse. *

Le quatriéme exemple est celui de la Bataille de Spire, qui tombe dans le cas d'une Armée qui marche en colonne à son Ennemi qu'elle veut combattre, & qui cependant le bat effectivement dans cette posture & sans se mettre en bataille.

Quoique cette action ait été heureuse, je ne laisserai pas de blâmer la conduite de Mr. de Tallard en cette occasion, & de dire, qu'un bonheur arrivé sans raison, & contre les bonnes maximes, ne doit jamais servir de régle.

Le cinquiéme exemple est celui de la Bataille de Cassano, qui tombe dans le

cas

cas d'une Armée qui côtoyant dans sa marche celle de son Ennemi, dont un pays couvert & une petite hauteur lui ôtent la vue, croit que parce qu'elle est couverte d'un ruisseau, elle peut impunément s'étendre si près de son Ennemi dont elle ignore les mouvemens, & hazarde de tenir sa ligne séparée par les branches de ce ruisseau.

Il est constant que si l'Officier-Général de l'Armée de Mr. le Prince Eugéne, qu'il avoit laissé vis-à-vis de Paradis, pour montrer toujours une tête à Mr. de Vendôme, n'eût pas marché si-tôt pour rejoindre l'Armée de ce Prince, & que le Corps de Troupes de l'Armée du Roi, qui s'y trouvoit opposé, n'eût pas de son côté marché avec une diligence extrême pour rejoindre Mr. de Vendôme; il est constant, dis-je, que Mr. le Prince Eugéne, qui avoit attaqué avec succès le pont de Cassano qui se trouvoit dans le centre de la marche de l'Armée, l'auroit séparée dans son centre même, & l'auroit ensuite facilement battue.

Le sixiéme exemple est celui de la Bataille de Ramillies, qui tombe dans le cas d'une Armée qui marchant en avant, pourtant sur deux lignes, voit venir à elle l'Armée ennemie en colonne, d'assez loin pour avoir le tems de se former & de se mettre en bataille.

Dans cette triste occasion, Mr. le Maréchal de Villeroi demeura immobile pendant plus de cinq heures dans l'or-

dre de bataille où il se trouvoit, sans songer à changer sa disposition sur celle qu'il voyoit prendre à son Ennemi, auquel il laissa prendre tous les avantages du terrain, qu'il pouvoit lui ôter en changeant sa disposition.

Tous ces exemples allégués sur la matiére des Surprises d'une Armée dans ses marches, dont les espéces se trouvent toutes différentes, justifient les maximes que j'établis pour les faire surement, & font connoître qu'un Général ne fait guéres de fautes de cette nature devant un Ennemi attentif & vigilant, sans en être châtié.

CHAPITRE LXXIV.

Des Surprises de l'Armée entiére.

IL est quelquefois arrivé qu'une Armée entiére a été surprise dans son camp, principalement lorsqu'elle l'avoit mal pris, ou en se soumettant à des hauteurs qui peuvent être occupées avant qu'elle s'y soit placée, ou en se laissant serrer dans les fourages ou dans les vivres. Ces inconvéniens sont si dangereux, qu'ils entraînent presque toujours la perte de l'Armée entiére.

Cette sorte d'action, qui devient grande en général, ne s'exécute pas toujours avec brusquerie, comme la plupart des

autres ſurpriſes. Il y faut marcher de nuit, avec ſecret & diligence, ſi c'eſt pour occuper des hauteurs ſur le camp ennemi : mais lorſqu'on y eſt arrivé avec toute l'Armée, il faut bien reconnoître le poſte, afin de profiter de toutes les fautes que l'Ennemi aura faites.

S'il avoit derriére lui des Défilés, il ne faut pas lui donner le tems de les ouvrir, d'y placer ſon Infanterie, ſon canon, d'y retirer ſes bagages, & enſuite d'y faire entrer ſa Cavalerie à la faveur de la nuit.

S'il avoit derriére lui une Riviére, ou un Ruiſſeau, il ne faut pas lui donner le tems d'y faire pluſieurs ponts, & de ſe retrancher à la tête de ſon camp, ni de l'autre côté de la Riviére ou du Ruiſſeau, & de placer ſon Infanterie & ſon Canon dans les retranchemens, pour couvrir les flancs de ſes ponts.

S'il n'eſt pas tant ſoumis aux hauteurs qui auroient été occupées, qu'il ne lui reſtât un terrain égal pour pouvoir ſe mettre en bataille, il faut, avant que de marcher à lui, & en y marchant, le faire continuellement tourmenter par l'Artillerie, afin d'augmenter par le fracas du canon, la terreur que la préſence de l'Armée aura donnée à l'Ennemi, & ne lui pas donner le tems de ſe mettre en bataille, ou même de ſe retrancher.

Si l'Ennemi eſt placé de maniére que ſans pouvoir prendre de grands avanta-

ges sur lui par la situation de son camp, il ne vous laisse que ceux de s'être serré dans ses fourages, il faut s'approcher de lui avec circonspection, y demeurer avec patience, laisser par le tems croître ses besoins, se retrancher même pour lui ôter la pensée de combattre, dans la vue de se retirer par un coup heureux de l'embarras où il est tombé par sa faute, bien observer ses mouvemens, & le fatiguer tellement, tant de jour que de nuit, qu'avec un peu de tems on réduise sa Cavalerie à de grandes extrémités, en ne lui laissant ni le tems ni le moyen de dérober de petits restes de fourages, ou de subsister de quelques pâtures, dont il seroit à portée.

Ce cas arrive rarement dans le cours de la campagne, & on ne peut guéres compter qu'un Général ennemi soit assez imbécille pour tomber dans cet inconvénient. Il peut seulement arriver, & même ce cas n'est pas rare, que par la nécessité absolue de rester dans un poste, il ruïne tellement sa Cavalerie, qu'il en coute beaucoup à son Prince pour la rétablir.

Si l'Ennemi s'est campé de maniére que l'on puisse se placer entre son Armée & le lieu d'où il tire ses convois, comme il ne faut que 24 heures pour rendre son besoin sans reméde, il faut lui ôter tout moyen de faire un coup de desespoir, se poster avantageusement près de lui, s'y bien retrancher, traiter même

avec

avec inhumanité ceux que la faim contraindra de ſortir de ſon camp, & qui viendront ſe rendre à vous, afin que la néceſſité des vivres devenant générale, elle force toute l'Armée, ou à ſe perdre en combattant avec deſavantage, ou à ſe rendre à diſcrétion.

REMARQUES.

Je rapporterai ſur cette matiére, quelques exemples dont les événemens ont été différens.

En l'année 1675, l'Armée commandée par Mr. le Maréchal de Créqui, fut entiérement ſurpriſe dans ſon camp près de Conſarbrick, puiſqu'elle ne s'attendoit point à combattre ce jour-là : auſſi fut-elle battue.

J'ai parlé ailleurs des fautes que ce Général avoit faites dans cette occaſion, & dont il a profité dans toute la ſuite de ſa vie, par ſon application à ne ſe négliger ſur aucune des attentions néceſſaires pour ſe procurer des ſuccès heureux. L'article ſuivant va le prouver.

En l'année 1677, Mr. de Créqui ſurprit l'Armée entiére de Mr. le Duc de Saxe-Eiſenach. L'effet en fut ſi ſingulier, qu'il mérite un détail exact.

Mr. d'Eiſenach, après avoir repaſſé impunément le Rhin à Huningue devant Mr. de Montclar, crut encore pouvoir ſe tenir ſur la Kintze proche du Fort de Kell devant ce même Général, dans

dans le tems que Mr. le Maréchal de Créqui ramenoit son Armée en Alsace, en côtoyant toujours celle de l'Empereur, commandée par Mr. le Duc de Lorraine, qui pendant quatre mois avoit inutilement tenté de rentrer dans son Pays, ou en Champagne, par la Saare, la Moselle & la Meuse.

Ce Prince revenoit donc dans la basse Alsace; mais Mr. le Maréchal de Créqui l'avoit obligé par sa sage conduite, à ne rentrer dans cette Province, que par le côté du Palatinat; de sorte que le Maréchal de Créqui avoit gagné plusieurs marches sur lui.

Cependant Mr. d'Eisenach, placé comme je l'ai dit, crut pouvoir attendre en sureté, que l'Armée de Mr. de Lorraine se fût assez approchée de Strasbourg, pour la pouvoir joindre: mais Mr. le Maréchal de Créqui, plus vif que lui, passa le Rhin avec une partie de son Armée; laissant l'autre en-deçà de cette Riviére, où elle pouvoit être quelques jours en sureté par l'éloignement de l'Armée de Mr. de Lorraine, & marcha à la Kintze avec tant de diligence, que Mr. d'Eisenach, qui ne croyoit avoir devant lui que le Corps commandé par Mr. de Montclar, se trouva surpris de si près, qu'il fut contraint, pour éviter la perte entiére de son Armée, de se jetter par le Fort de Kell dans une Ile du Rhin vis-à-vis de Strasbourg, d'où il ne ressortit, que par un passeport pour lui &

& pour toute son Armée, que Mr. le Maréchal de Créqui lui donna, avec un seul Trompette pour le conduire.

La crainte que Mr. le Maréchal de Créqui eut que la Régence de Strasbourg, dans ce tems-là Ville Impériale, ne laissât rentrer Mr d'Eisenach en Alsace, où il auroit joint Mr. de Lorraine, dont il auroit considérablement renforcé l'Armée, affoiblie par les pertes & les fatigues de la campagne qu'elle venoit de faire, fut la raison qui obligea Mr. de Créqui à donner ce glorieux passeport, conçu dans des termes tout-à-fait humilians pour Mr. d'Eisenach, à qui notre Général permettoit de s'en retourner en Allemagne avec toute son Armée par un chemin marqué, avec défense à aucun Officier, Cavalier ou Soldat de l'Armée du Roi, de faire aucun tort ni empêchement à Mr. le Duc d'Eisenach, ni à son Armée s'en retournant en Allemagne.

Par ces deux exemples, on voit qu'on peut dire qu'une Armée a été surprise de plusieurs maniéres différentes. Dans le prémier exemple, l'Armée de Mr. le Maréchal de Créqui a été surprise, puisqu'elle a été forcée à combattre sans l'avoir prévu, sans le vouloir, & dans le tems que sa Cavalerie étoit au fourage, & les chevaux de son artillerie employés à un convoi.

Dans le second exemple, on voit une Armée qui a été surprise, parce qu'il est arri-

arrivé à l'Armée qui lui étoit opposée, un renfort de Troupes, sans qu'elle en eût eu aucune connoissance.

Ainsi je puis conclure sur cette matiére, qu'une Armée entiére n'est jamais surprise, que par la présomtion ou la négligence de celui qui la commande, & par la vigilance du Général qui lui est opposé.

J'ai vu en d'autres occasions des Armées, qui, pour s'être mal placées, auroient pu aisément être détruites, & entiérement surprises. L'année 1695 me fourniroit plusieurs exemples sur cette matiére, si Mr. le Maréchal de Villeroi m'avoit mis en état de les citer ici, mais on les a laissé échapper.

CHAPITRE LXXV.

De l'Attaque d'une Armée retranchée.

TOut ce qui vient d'être dit dans le Chapitre précédent, regarde seulement les avantages que l'on peut tirer de s'être approché d'une Armée mal placée.

Il y en a encore d'autres qui se peuvent prendre sur celle qui se trouvant quelquefois forcée de se mal placer, par des raisons insurmontables, aura au moins fortifié son camp, & l'aura rempli de vivres & de fourages, autant qu'il lui aura été possible, & qu'elle aura cru en avoir besoin.

beſoin. En ce cas, il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait fait des batteries, ouvert la tranchée, gagné quelque terrain fort voiſin du camp de l'Ennemi, pour y placer du canon, & enfin après avoir détruit & ouvert une partie des retranchemens, qu'on les ait attaqués de vive force: mais il faut obſerver que ces ſortes d'attaques ne ſe doivent faire, autant qu'il eſt poſſible, que contre les flancs du camp, & lorſqu'il peut être attaqué par un front plus grand que celui qu'il peut oppoſer.

Il faut même obſerver qu'il eſt bon, avant que d'attaquer, d'avoir pendant quelques jours fatigué l'Ennemi, & l'avoir fait tomber dans quelques beſoins eſſentiels.

En général, cette eſpéce d'attaque d'une Armée retranchée ſuppoſe toujours une grande ſupériorité de l'Attaquant, & même une néceſſité de ſe commettre à cette action, qui ſera toujours d'une grande conſommation d'hommes, mais auſſi qui pourra produire la perte entiére de l'Armée ennemie, ainſi forcée dans ſon camp.

REMARQUES.

Je n'ai vu que deux exemples de cette eſpéce.

Le prémier eſt d'une pareille action, qui au moment de ſon exécution manqua par la faute du Général qui l'avoit entre-

entrepriſe, & à laquelle il auroit pourtant infailliblement réuſſi, comme on le comprendra aiſément par le récit que je vais en faire.

En l'année 1677, pendant que Mr. le Duc de Lorraine occupoit Mr. le Maréchal de Créqui, comme je l'ai dit, Mr. le Duc de Saxe-Eiſenach, qui avec un Corps de dix mille hommes avoit paſſé le Rhin à Philisbourg, vint traverſer toute l'Alſace devant Mr. de Montclar, dont les Troupes étoient dans les Places, & enfin vint ſe camper auprès de Bâle, afin de tirer ſes vivres des Villes forêtiéres. Il ſe plaça trop près du Rhin, proche d'une redoute que nous avions dans ce tems-là, au lieu où le Roi a depuis fait bâtir la Fortereſſe d'Huningue.

Ce Poſte ne valoit rien par pluſieurs raiſons. Il étoit trop proche de la Riviére, & par conſéquent n'avoit pas de fond. Il étoit ſoumis à la plaine par pluſieurs amphithéatres naturels, qui ſucceſſivement tomboient ſur le camp, auquel il ne donnoit d'autre fourage pour ſa ſubſiſtance, que celui qui étoit de l'autre côté du Rhin, dès-que Mr. de Montclar, avec les Troupes du Roi aſſemblées, viendroit ſe camper ſur cette plaine, comme il y vint peu de jours après que Mr. de Saxe-Eiſenach eut choiſi ce poſte.

Comme je n'examine point ſi ce Général auroit pu ſe placer différemment de ce qu'il fit, & que je n'ai à parler que ſur

ſur les réflexions qui ſe préſentent à faire ſur la matiére de l'attaque d'une Armée retranchée, je reprendrai mon ſujet, en diſant que Mr. de Montclar ayant pris ſa marche entre la Haart ſupérieure & la Montagne, ſe trouva après un léger combat de Cavalerie, maitre de ces amphithéatres naturels ; & dès les prémiers jours il renferma Mr. d'Eiſenach dans ſon camp, dont il ne pouvoit plus ſortir, ni pour combattre par la ſupériorité du terrain que nous avions ſur lui, ni pour fourager, que de l'autre côté du Rhin, en paſſant le pont, qui étoit ſur cette Riviére derriére ſon camp.

Ce camp étoit couvert par le front d'un retranchement aſſez élevé, le long duquel il y avoit par eſpaces des platteformes encore plus élevées que le retranchement, où il y avoit du canon, qui pourtant ne voyoit que le terrain qui étoit entre le camp & le prémier amphithéatre, ſur lequel il ne pouvoit voir, & dont il étoit dominé.

Par la gauche il étoit couvert d'un retranchement, placé ſi proche du terrain de Bâle, qu'il n'auroit pas été poſſible que les Troupes du Roi euſſent pu ſe former pour attaquer le camp de ce côté-là, ailleurs que ſur cette Terre Suiſſe, ce que Meſſieurs de la Régence de Bâle n'auroient peut-être pas voulu ſouffrir.

Par la droite, le camp étoit auſſi fermé d'un retranchement ; mais le terrain extérieur nous étoit ſi avantageux, qu'à

la

la faveur d'une vieille digue du Rhin & des amphithéatres, qui de ce côté-là s'approchoient fort près du front du camp & de ce flanc droit, nous pouvions l'approcher à couvert de fort près, y placer du canon pour ruïner le retranchement, & enfiler le camp, qui d'ailleurs n'avoit pas conſervé en dedans aſſez de terrain pour ſe mettre en bataille entre le front du camp & le retranchement.

Cette ſituation étoit fort triſte pour l'Ennemi, & fort avantageuſe pour l'Armée du Roi, dont aucun mouvement ne pouvoit être vu par les Allemans. Mr. de Montclar avoit même fait venir du gros canon de Briſack, qui battoit avec ſuccès le flanc droit du camp.

Tout concouroit à la ruïne de cette Armée, lorſque Mr. de Montclar lui laiſſa paiſiblement pendant la nuit repaſſer le Rhin ſur un ſeul pont, quoique le bruit de l'artillerie & des bagages ſur ce pont portât à ſes oreilles. Ainſi s'échappa cette Armée, dont un autre Général n'auroit pas laiſſé ſauver un ſeul homme.

Le ſecond exemple de l'attaque d'une Armée retranchée que j'ai vu, eſt celui de Nerwinde, ſur lequel je ne m'étendrai point ici, en ayant parlé ailleurs, & ayant encore à en parler dans les réflexions que j'ai à faire ſur le ſujet des Batailles.

Je finirai donc ce Chapitre par la comparaiſon qui ſe préſente naturellement à faire entre deux Généraux, ſur leur

leur conduite dans deux opérations de Guerre d'une même espéce.

Le prémier, qui est Mr. de Montclar, laisse échapper une Armée qu'il tenoit enfermée avec son Artillerie & ses Bagages, & qui ne pouvoit se retirer, qu'en passant sous ses yeux une Riviére comme le Rhin sur un seul pont.

Le second, qui est Mr. de Luxembourg, bat totalement une Armée égale à la sienne, supérieure en canon & en munitions de Guerre, retranchée avec tous les avantages du terrain, & qui avoit plusieurs moyens de se retirer sans combattre, si elle avoit voulu éviter un engagement.

CHAPITRE LXXVI.

Des Escarmouches.

Elles s'engagent quelquefois malgré le Général, quelquefois aussi elles ont des vues considérables. Il faut faire cesser celles qui s'engagent mal-à-propos, le plus diligemment qu'il est possible; parce qu'elles peuvent attirer des affaires desagréables, & qu'elles n'aboutissent à rien, qu'à faire malheureusement tuer quelqu'un, qu'on regrette en-vain.

Celles qu'on engage à dessein, sont pour reconnoître un terrain; pour amuser l'Ennemi, pour lui cacher un travail,

pour lui ôter la connoiſſance d'un mouvement, pour l'arrêter dans ſa marche, & donner le tems au gros des Troupes d'arriver; ou ſimplement pour faire des priſonniers, & avoir des nouvelles.

Une maxime générale pour les Eſcarmouches, eſt de les faire engager par peu de Troupes, & de les ſoutenir avec beaucoup, étant d'une grande conſéquence de ne point accoutumer l'Ennemi à ramener impunément ceux par qui on a fait commencer l'Eſcarmouche, qu'il faut toujours faire ſoutenir par un Corps plus conſidérable que celui de l'Ennemi.

C'eſt le terrain qui décide de la nature des Troupes que l'on fait eſcarmoucher. Si c'eſt un Pays de plaine, on n'y emploie que de la Cavalerie. Si c'eſt un Pays couvert de bois ou de haies, on y emploïe de l'Infanterie. Si c'eſt un Pays mêlé, on y emploie de ces deux ſortes de Troupes, que l'on diſpoſe de maniére que ces Troupes puiſſent tirer avantage du terrain ſur lequel on les aura placées.

Par exemple, on éloignera la Cavalerie des bois & des haies, parce qu'elle ſeroit trop aiſément miſe en deſordre par l'Infanterie ennemie; & l'on ne mettra pas l'Infanterie dans la plaine, parce qu'elle courroit riſque d'être renverſée par la Cavalerie.

RE-

REMARQUES.

Je n'ai vu qu'un exemple d'une Escarmouche qui ait engagé un combat, & qui auroit selon les apparences engagé une affaire générale, s'il y avoit eu assez de jour pour cela: c'est celle qui en l'année 1677 précéda le Combat de Kokersberg. Elle fut engagée par Mr. Harrand, Officier-Général de l'Empereur, qui avoit un peu trop dîné, (comme il nous le parut après qu'il fut pris,) & soutenue par Mr. de Villars, Colonel de Cavalerie, commandant notre grande Garde.

Comme j'ai parlé de cette action lorsque j'ai fait mes réflexions sur les combats particuliers, je n'en reparle ici que pour faire ressouvenir de la maxime que j'ai donnée sur les Escarmouches, qui est qu'il faut toujours faire cesser toutes celles qui s'engagent légérement & sans objet.

CHAPITRE LXXVII.

Des Embuscades.

QUoiqu'on ait déjà parlé des Embuscades qui se font pour enlever des Convois ou des Fourageurs, comme on peut avoir encore d'autres objets, il est bon de donner des régles générales pour les Embuscades.

Les principales sont d'en bien reconnoître le lieu, d'y arriver par l'endroit qui peut être le moins découvert, d'avoir plusieurs sorties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

Si l'on est découvert, il faut changer le lieu des embuscades, avoir beaucoup de Sentinelles, qu'il faut visiter souvent & faire visiter, partager les Troupes sur chaque avenue ou sortie, laisser engager l'Ennemi dans l'embuscade avant que de l'attaquer, le charger vigoureusement; l'exécution faite, se retirer promtement, en s'éloignant le plus qu'il est possible du chemin par où l'Ennemi peut venir au secours, mettre les prisonniers & le butin à la tête, les faire diligemment marcher, & avoir le gros des Troupes à la queue, afin de soutenir le prémier effort de l'Ennemi, qui presque toujours arrive en desordre, & ne songe d'abord qu'à arrêter la retraite, pour donner le tems d'arriver aux Troupes qui marchent ensemble.

REMARQUES.

Je n'ai point vu d'Embuscade qui ait eu d'autre vue, que celle de procurer de petits avantages, qui ne méritent mes réflexions, que pour dire qu'il est capital à un Officier qui fait cette espéce de guerre, de ne négliger aucune des attentions que j'ai dites, pour n'être point découvert dans le lieu de son embuscade, & pour sa fureté dans sa retraite, lorsqu'il

qu'il quite ſon embuſcade, ſoit qu'il ait exécuté ſon deſſein, ſoit qu'il l'ait manqué.

CHAPITRE LXXVIII.

De l'Attaque des Lignes qui couvrent un Pays.

AVant que de parler de l'Attaque des Lignes qui couvrent un Pays, comme cet uſage ne s'eſt introduit que dans ces derniers tems, & que je ne puis l'aprouver que dans un ſeul cas, je commencerai ce Chapitre, par rapporter ce que diſent ceux qui les ont introduites & miſes en uſage pour de prétendues utilités, la maniére dont on les conſtruit, & enſuite celle dont on les attaque avec ſuccès.

Ceux qui ont introduit l'uſage des lignes pour couvrir un grand Pays, ont prétendu par-là garantir de contributions le Pays couvert, en établir dans le Pays ennemi, & faciliter les communications ſans eſcortes d'une Place à une autre. Voilà les trois objets principaux des lignes.

A cela je répons (& l'expérience ne nous en a que trop convaincus) qu'elles n'empêcheront point le Pays de contribuer; puiſqu'il ne faut, pour établir la contribution, qu'une ſeule fois avoir

trouvé l'occasion de forcer cette ligne, pendant tout le cours d'une guerre, pour qu'elle soit établie ; après quoi, quand même les Troupes qui ont forcé les lignes auroient été obligées de se retirer promtement, la contribution se trouve avoir été demandée ; & dans un Traité de Paix, pour peu qu'elle se fasse avec égalité, il faut tenir compte des sommes imposées, quoique non levées ; en sorte qu'elles entrent en compensation avec celles qui, au tems du Traité, se trouvent dues par le Pays ennemi. Ainsi les lignes ne sont de nulle utilité pour garantir de la contribution.

La seconde raison, qui est celle d'établir des contributions dans le Pays ennemi, n'est pas bonne. Ce ne sont point les Partis qui sortent de la ligne qui établissent la contribution, ce sont ceux qui sortent des Places.

Celle de la facilité pour la communication d'une Place à l'autre, est un peu plus apparente, pour le détail de ceux qui, à couvert de la ligne, veulent aller seuls. Mais dans le fond, si c'est pour la sureté des Convois, cette facilité n'est qu'apparente. Car si le Prince comptoit ce que la construction & l'entretien de ces lignes coutent à son Pays, & la quantité de Troupes qu'elles lui occupent pour les garder, je suis très-persuadé qu'il trouveroit ces Troupes plus utilement employées à la garde des Places, aux escortes des Convois, & dans les Armées qu'à

qu'à la garde des Lignes ; & que s'il se faisoit informer de ce que ces lignes ont couté à son Pays pour leur construction & leur entretien, il trouveroit que ces sommes excéderoient celle de la contribution que le Pays auroit payée volontairement.

Voilà quelles ont été les prémiéres raisons pour mettre les lignes en usage ; & ce que j'oppose à ces raisons, me paroit suffisant pour les détruire, sans rapporter ici les exemples qui justifient ce que j'avance contre les lignes.

On a fait dans les deux derniéres Guerres un troisiéme usage des lignes, sur lequel je m'étendrai, seulement pour en faire sentir le mauvais. On a voulu faire un systême nouveau d'une Guerre défensive, derriére des lignes d'une longue étendue de pays ; & l'expérience a fait connoître la fausseté de ce systême, qui réside en deux points incontestables.

Une Armée dans des lignes n'en peut plus sortir qu'en défilant ; & par conséquent l'Ennemi qui s'en approche, est libre dans tous ses mouvemens, qu'il fait aussi hazardeux qu'il lui plaît, sans craindre d'inconvénient.

Une Armée dans des lignes, n'y est jamais ensemble, parce qu'il faut qu'elle garde un trop grand front ; & par conséquent lorsque l'Ennemi attaque un endroit de la ligne, dont il a dérobé la connoissance, soit par un mouvement que la constitution du Pays lui aura donné

né la facilité de cacher, soit par une marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le côté opposé à celui de sa véritable attaque, il est certain que cet Attaquant n'aura jamais à faire qu'à une partie de l'Armée, dont le reste ne pourra même marcher au secours du Corps attaqué, que très-difficilement, & en colonne, ce qui est périlleux.

Ainsi je conclus, que l'Armée qui est contrainte dans tous ses mouvemens, est toujours inférieure à celle qui fait tous les siens avec une liberté si entiére, qu'elle peut hazarder les moins prudens, sans craindre d'en être châtiée.

Les derniéres lignes qui ont été construites dans la vue de ce nouveau systême de Guerre défensive, ont eu une trop grande étendue. Il a fallu employer à leur garde un trop grand nombre de Troupes; ce qui n'a pu se faire qu'en affoiblissant l'Armée, ou bien avec toute l'Armée, ce qui a fait qu'elles ont été forcées toutes les fois qu'elles ont été attaquées.

Des lignes d'ailleurs, dans une si grande étendue, ne peuvent être suffisamment garnies de redans & d'ouvrages fermés, ainsi elles ne peuvent jamais être bonnes.

Le seul cas auquel je puis approuver les lignes, c'est quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une grande étendue de pays, & qu'elles sont appuyées ou soutenues par des Places, de maniére que la distance soit petite entre les Places & les

gros

gros Postes fortifiés qui soutiennent les lignes, en sorte que l'on puisse réduire l'Armée qui les veut attaquer, à des points d'attaque.

Je passe à présent à la maniére d'attaquer avec succès les lignes qui couvrent un Pays.

J'ai dit précédemment, que tous les mouvemens de celui qui attaque sont libres; par conséquent les faisant où & comme il lui plaît, il est presque impossible qu'il ne réussisse dans son dessein.

L'Ennemi qui veut attaquer ces lignes gardées, soit simplement par un Corps de Troupes, soit par l'Armée entiére, exécute ce dessein de deux maniéres.

Si les lignes sont gardées par un Corps de Troupes, cette entreprise est fort aisée. On y marche ensemble jusqu'à portée de la ligne; on oblige par-là l'Ennemi à se rassembler; on lui dérobe de nuit une marche, en laissant toujours devant lui quelques Troupes, pour retenir son attention jusques vers le tems de la fin de la nuit, & celui que l'on juge convenable, pour rejoindre le Corps qu'on aura fait marcher, pour forcer la ligne par un endroit qui aura été dégarni.

On se forme dès-qu'on est entré dans la ligne, & l'on marche diligemment au Corps qui est commis à la garde de la ligne, lequel ne se trouvant pas, ou tout ensemble, ou en bataille, est for-

cé d'abandonner toute la ligne, pour se retirer fort en arriére, ou de combattre avec desavantage.

Cette opération est presque toujours sure à exécuter, dans la supposition qu'on a marché à ces lignes avec un Corps supérieur à celui qui les garde.

Que si l'on marche avec toute l'Armée pour attaquer des lignes, dans lesquelles l'Armée ennemie seroit entrée pour les garder & les soutenir, cette opération est encore plus aisée à exécuter que la prémiére, dont je viens de parler; parce que les mouvemens de cette Armée ainsi allongée en dedans de la ligne, sont plus périlleux à faire en colonne, que ceux d'un Corps médiocre; & qu'il est presque toujours sûr, que pourvu que cette ligne se trouve forcée en un seul endroit, on se trouve plus promtement formé & en bataille en dedans de la ligne, que ne le peut être l'Attaqué, qui se trouve en colonne, & souvent séparé de la partie de son Armée, qui se sera trouvée en-delà du lieu par lequel la ligne aura été forcée.

Ces mouvemens pour attaquer des lignes étendues, & gardées par une Armée, doivent toujours être faits de nuit, afin de dérober la connoissance de la véritable attaque, qui doit toujours être favorisée par quelques autres fausses attaques fort éloignées & fort vives, pour y attirer l'attention de l'Ennemi.

La véritable attaque même ne doit com-

commencer qu'un tems considérable après les fausses, afin de donner le tems à l'Armée attaquée dans les lignes de faire quelque mouvement du côté de la fausse attaque, & au Général celui de s'y porter lui même.

Un grand front ne peut jamais être si uni, qu'il ne soit aisé à l'Attaquant de cacher ses principaux mouvemens, au-moins en partie. Ainsi ce sera sur la connoissance qu'il aura pris du terrain, qu'il fera sa disposition pour l'attaque.

REMARQUES.

Comme j'ai dit dans mes maximes tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ces lignes, je me contenterai de rapporter ici les exemples que j'ai vu de leur inutilité, non seulement pour les deux objets des courses & des contributions, dont on prétend par leur moyen garantir un Pays, mais même de l'entrée de l'Armée ennemie dans ce Pays couvert de lignes, quoique gardées par une Armée, principalement lorsque l'étendue de la ligne s'est trouvée plus considérable que celle du front de l'Armée; ce qui arrive toujours.

Les lignes les plus courtes que nous ayons construites, pour couvrir un Pays que nous avons voulu exempter de la contribution, ont été les lignes de Courtrai, entre la Lys & l'Escaut.

Elles furent abandonnées par Mrs. de

la Valette & de Villars, toutes les deux fois que les Ennemis y ont fait marcher un Corps de Troupes supérieur à celui qui les gardoit; en quoi ces deux Généraux ont prudemment agi, avec différence pourtant dans leurs mouvemens.

Mr. de la Vallette trop foible fut obligé de se retirer fort en arriére, dans un lieu où il pût être en sureté, jusqu'à ce que Mr. de Luxembourg pût le mettre à l'aise, par le gain de la Bataille de Nerwinde.

Mr. de Villars, qui avoit un Corps de treize à quatorze mille hommes, prit un fort bon parti. Il jugea que s'il se présentoit à l'Ennemi pour soutenir la ligne, il y seroit aisément forcé, parce qu'il seroit plus foible que l'Ennemi, par-tout où à la faveur de la nuit il feroit son principal effort. Il se choisit donc un bon poste en dedans de la ligne, vers son centre.

Cette contenance retint l'Ennemi, qui n'osa ni marcher à lui pour l'attaquer dans ce poste, où il étoit ensemble; ni marcher en avant pour pénétrer dans le Pays, en prêtant le flanc, ou en laissant derriére lui le Corps de Mr. de Villars.

Le parti judicieux que Mr. de Villars a pris dans cette occasion, prouve la sureté de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, & fait évidemment connoître, que le risque d'un Corps de Troupes, qui veut soutenir une ligne dans tout son front, est toujours fort grand; & que le choix d'un poste avantageux, pour empêcher un Ennemi de pénétrer dans le Pays, est le plus sûr.

Les

Les lignes de la Lys à Ypres n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées, mais aussi a-t-il fallu les garder en 1695 avec toute l'Armée; & elles n'ont servi que d'une excuse à Mr. le Maréchal de Villeroi, pour ne pas battre Mr. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint camper à Becelaer.

Car si ce Général n'avoit point eu ordre de garder la ligne, & de couvrir Ypres, il ne se seroit pas apparemment dispensé d'accabler Mr. le Prince d'Orange si près de lui, beaucoup plus foible, & campé fort desavantageusement; & selon toutes les apparences, Mr. le Prince d'Orange ne se seroit pas séparé, comme il fit dans cette occasion, s'il n'avoit pas eu affaire à une Armée, qui étoit obligée à sortir de ses lignes en défilant, pour marcher à lui.

Cette occasion perdue par Mr. le Maréchal de Villeroi, prouve encore la vérité de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, lorsque je dis que l'un de leurs plus grands défauts, est celui de la nécessité presque indispensable où se trouve le Général chargé de leur garde, de voir faire à son Ennemi des mouvemens hazardeux, sans pouvoir l'en châtier; parce qu'il ne sauroit sortir de sa ligne qu'en défilant, & que par la perte considérable de ce tems, il laisseroit à son Ennemi celui de redresser son mouvement hazardé; ce qu'il auroit le

tems de faire ſurement, & de le battre à moitié ſorti de la ligne, parce qu'il auroit fait ce mouvement hazardé fort près de la ligne.

Les lignes qui ont été faites de la Hayne à la Sambre n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais ſi on avoit fait un calcul juſte de ce que leur conſtruction & leur entretien ont couté au pays que l'on a prétendu couvrir, je ſuis perſuadé que l'on trouveroit, que cette ſomme égaleroit tout au moins celle que les Ennemis auroient pu lever par leurs contributions, ſuppoſé même que les Garniſons des Places n'euſſent pas pu les empêcher de pénétrer le pays par les petits Partis. Et ſi l'on avoit ajouté à cette dépenſe le nombre d'hommes employés à la garde de ces lignes, on trouveroit encore que leur ſervice auroit étoit plus utile dans les Armées.

Les lignes de la Meuſe & de la Senroye n'ont pas été plus utiles à la Champagne, & aux trois Evêchés, à qui leur conſtruction & leur garde ont couté des ſommes immenſes, ſans qu'elles ayent ſervi à autre choſe, qu'à enrichir ceux qui ont été chargés de les garder.

Les lignes de Weiſſembourg & de Haguenau, pour couvrir la baſſe Alſace, ont été forcées ou abandonnées, dès-que les Ennemis y ont paru en état de les attaquer. Quel a été l'inconvénient de cet abandon? Il n'a produit à nos Ennemis, que

que la satisfaction de camper quelques jours en dedans de la ligne.

Mr. le Maréchal de Villars qui commandoit l'Armée du Roi, a pris dans cette occasion le même parti, qu'il avoit pris aux lignes de Courtrai : il s'est tenu ensemble, & l'Ennemi n'a osé lui prêter le flanc pour pénétrer en Alsace. Le risque en auroit été trop grand pour lui; il n'a même osé s'avancer, de peur que son pain, qu'il ne pouvoit tirer que de Landau, ne lui fût enlevé. Ainsi, après avoir resté quelques jours en dedans de la ligne, à en partager les fourages avec l'Armée du Roi, il a été obligé d'en ressortir.

Si Mr. le Maréchal de Villars s'étoit fait un capital de garder sa ligne de près, & qu'elle eût été forcée en quelque endroit, ce qui seroit sans doute arrivé, son Armée auroit été séparée, ou prise en flanc, hors d'état de pouvoir se présenter de front à l'Ennemi, qui, quand même il n'auroit battu qu'une petite partie de l'Armée, se seroit acquis une supériorité qui auroit duré toute la campagne.

Ce qui s'est passé dans cette occasion prouve encore la vérité de mes maximes sur les lignes.

On sait aussi quel a été le succès des grandes lignes, construites au commencement de la Guerre présente, pour couvrir tous les Pays Bas Catholiques.

Les nouvelles lignes racourcies, qui ont

ont été construites après l'abandon des autres, depuis la Méhaigne jusqu'au Démer, n'ont pas eu un succès plus heureux, quoique gardées par toute l'Armée du Roi sous les ordres de Mr. le Maréchal de Villeroi.

On prit pour un dessein formé sur Namur, les démonstrations que Mr. de Marlboroug fit d'attaquer les lignes du côté de la Méhaigne : on s'y porta, pendant qu'à la faveur de la nuit les Ennemis marchérent au quartier de Mr. de Roquelaure, qui avoit la gauche de l'Armée, par où ils entrérent dans la ligne sans aucune opposition.

Dans cette occasion, Mr. le Maréchal de Villeroi avoit pris un parti différent de ceux de Mr. le Maréchal de Villars en Flandre & en Allemagne, dont je viens de parler. On voulut garder tout le front de la ligne, & par conséquent l'Armée étoit séparée, & hors d'état d'opposer un front à l'Ennemi, capable de soutenir avec succès l'effort général qu'il s'étoit préparé à faire contre une petite partie de l'Armée.

Ainsi l'Ennemi entré dans la ligne se trouvoit par-tout plus fort, que ce qui pouvoit lui être opposé; parce qu'il avoit séparé l'Armée, & qu'on ne pouvoit plus s'opposer à lui de front. Aussi le desordre fut-il fort grand. L'Armée ainsi séparée se retira presqu'en fuyant jusques derriére la Dill, & abandonna ainsi à l'Ennemi un grand Pays tout

tout entier, que sans lignes il n'auroit pu tout au plus que partager pendant quelque tems avec notre Armée, pour les fourages seulement, & sans établissement.

Dans cet exemple malheureux de lignes forcées avec une perte considérable, & un grand desavantage pour la suite de la Guerre, parce qu'on a voulu les garder dans tout leur front, je trouve encore la certitude de mes maximes, sur le danger que court un Général qui veut les garder de cette maniére.

Voici des lignes construites pour couvrir un pays, dans des vues différentes de celles dont j'ai parlé jusqu'à-présent, sur lesquelles je m'étendrai, pour faire voir que cette espéce d'opération de Guerre peut, dans de certaines conjonctures, trouver une application judicieuse.

En l'année 1709, par la perte de Lille arrivée l'année précédente, par les malheurs intérieurs du Royaume où les grains semés manquoient absolument, & par le peu d'attention que l'on avoit eu à mettre l'Armée du Roi en Flandre hors de crainte de mourir tous les jours de faim, Mr. le Maréchal de Villars, chargé du commandement de cette Armée, étoit réduit à la faire continuellement vivre d'industrie, sans pouvoir jamais s'assurer d'avoir du pain pour huit jours.

On voit par ce triste exposé, que Mr. le Maréchal de Villars étoit contraint, non seulement par le manque absolu de vivres,

vivres, mais encore par l'impossibilité entiére où il se trouvoit, de vivre hors de portée des lieux où on lui fournissoit le peu de farine que l'on pouvoit rassembler dans la Picardie.

L'Ennemi au contraire avoit dans Lille, sur la Lis, & du côté de la Mer, tout ce qui lui étoit nécessaire pour faire vivre son Armée, & des munitions de Guerre pour entreprendre sur les Places du Roi. Mr. le Maréchal de Villars avoit donc également à craindre, dans l'impossibilité où il se voyoit de faire faire des mouvemens à son Armée, que les Ennemis n'entreprissent sur les Places de la Mer, sur celles de l'Artois, sur Douai, & sur celles de l'Escaut.

Les Ennemis, avant que de se déterminer au Siége de Tournai, lui donnérent pendant deux mois toutes ces attentions indispensables à prendre; & comme ils étoient ensemble entre la Deule & la Scarpe, ils le forcérent à s'étendre depuis l'Abbaye d'Aunai jusqu'à Denain sur l'Escaut.

On voit par cette situation étendue, que Mr. de Villars étoit dans la nécessité de se mettre par-tout en état de résister assez de tems à un effort général de l'Ennemi, avec une partie de son Armée, pour pouvoir espérer d'être joint par l'autre, avant que d'être forcé.

Cette entreprise étoit également à craindre du côté de la Scarpe. L'Ennemi avoit occupé sur cette Riviére les Abbayes

bayes de Hannon, & de St. Amand, & Mortaigne au confluent de la Scarpe & de l'Escaut.

Du côté de la Deule, l'Ennemi pouvoit passer cette Riviére au-dessous de Lille, pour venir déboucher sur la Bassée, & se porter à Béthune, ou même sur Aire, en se servant de la Lys, pour y conduire tout ce qui lui étoit nécessaire pour le Siége de cette Place.

Cette situation de l'Ennemi obligea donc Mr. le Maréchal de Villars à chercher les moyens de le réduire à des points principaux d'entreprise, en cas qu'il voulût exécuter quelques parties du projet que nous avions le plus à craindre, qui étoit celui de Béthune & d'Aire, ou celui de Douai, qui étoit capital pour nous; parce que c'étoit dans cette Place que nous avions le peu de vivres & de munitions de Guerre qui avoient pu être rassemblés.

Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par le Pont Awendin, & l'obliger à passer la Deule, ou à Haut-Bourdin, ou au-dessous de Lille, il fit quelques ouvrages devant le Pont Awendin, & y laissa Mr. d'Artagnan avec la gauche de son Armée. Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par les postes qu'il occupoit sur la Scarpe, il le chassa de Hannon; occupa l'Abbaye de Marchiennes; fit faire des lignes depuis la Scarpe jusqu'à Denain sur l'Escaut; y plaça toute sa droite; & se tint de sa personne à por-

portée de Douai, afin d'être également à portée de sa droite & de sa gauche.

Cette disposition étoit bonne, parce qu'elle pâroit aux grands inconvéniens; & Mr. le Maréchal de Villars a eu raison dans cette occasion, d'avoir recours à la construction des lignes pour couvrir un Pays; parce qu'il ne se faisoit pas un objet principal de ses lignes, & que sa seule vue dans leur construction, n'étoit que celle de se procurer un tems assez considérable, pour avoir celui de rassembler toute son Armée, & de combattre l'Ennemi avant que d'être forcé.

* Ainsi, puisqu'elles sont dangereuses à garder de front, elles sont inutiles à construire; parce que par les exemples précédens j'ai prouvé, que les Pays qu'on a voulu couvrir par des lignes, n'ont été conservés que par des postes avantageux, qui ont été pris par les Généraux chargés de la garde des lignes, sans aucune attention pour ces lignes mêmes, qu'ils ont toujours abandonnées, comme impossibles à garder de front, sans exposer leur Armée à de fort grands inconvéniens. *

Depuis la perte de Mons en la même année 1709, on vient de construire de nouvelles lignes. Ce sont celles dont la gauche est appuyée à Valenciennes, & la droite à Barlemont sur la Sambre, en traversant la Forêt de Mormaux; & depuis Barlemont elles sont continuées le long de la Sambre, en tenant Maubeu-

ge,

ge, Thuin, Marchiennes, Aupont, & Charleroi.

La prémiére partie de ces lignes, depuis Valenciennes jusqu'à Barlemont, paroit la plus judicieusement pensée; parce qu'elle trouve le Quesnoi dans son centre, & qu'ainsi une Armée, qui auroit pour objet la défense de ces lignes, trouveroit plus aisément à se tenir ensemble, pour soutenir la ligne.

Mais elle a deux défauts considérables. Le prémier, c'est qu'elle abandonne Condé, dont on ne peut plus empêcher que l'Ennemi ne forme le Siége, quand il voudra, avec une Armée d'observance; qu'il ne se place entre l'Honneau & la ligne, & qu'il ne renferme l'Armée du Siége dans de bonnes lignes de circonvallation, avec des ponts sur la Hayne, pour la communication des deux Armées.

Le second défaut de cette ligne, c'est que comme elle se reploie sur Barlemont au travers de la Forêt de Mormaux, elle découvre Maubeuge; de maniére que si l'Ennemi, après avoir passé l'Honneau, se présentoit devant la partie de la ligne qui est entre Valenciennes & le Quesnoi, & que par une marche de nuit il se couvrît de la partie de la Forêt de Mormaux qui est en dehors de la ligne, il est certain qu'il ne lui seroit point difficile de surprendre le passage de la Sambre entre Barlemont & Maubeuge, & d'avoir investi cette Place par ce côté-

ci

ci de la Sambre, avant que l'on eût pu y porter l'Armée entiére.

Ainsi donc je soutiens, que dans l'envie de faire de nouvelles lignes, il auroit été beaucoup plus judicieux d'en appuyer la gauche à Condé, & la droite à Maubeuge, le long de l'Honneau, & en laissant cette petite Riviére à la demi-portée du canon de la ligne seulement, pour ôter à l'Ennemi la possibilité de se former entre l'Honneau & la ligne, & d'y faire aucun mouvement.

En la traçant de cette maniére, on y trouvoit encore plusieurs autres avantages. 1. On lui donnoit moins d'étendue. 2. On l'appuyoit à deux Places, que l'on protégeoit par cette ligne. 3. On évitoit les attentions indispensables pour la partie de la ligne depuis Barlemont jusqu'à Maubeuge, qu'il sera fort difficile d'avoir, par les raisons du recoude que fait la Sambre depuis Maubeuge jusqu'à Barlemont, qui éloigne la protection de cette partie de la ligne.

La seconde partie de la nouvelle ligne, depuis Barlemont jusqu'à Charleroi, devient même beaucoup plus difficile à soutenir; parce que l'Ennemi se portant vis-à-vis de Maubeuge, en intention de forcer la ligne de la Sambre, soit dans la partie qui est entre Barlemont & Maubeuge, ou entre cette Place & Marchiennes, au pont où l'on a établi un poste considérable, il est certain que l'Ennemi ainsi placé se trouveroit ensemble, pen-

pendant que l'Armée du Roi se trouveroit séparée par la Sambre; puisqu'il faudroit, qu'en même tems elle veillât à la conservation de la ligne depuis Marchiennes jusqu'au Quesnoi. Donc cette nouvelle ligne a été tracée contre toutes les régles, que j'ai marquées, pour la construction & les usages des lignes destinées à couvrir un Pays.

Cette mode des lignes a passé chez nos Ennemis. Mr. le Prince de Baden, dans le commencement de cette Guerre, en fit faire pour couvrir son Marquisat. Elles étoient appuyées, la droite au Rhin, couverte du Marais & du Village retranché de Bihel, la gauche à la Montagne, sur laquelle il y avoit beaucoup de Canon & de bons Forts. Elles ont été respectées pendant quelques années, par les Généraux des Armées du Roi en Allemagne; mais quand on a voulu les tourner par leur gauche, elles ont été abandonnées par les Ennemis.

Les lignes que l'Empereur a fait faire pour couvrir la basse Autriche & la Moravie contre les courses des Mécontens, ne sont-elles pas tous les jours forcées, même par des Corps de Cavalerie des Mécontens, qui n'ont pourtant aucune solidité pour attaquer?

Enfin, pour finir mes réflexions sur ces espéces de lignes, construites dans la vue de couvrir un Pays contre les courses, les empêcher de contribuer, ou même pour y renfermer une Armée, j'ose assu-

assurer qu'elles ne peuvent trouver de considération que dans l'esprit d'un Général borné, qui ne sait pas se tenir près de son Ennemi & en sureté, par la situation de la bonté d'un poste, qu'il se sera choisi, pour contenir son Ennemi, sans être forcé de combattre malgré lui, & qui se croit toujours commis, dès-qu'il ne voit point de terre remuée entre son Ennemi & lui.

Aussi n'avons-nous jamais vu que Mr. le Prince & Mr. de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier siécle, ayent seulement jamais pensé à cette maniére de faire la guerre. Ils étoient pourtant bien habiles, & d'un génie de Guerre supérieur à tous les Généraux de leur tems. Ces grands Hommes se sont souvent, pendant des campagnes entiéres, maintenus à portée des Armées ennemies, fort supérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêchées de pénétrer dans notre Pays, sans lignes, en se présentant toujours de près à leur Ennemi, & cela par le choix seul des postes qu'ils ont su prendre.

Mr. le Maréchal de Créqui, qui, comme je l'ai dit ailleurs, a soutenu des campagnes difficiles contre Mr. le Duc de Lorraine, a ignoré l'usage des lignes. Enfin Mr. de Luxembourg, qui a glorieusement suivi ces grands Hommes dans le commandement des Armées, & contre le sentiment duquel cet usage des lignes s'est établi en France, a toujours été si per-

persuadé que l'usage des lignes étoit pernicieux à un Général qui fait la Guerre, que pour quelque raison de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu que son Armée campât dans le dedans des lignes.

Après tous ces exemples rapportés, je conclus que ces lignes pour couvrir un Pays contre les courses, ne peuvent jamais produire cet effet, que quand elles sont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, ou les Troupes qui les gardent, forcées par leur flanc au-delà de l'étendue du Pays qu'elles peuvent contenir en bataille, & qu'il est toujours très-dangereux à un Général de s'y renfermer avec son Armée.

CHAPITRE LXXIX.

De l'Attaque des Lignes de circonvallation.

L'Attaque de ces Lignes ne doit être exécutée, qu'avec connoissance entiére de leur disposition & construction, du nombre de Troupes qui y sont renfermées, & de l'état de la Place qu'on veut secourir.

C'est toujours un dangereux parti à prendre, que d'attendre son Ennemi dans des lignes. Il est très-rare que celles qui ont été attaquées n'ayent été forcées ; & la forte raison de faire des lignes, ne

doit être que pour empêcher les petits ſecours, & donner du repos à l'Armée, qui ſans cela ſeroit obligée de paſſer les nuits ſous les armes.

Mais ſi l'Ennemi ſe confiant à la bonté de ſon retranchement, néglige d'en ſortir, & de venir au-devant de l'Armée pour combattre, il faut s'approcher desdites lignes tout le plus qu'il eſt poſſible; prendre pour ſon camp la ſituation la plus avantageuſe, y demeurer avec patience; fatiguer toutes les nuits l'Armée ennemie par des démonſtrations d'attaque, & tout le jour en l'empêchant de fourager & de recevoir des convois; lui dérober la connoiſſance du côté par lequel on veut faire le plus grand effort; aſſembler quantité de faſcines & de claies; être, s'il ſe peut, convenu avec la Place des ſignaux reſpectifs par leſquels on s'inſtruit également de ce qu'on a réſolu de faire; & enfin, le jour de l'attaque des lignes déterminé, s'en approcher avec grand ſilence dès-que la nuit ſera cloſe; commencer l'attaque à une heure avant le jour; en former pluſieurs fauſſes avec plus de vigueur que les vraies, afin d'y attirer les forces & l'attention de l'Ennemi; faire commencer foiblement les vraies, & augmenter ſucceſſivement l'effort; avoir un grand nombre de travailleurs avec des faſcines & outils, pour ouvrir les endroits où l'on aura comblé la ligne; faire porter des faſcines par toute la Cavalerie, qui les viendra bruſque-

ment

ment jetter où l'Infanterie en aura besoin; se saisir des barriéres, & les ouvrir; faire prendre poste à l'Infanterie sur les redans, dont elle aura chassé l'Ennemi; former des corps & des lignes de Troupes, à mesure qu'on sera entré dans le camp; charger brusquement tout ce qui s'opposera à ce corps; faire pendant ce tems travailler sans relâche à combler, & ouvrir tout le plus grand espace de lignes qu'il se pourra; garder ensemble toute la seconde ligne, pour soutenir la prémiére qui sera entrée, & ne l'introduire dans le dedans des lignes, qu'à mesure que celle qui y sera se sera avancée, & aura donné du terrain pour la placer commodément; séparer & ouvrir ainsi le front de l'Armée ennemie; ne point laisser débander personne pour piller, que l'on n'ait entiérement battu l'Ennemi, & qu'on ne l'ait chassé hors de son camp.

Quant à sa poursuite, elle se réglera sur la contenance, ou le desordre dans lequel on le verra.

La Place de son côté, si elle le peut, doit favoriser l'attaque du dehors, soit en sortant du côté du quartier attaqué, pour achever de le mettre en desordre; soit par une grande sortie sur la tranchée, pour laquelle elle se conduira sur le succès de l'attaque des lignes.

Si la Place sort sur la tranchée, les gens armés de la sortie doivent être suivis d'un grand nombre de travailleurs,

pour détruire les logemens & les boyaux de la tranchée, à mesure qu'on en aura chassé l'Ennemi; afin qu'en cas que l'attaque de la ligne ne réussisse pas cette prémiére fois, la Place ait au moins retardé sa perte, par la destruction d'une partie de la tranchée.

Que si par hazard on ne réussissoit pas à l'attaque des lignes la prémiére fois, en cas que la perte n'eût pas été trop grande, il ne faudroit pas se rebuter; parce que, comme c'est presque toujours une faute à un Ennemi d'attendre dans ses lignes, il faut tâcher d'en profiter: ce que l'on peut faire avec d'autant plus de facilité, que par le poste qu'on aura pris, on lui aura sans doute ôté le moyen de sortir de la ligne pour donner bataille, afin de ne se plus trouver dans le danger où il a été d'être forcé dans ses lignes.

Il peut même arriver que cet Ennemi ainsi renfermé dans ses lignes, ou soit devenu présomtueux par la réussite de sa prémiére défense, ou que ses établissemens contre la Place assiégée lui en fassent espérer une promte réduction, malgré la présence & la vue de l'Armée de secours. En ce cas, il faut se corriger des fautes qu'on a faites à la prémiére attaque, & en former une nouvelle mieux conduite; & cela par deux raisons.

La prémiére, parce que la présence de l'Armée de secours ranime la Garnison,

ſon, & la rend plus opiniâtre dans ſa défenſe.

La ſeconde, parce que les attentions de l'Armée qui fait le Siége, ſur celle qui veut ſecourir la Place, ne lui permettent pas de la preſſer auſſi vivement qu'elle le feroit ; parce qu'elle eſt occupée à ſa propre conſervation, & qu'elle ne peut pouſſer le travail de l'attaque avec autant de vivacité qu'elle le feroit, ſi elle étoit ſans attention contre le dehors.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes maximes, quelles ſont les raiſons de la conſtruction des Lignes de circonvallation, le danger que court le Général lorſqu'il y veut attendre ſon Ennemi, & quelle eſt la maniére de les attaquer avec ſuccès.

Pour appuyer mes maximes ſur ce ſujet, je rapporterai des exemples de lignes forcées & de lignes protégées par des Armées d'obſervance.

Les Lignes d'Arras étoient les meilleures qui euſſent juſqu'à-préſent été faites, & pour la ſureté deſquelles on avoit apporté le plus d'attention. Elles furent cependant forcées par Mrs. les Maréchaux de Turenne, de la Ferté & d'Hocquincourt, même avec fort peu de perte ; parce qu'elles furent attaquées par trois endroits différens, auxquels on ajouta encore de fauſſes attaques ; que l'on

l'on prit le tems de la nuit pour les attaquer; & qu'il fut impossible à l'Ennemi de juger dans l'obscurité entre plusieurs attaques, quelles étoient les sérieuses.

Lorsque les Turcs assiégérent Vienne en l'année 1683, ils s'y renfermérent dans des lignes. Leur Armée étoit infiniment supérieure à celle que l'Empereur avoit pu rassembler, & ils pouvoient venir au-devant de l'Armée Chrétienne pour la combattre, sans quiter le Siége. Ils négligérent de le faire.

Mr. le Duc de Lorraine se chargea avec la plus grande partie de l'Infanterie, d'attaquer les lignes par le haut du Danube; le Roi de Pologne, Jean Sobiesky, avec toute sa Cavalerie, & une partie de celle de l'Empereur, tourna le camp des Turcs par des montagnes sans être vu dans sa marche, & fit son attaque par le bas du Danube,& le flanc, que les Turcs croyoient impratiquable. Il pénétra dans la ligne. Le prémier desordre qu'il y causa, rendit heureux le succès de l'attaque de Mr. de Lorraine; de maniére que les Turcs, également forcés par les deux extrémités, & le centre de leurs lignes, n'ayant point intérieurement assez de terrain pour se former, & opposer un front considérable, furent forcés à une fuite honteuse,& à l'abandon entier de leur Camp & du Siége.

En l'année 1706, Mr. le Duc de Savoye & Mr. le Prince Eugéne forcérent les lignes de Turin, dans lesquelles Mr.
de

de Marsin & Mr. de la Feuillade avoient, pour ainsi dire, forcé Mr. le Duc d'Orleans d'entrer avec toute son Armée, venue de Lombardie pour soutenir le Siége, dont Mr. de la Feuillade étoit chargé.

Tout le monde sait que ce fâcheux événement est arrivé par le côté où Mr. de la Feuillade avoit négligé de faire des lignes; parce qu'il n'avoit pas prévu que l'Ennemi, libre dans ses mouvemens par l'entrée de l'Armée dans les lignes, pourroit en passant la Doire, tourner le camp du côté de Chivas, qui étoit le quartier le moins garni de Troupes, & où il n'y avoit point de lignes.

Ce manque d'attention étoit bien grand: car comment ne s'imagine-t-on pas, qu'un Ennemi qu'on laisse le maitre de la campagne, & de faire ses mouvemens avec liberté, préférera l'attaque d'un quartier fort petit, séparé du gros de l'Armée par une Riviére, & découvert, à celle de tout son front considérable, & bien couvert du gros de l'Armée? Voilà quelle a été la faute qui a fait battre l'Armée du Roi devant Turin.

Après avoir rapporté ces trois exemples de lignes forcées, parce que l'on a cru les pouvoir garder, je passerai aux trois autres exemples de lignes protégées par les Armées d'observance.

Lorsque le Roi fit le Siége de Mons en l'année 1691, Mr. le Prince d'Oran-

ge rassembla une Armée considérable, pour faire lever ce Siége. Mr. de Luxembourg lui fut opposé avec une Armée d'observance. Il sut toujours se placer si bien pour couvrir le Siége, que Mr. le Prince d'Orange ne put combattre Mr. de Luxembourg, ni interrompre le Siége.

En l'année 1692, quand le Roi fit le Siége de Namur, Mr. le Prince d'Orange voulut encore secourir cette Place. Mr. de Luxembourg lui fut encore opposé avec une Armée d'observance. Ce Général, fort inférieur en Infanterie, sut si habilement conduire ses mouvemens, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans la Méhaigne, qu'il le contraignit d'abandonner le dessein de secourir la Place.

En l'année 1708, lorsque l'Armée du Roi marcha pour le secours de Lille assiégée par les Ennemis, Mr. le Prince Eugéne ne laissa devant la Place que l'Infanterie nécessaire, & se choisit un poste avantageux sur les hauteurs de Seclin, entre ce Bourg & ses lignes. On ne jugea pas pratiquable de l'attaquer ainsi posté; parce qu'il avoit sa droite & sa gauche assurées, & que l'on ne pouvoit faire d'efforts contre lui que par son front, qu'il avoit retranché.

Ces trois exemples sur le même sujet sont pourtant, dans la maniére de protéger un Siége par une Armée hors des lignes, tous différens les uns des autres.

Pour

Pour protéger le Siége de Mons, Mr. de Luxembourg alla au-devant de l'Ennemi, tout le plus qu'il lui fut possible; il s'oppofa à lui en pleine campagne, toujours en état de combattre de front, mais avec avantage, par le choix de fes poftes, qui lui donnoient la liberté de charger fon Ennemi en flanc, en cas qu'il eût ofé le lui prêter pour s'approcher du Siége, pendant que fon front étoit fi avantageux, qu'il ne craignoit point que Mr. le Prince d'Orange ofât l'aborder.

Par cette conduite attentive & habile, il donna le tems au Roi d'achever paifiblement fon Siége, & de prendre Mons.

Pour protéger le Siége de Namur, Mr. de Luxembourg eut une conduite toute différente de celle qu'il avoit eue au Siége de Mons, parce que la fituation de cette Place étoit différente.

Il ne falloit point laiffer entrer l'Armée de Mr. le Prince d'Orange dans la Méhaigne; parce que fi elle y étoit entrée, elle auroit pu porter fa droite à la Sambre, auquel cas les attentions contre le fecours auroient été doubles; favoir du côté du Château, qui eft entre la Sambre & la Meufe; & du côté de la Ville, qui eft entre la Sambre & la baffe Meufe. Cependant l'Ennemi avoit beaucoup de canon; il étoit fort fupérieur en Infanterie; & il s'agiffoit de garder avec une Cavalerie fupérieure, les bords d'un Ruiffeau affez étoit & garni de bois.

 Ce

Ce fut ce que Mr. de Luxembourg fit avec tant de capacité, dans la maniére de se placer toujours devant son Ennemi, dans une distance assez mesurée pour qu'il n'osât hazarder ce passage de la Méhaigne, qu'il ne fut jamais possible à Mr. le Prince d'Orange d'assurer un Corps d'Infanterie en dedans de la Méhaigne, capable d'y protéger le passage du reste de son Armée.

Ces attentions continuelles durérent même dix ou douze jours, & furent toujours de la part de Mr. de Luxembourg si remplies de pénétration, & de jugement parfait des mouvemens que Mr. le Prince d'Orange pouvoit faire, que ce Prince fut contraint de voir prendre Namur, sans avoir pu le secourir.

Pour protéger le Siége de Lille par le côté de Seclin, qui a été le seul par où l'on ait tenté le secours de cette Place, Mr. le Prince Eugéne n'eut besoin que de se choisir un bon poste, où il pût avoir les flanc couverts, & son front bon. C'est ce qu'il trouva sur les hauteurs de Seclin. Ainsi son opération ayant été unique, je ne dois le louer que du bon choix qu'il fit de ce poste, & non des différens mouvemens; puisqu'il n'en eut qu'un seul à faire, pour se porter sur cette hauteur.

Ce n'est point par oubli que je n'ai point parlé ici de la Bataille de Cassel, donnée pour protéger le Siége de St. Omer, en quoi cette action pouvoit avoir

voir rapport à la matiére de ce Chapitre. Mais comme les circonstances de cette action seront traitées dans le Chapitre suivant, qui est celui de mes réflexions sur les Batailles auxquelles je me suis trouvé, ou qui se sont données de mon tems, & dont j'ai été instruit, je m'abstiendrai d'en parler ici.

Je finirai donc mes réflexions sur la matiére des Lignes, en disant, que la raison décisive & certaine de ma maxime, *de ne jamais attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation, & de le combattre hors de la ligne*, est sensible, non seulement par les exemples que je viens de rapporter; mais encore en ce qu'il est d'une vérité constante, que renfermé entre la Place & les lignes, on est toujours gêné dans ses mouvemens; & qu'au contraire l'Ennemi est libre dans les siens; qu'il les couvre de la nuit; qu'il fait ses principaux efforts où il lui plaît de les faire, se dégarnissant sans crainte par-tout où il le veut; qu'il fait autant de fausses attaques qu'il lui convient d'en faire, pour rendre par-tout ses attentions égales; qu'il est sûr que celle de ses attaques qui prospére, sépare en entrant l'Armée attaquée dans ses lignes sans qu'elle puisse se rejoindre, la force à la fuite, & à l'abandon de son Camp & Siége, parce qu'elle n'a point de terrain pour se réformer en arriére entre le front de son Camp & la Place; & enfin que l'Armée qui attend l'Ennemi dans

ſes lignes, pouvant être attaquée presque toujours par toute la circonférence de la ligne, elle ne peut avoir aucun flanc en ſureté, & ne ſe peut jamais trouver en état de réſiſter à la colonne ennemie qui a forcé un endroit de la ligne.

CHAPITRE LXXX.

Des Batailles.

LEs Batailles étant des actions générales d'une Armée contre une autre, & décidant ſouvent du ſuccès de toute la guerre, au moins & presque toujours de la campagne, elles ne doivent être données qu'avec néceſſité, & pour des raiſons importantes.

Les raiſons pour chercher l'Ennemi & le combattre, ſont la ſupériorité en nombre & en qualité de Troupes; la deſunion entre ceux qui commandent l'Armée, ou leurs intérêts différens; l'incapacité des Généraux ennemis; leur négligence dans les campemens ou les marches; la néceſſité de ſecourir une Place conſidérable aſſiégée; la ruïne de l'Armée, & ſa diſſipation, ſi elle n'eſt prévenue par le bon ſuccès d'une bataille; la certitude d'un ſecours, dont la jonction à l'Ennemi le rendroit ſupérieur, & pourroit changer la conſtitution de la guerre; l'avantage qu'on peut avoir eu précédemment

demment sur lui dans quelque occasion particuliére, qui pour n'avoir point été décisive, n'aura pas laissé d'être considérable ; ou enfin la raison de décider la guerre par une bataille.

Celles pour éviter de combattre, sont d'avoir moins de profit à espérer d'une victoire, que de desavantage à craindre d'une défaite ; d'être inférieure à l'Ennemi en nombre, & en qualité de Troupes; d'attendre un secours étranger, ou une jonction d'un Corps séparé ; de trouver l'Ennemi avantageusement posté, ou d'avoir lieu d'espérer la ruïne de l'Armée ennemie, en temporisant & évitant le combat.

La résolution de combattre, fondée sur quelques-unes des raisons dont je viens de parler, étant prise, il faut à présent passer aux moyens de l'exécuter avec succès.

De ces moyens, les uns sont de prévoyance : pour les autres, on ne les trouve que le jour du combat, & ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moyens de vaincre, & qui sont de prévoyance, sont de faire son ordre de bataille, suivant la quantité ou la qualité des Troupes dont l'Armée est composée, & le Pays où l'on présume de trouver l'Ennemi; de distribuer les postes aux Officiers-Généraux; de donner des copies de cet ordre de bataille à tous ceux qu'il est de nécessité qui en ayent, pour

le faire obſerver; d'avoir toutes les Troupes bien armées, & même des armes de relais au parc de l'Artillerie, pour les pouvoir diſtribuer, ſoit avant le combat, s'il en manque, & qu'on ait des ſoldats deſarmés; ſoit après le combat, où il s'en perd beaucoup. En cas que l'action n'ait pas été décidée, d'avoir abondance de munitions de Guerre, diſtribuées ſur des charettes compoſées, pour les avoir à propos derriére les Troupes qui auront un plus long feu à faire, ou à ſoutenir; de faire diſtribuer avant le combat un nombre ſuffiſant de coups à tirer; que l'Armée ait eu le tems de manger, & de prendre quelque repos, s'il eſt poſſible, avant le combat; d'avoir plus de médicamens & de Chirurgiens, qu'on ne préſume en avoir beſoin; d'être abſolument débarraſſé des gros bagages, & avoir même placé les menus bagages en lieu ſûr, & diſtans des lignes; de ne point négliger les avantages du Soleil & de la pouſſiére; d'inſpirer à l'Armée l'envie de combattre, la certitude de la victoire, le butin & les bons quartiers aux Soldats, la gloire & les récompenſes aux Officiers.

Les moyens de vaincre qui ne ſe préſentent que le jour du combat, ſont tous les avantages du terrain; l'obſervation de l'ordre de bataille qui aura été donné; ſon changement, s'il y en a néceſſité, fait à propos, & après avoir averti ceux qui le doivent ſavoir; la diſtribution de l'Artillerie ſur la ligne ſuivant le terrain;

les

les attentions sur les avantages qui se peuvent prendre, soit en étendant ses ailes,* pour envelopper l'Ennemi si on le peut, soit en les couvrant, * & en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort où l'Ennemi paroîtra le plus foible; de donner le mot de ralliement & de reconnoissance, avant que de marcher à l'Ennemi, * en cas que la marche à l'Ennemi ait commencé de nuit, ou que l'on puisse présumer que l'action ne puisse finir avant la nuit; * de faire bien observer la droite & la gauche, & la distance entre les lignes si l'on marche de front; de faire de fréquentes altes, pour donner le tems à la Ligne de se redresser, & à l'Artillerie de tirer & de recharger; de défendre sur toutes choses aux Soldats de tirer; d'essuyer constamment le feu de son Ennemi, & ne le charger qu'après son feu.

Que si l'Armée qui veut combattre, part de trop loin pour pouvoir arriver sur le terrain où est l'Ennemi en marchant de front, ou qu'elle ne le puisse pas à cause des lieux par où il faudroit passer, & qui ne seroient pas assez ouverts, il faut en ce cas qu'elle s'approche de son Ennemi sur assez de colonnes, pour pouvoir se trouver en bataille hors de distance d'être chargée en colonne.

Il faut aussi que les Officiers-Généraux qui conduiront les colonnes, s'observent soigneusement les uns les autres, pour

pour qu'au moins leurs têtes faſſent un front, & que, lorsqu'ils ſeront arrivés ſur le terrain où l'Armée peut ſe déployer, ce mouvement ſe faſſe avec diligence & précaution, & hors de portée de pouvoir être chargé par l'Ennemi avant que toute l'Armée ſoit placée & en bataille.

Le Général doit ſe placer dans le lieu le plus commode, pour voir l'effet de la prémiére charge, afin de pouvoir envoyer ſes ordres, ſoit pour faire ſoutenir les Troupes qui auront battu, ſoit pour remplacer celles qui l'auront été. Il doit pour cela ſe ſervir, ou de Troupes qu'il aura placées entre les deux lignes, au cas qu'il l'ait jugé convenable, ou de celles de la réſerve, ſuivant qu'il le jugera à propos.

Tous les Officiers-Généraux doivent être à leurs poſtes, tant pour mener au combat les Troupes qui leur ſont commiſes, que pour remédier aux inconvéniens qui peuvent arriver dans l'étendue de leur commandement.

Le combat s'opiniâtrant, & le ſuccès en devenant partagé, le Général doit faire ſon principal effort contre le lieu où l'Ennemi fait le plus de réſiſtance: & en ce cas il doit s'y porter lui-même, afin d'animer les Troupes par ſa préſence, & les faire charger avec plus de vigueur.

Si ſon bonheur eſt égal par toute la prémiére ligne, & qu'elle ait renverſé celle des Ennemis, la principale atten-

attention des Officiers-Généraux & particuliers doit être de contenir les Troupes, d'empêcher que les Corps ne se débandent, de ne faire suivre les fuyards que par des gens détachés des Bataillons & des Escadrons, de marcher lentement avec toute cette prémiére ligne pour soutenir les détachés, & de charger de front & en ordre la seconde ligne des Ennemis.

L'Artillerie doit toujours accompagner la prémiére ligne, dans l'ordre où elle a été d'abord distribuée, en cas que le terrain le permette; & le reste de l'Armée doit suivre ce mouvement, en observant toujours la distance entre les deux lignes, telle qu'elle aura été ordonnée par l'ordre de bataille, afin qu'il n'y arrive point de confusion.

Que si la victoire continue à se déclarer, & qu'on renverse encore la seconde ligne, le Général doit avec plus d'attention empêcher que ses Troupes ne se débandent, de peur qu'elles ne soient chargées, & mises en desordre par la prémiére ligne des Ennemis, qui pourroit s'être-alliée derriére la seconde. Il doit pousser les Troupes battues toujours en corps & en ligne, jusqu'à ce que leur desordre soit général; après quoi il faut augmenter le nombre des détachés, sans souffrir jamais que personne quite les drapeaux & étendarts, sans être commandé.

C'est dans ce moment qu'il doit se servir de sa réserve, & des Corps qui n'ont

n'ont point combattu, pour suivre les Ennemis, les empêcher de se rallier, & faire des prisonniers, dont il ne doit jamais souffrir que les Troupes se chargent pendant le combat, ni qu'elles regardent seulement le butin du champ de bataille, jusqu'à ce que la victoire soit absolument assurée, & l'Ennemi tellement en desordre & éloigné, qu'on n'ait plus lieu de craindre qu'il puisse revenir sur le Corps qui aura été détaché, pour le suivre dans sa fuite; après quoi, pour le reste de la journée, il peut laisser recueillir aux Troupes victorieuses le butin du champ de bataille.

Que si, en suivant l'Ennemi battu on tombe sur ses bagages, il ne faut point laisser débander pour le pillage le Corps destiné pour suivre l'Ennemi, & achever de l'accabler dans sa retraite. Il faut, avec une extrême attention & sévérité, porter ce Corps au-delà desdits bagages, ne s'attacher qu'à détruire ou prendre les hommes, & laisser le pillage des bagages à l'Armée.

Les prémiers soins du Général, après le gain de la bataille (le Seigneur des Victoires remercié) doivent être de faire panser les Blessés, en aller voir les principaux, ou envoyer de sa part s'il n'en a pas le tems; de se faire rendre compte des belles actions qu'il n'aura pu voir, & de donner en général des louanges à toute son Armée, de louer en particulier ceux qui le méritent; de faire rassem-

rassembler les marques de sa victoire, qui sont les prisonniers, les drapeaux & étendarts, les timbales, & l'artillerie ennemie; de donner de cette victoire la prémiére nouvelle à son Prince; de la faire suivre d'une ample relation de toutes ses circonstances, en lui envoyant les drapeaux, étendarts, & les timbales restant, suivant l'usage aux Corps qui les ont prises.

Après avoir déblayé son camp de ses Blessés, de ceux des Ennemis, des Prisonniers, de leur artillerie, & de tout ce qui lui seroit superflu, & avoir laissé prendre du repos à son Armée, il doit s'appliquer à tirer de sa victoire tous les avantages que la circonstance des lieux & des tems lui fournira, en exécution du projet qui aura été concerté & résolu. Je ne parle pas du tems que l'on doit employer à ce déblai; il doit être tout le plus court qu'il est possible, c'est tout ce que l'on en peut dire.

Mais comme le sort des Armes est journalier, & qu'après toutes les sages précautions prises pour vaincre, on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu, l'application entiére du Général, en ce cas funeste, & les soins de ses inférieurs, ne doivent regarder que les moyens d'empêcher une déroute entiére.

C'est à cela seul qu'il doit penser. Son expérience & sa capacité lui doivent faire connoître le moment qui précéde la perte de la bataille, afin de prendre toutes

tes les précautions néceſſaires pour diminuer le deſordre d'une fuite; ſoit par un effort conſidérable qu'il fera avec les Troupes qui ne ſont point ébranlées, pour donner le tems à celles qui le ſont de ſe rallier & ſe remettre enſemble, & ainſi aſſurer la retraite; ſoit en ſe ſaiſiſſant en arriére d'un poſte où il puiſſe ſe retirer en ſureté, ou d'un défilé derriére lequel il puiſſe ſe raſſembler.

Comme l'abandon & la perte de ſon champ de bataille entraîne ſouvent celle de ſes bagages, s'il en a avec lui, & preſque toujours celle de ſon artillerie, il ne doit reſter dans ce prémier lieu, où il ſe ſera retiré & mis en ſureté, qu'autant de tems qu'il lui en faut pour raſſembler les débris de ſon Armée; après quoi il la doit mener dans un camp ſûr, où il puiſſe réparer ſes pertes, tant par le canon & les armes qu'il fera venir des Places, pour en donner à ceux qui les auront perdues, que par les ſecours dont il ſe pourra faire joindre.

Que ſi ſa perte eſt ſi conſidérable qu'elle puiſſe entraîner celle de quelque Place, il y doit jetter la meilleure & la plus ſure Infanterie qui lui reſte, & tâcher enſuite de tenir toujours la campagne avec ſa Cavalerie, pour incommoder l'Ennemi en cas qu'il s'attache à un Siége; ou pour le contenir & l'empêcher de ſe ſéparer en pluſieurs Corps, ſi ſon deſſein n'eſt que de pénétrer dans le Pays, & de le déſoler.

Que

Que si le Victorieux, par les pertes qu'il aura faites le jour de la bataille, se trouve trop affoibli en Infanterie pour s'attacher à un gros Siége, ou qu'il ne soit pas en état de l'entreprendre, manque de grosse Artillerie & de Munitions de guerre, & qu'enfin il ne puisse tirer des fruits de sa victoire, que celui ou d'avoir déconcerté les projets de son Ennemi, ou de rester maitre du plat pays pendant le reste de la campagne, ou de procurer à son Armée des quartiers d'hiver dans le Pays ennemi; il faut que le Vaincu, en s'éloignant du Victorieux, se place en lieu sûr, près des grosses Villes, d'où il puisse tirer les commodités que la perte de la bataille a ôtées à son Armée, tant pour les subsistances & médicamens pour les Blessés, que pour la réparation des bagages perdus; qu'il rassure ses Troupes, & ne se remontre en corps à l'Ennemi, qu'après qu'il aura réparé ses pertes, soit par la jonction de nouvelles Troupes, soit pour avoir fait donner des armes à ceux qui en ont perdu, rétabli son artillerie & ses vivres, fait guérir les Blessés, & qu'enfin il se soit remis en état de s'opposer au progrès de l'Ennemi, & à son établissement dans des quartiers d'hiver avantageux.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes Maximes, quelles sont les raisons qu'un Général peut avoir pour

pour chercher à combattre son Ennemi; qu'il doit toujours donner la bataille, ou combattre librement, & éviter de la recevoir de son Ennemi; de quelle maniére, & avec quelles attentions il faut s'approcher d'un Ennemi que l'on veut combattre; quelles peuvent être les différentes dispositions à prendre, par rapport aux différens terrains du champ de bataille; & en cette occasion, quelles sont les attentions & les précautions à prendre, pour faire avec sureté les changemens qu'il convient de faire à l'ordre de bataille; quelles sont les attentions qu'il faut qu'un Général ait avant le combat, dans le tems qu'il se donne, & après la bataille. Enfin j'ai donné tous les préceptes généraux qui peuvent être donnés sur cette grande opération de Guerre. Mes réflexions sur ce vaste sujet seront fort étendues, parce que je les porterai, & sur les batailles, & sur les grands combats, qui ont décidé du succès d'une entreprise.

Les exemples que je rapporterai sur cette matiére, & par rapport à mes préceptes généraux, dont il faut que j'assure la vérité & la certitude, seront fondés sur les événemens des batailles & grands combats auxquels je me suis trouvé, ou sur ce que j'ai appris des actions où je n'ai pas été présent, & qui se sont données de mon tems.

Tous ces exemples prouveront, par la diversité des situations, & les particula-

rités

rités qui ont produit les grands événemens, combien cette matiére eſt étendue ; quelle eſt l'impoſſibilité d'ajouter des maximes particuliéres à mes préceptes généraux ; & à combien de différentes choſes il faut qu'un Général penſe en un moment, pour ſe procurer un heureux ſuccès.

On ne donne à proprement parler le nom de *Bataille*, qu'aux actions qui ſe paſſent entre deux Armées, rangées dans leur ordre de bataille, & qui combattent dans un Pays aſſez ouvert, pour que les lignes ſe chargent de front & en même tems, ou au moins pour que la plus grande partie de la ligne charge, pendant que l'autre partie reſte en préſence, par des difficultés qui l'empêchent d'entrer ſi-tôt en action par un front égal à celui qui pourroit lui être oppoſé par l'Ennemi. Les autres grandes actions, quoique presque toujours d'une plus longue durée, & même plus meurtriéres que celles dont je viens de parler, n'ont que le nom de Combat.

La raiſon de cette différence de nom, vient de la différence dans les diſpoſitions des Armées, & de celle qui ſe trouve ordinairement dans les ſuites de ces deux eſpéces de grandes actions.

Une Bataille perdue emporte presque toujours après ſoi la perte de l'Artillerie de l'Armée, & ſouvent celle de ſes Bagages. Ainſi l'Armée battue n'étant plus en état de paroître devant ſon Ennemi victo-

victorieux qu'elle n'ait réparé ses pertes, elle est pour longtems contrainte de le laisser le maitre de la campagne, & de l'exécution des entreprises qu'il lui convient de former, par rapport à la grandeur du succès qu'il a eu dans cette journée, & à ses moyens pour entreprendre.

Un grand Combat perdu, quoique plus sanglant, emporte rarement la perte de toute l'Artillerie, & presque jamais celle des Bagages; parce que les Armées n'ayant pu s'aborder par leur front, il est certain qu'elles n'ont pu souffrir que dans la partie qui a combattu; & que quoique pour attaquer, ou pour soutenir, on ait successivement été obligé de se servir de nouvelles Troupes tirées du front qui ne pouvoit point combattre, cependant l'action n'ayant pas pu devenir générale, n'a pu produire qu'une plus grande ou moindre perte d'hommes, sans influer si absolument sur la suite d'une campagne, & sur sa décision pour la supériorité, que le peut faire une Bataille rangée, ni même sans produire la perte des Bagages, ni celle de l'Artillerie, dont on ne peut perdre tout au plus que celle qui pourroit s'être trouvée sur le terrain où l'on auroit combattu avec desavantage.

Combat de Woerden, en 1672.

Le prémier exemple que je rapporterai sur la matiére de ce Chapitre, sera celui

celui du combat de Woerden, donné par Mr. de Luxembourg contre Mr. le Prince d'Orange en l'année 1672.

Mr. le Prince d'Orange vouloit assiéger Woerden, qui n'avoit point d'ouvrages extérieurs, & où Mr. de Luxembourg tenoit une garnison d'environ deux mille hommes.

La Place étoit d'une grande conséquence aux deux Partis. Elle couvroit Utrecht, & donnoit une entrée facile dans la Hollande, dès-que les glaces rendroient praticable pour les marches des Troupes, le pays que les Hollandois avoient été obligés d'inonder.

Les environs de la Place étoient même presque tous * inondés, * de maniére qu'elle ne pouvoit être secourue qu'en forçant les retranchemens, que Mr. de Luxembourg étoit informé que les Ennemis avoient faits sur les digues, en s'y venant rétablir.

Les attentions que Mr. le Prince d'Orange donnoit par ses mouvemens, étoient égales pour Naerden situé sur le Zuiderzée, pour le Fort de Crévecœur, & pour Bommel. Ainsi Mr. de Luxembourg, résolu de s'opposer à l'exécution du dessein de Mr. le Prince d'Orange, attendoit que ce Prince se fût fixé, pour marcher à lui.

Dès-qu'il sut que Woerden étoit investi, il y marcha sans aucune perte de tems, avec un Corps considérable d'In-

fanterie, beaucoup inférieur à celui de l'Ennemi ; parce qu'il ne vouloit pas lui donner le tems de trop bien aſſurer ſes retranchemens ſur les digues, & qu'il jugea qu'il ne pouvoit lui oppoſer ſur une digue, plus de Troupes qu'elle n'en pouvoit contenir : qu'ainſi, s'il trouvoit qu'il pût être praticable de faire paſſer ſon Infanterie dans l'inondation, il pourroit attaquer les digues en flanc la nuit, pendant que les Troupes ennemies ſeroient occupées à ſoutenir l'attaque de la tête de la ligne.

La commodité des canaux & des inondations, pour la facilité du transport des matériaux propres à ſe retrancher, donna le moyen à Mr. le Prince d'Orange de faire en peu d'heures une coupure, & un bon retranchement ſur la digue du vieux Rhin, entre Harmelen & Woerden ; de paliſſader & fraiſer le parapet de ſon retranchement, & d'y placer du canon. Il fit même encore pluſieurs coupures & retranchemens, entre celui dont je viens de parler & Woerden, afin de multiplier les difficultés à Mr. de Luxembourg, lorſqu'il viendroit l'attaquer. Il porta auſſi ſes attentions ſur le canal qui vient de Camerick tomber dans le vieux Rhin fort près de Woerden, dont il retrancha la digue en trois endroits.

Mais dans cette diſpoſition, il fit deux fautes. La prémiére fut de ne pas ſe ſaiſir du Village de Harmelen, où il y avoit une

une Eglise avec un bon cimetiére, & où Mr. de Luxembourg tenoit un poste de cinquante hommes, pour assurer la communication entre Utrecht & Woerden, contre la Garnison ennemie qui étoit dans Oudewater.

Si cette Eglise, qui étoit à la gauche du vieux Rhin, avoit été occupée par un Corps d'Infanterie & du Canon, il auroit été bien difficile à Mr. de Luxembourg de s'approcher plus près de Woerden, sans avoir forcé l'Eglise, ou l'avoir ruïnée à coups de canon; ce qui auroit pu consumer du tems, pendant lequel Mr. de Luxembourg n'auroit pas pu s'approcher plus près de Woerden.

La seconde faute que fit Mr. le Prince d'Orange, fut celle de n'avoir pas fait garder ni rompre le pont, qui étoit dans le Village de Camerick sur le canal; ce qui donna le moyen à Mr. de Luxembourg d'attaquer les retranchemens qui étoient sur ce canal, par leur tête & par leur flanc, en se mettant dans l'inondation. Lorsque Mr. de Luxembourg fut arrivé à Harmelen avec ses Troupes, il n'étoit pas encore nuit, & il put reconnoître les retranchemens faits sur la digue du vieux Rhin. Il les jugea fort difficiles à emporter par leur tête, & dèsque la nuit fut venue, il ne laissa devant ces retranchemens que ses Dragons, avec ordre d'attaquer assez mollement ces postes, lorsqu'ils entendroient qu'il attaqueroit ceux qui étoient, comme je

viens de le dire, sur la digue du canal de Camerick.

Ce Général marcha donc avec toute son Infanterie à Camerick, sans que Mr. le Prince d'Orange fût averti de cette marche, qui se faisoit au travers d'un pays inondé. On trouva que le pont de Camerick n'étoit ni rompu ni gardé, de sorte que toute l'Infanterie se trouva de l'autre côté du canal plus de trois heures avant le jour; à la petite pointe duquel, (tems favorable pour attaquer des retranchemens, ou des lignes) Mr. de Luxembourg fit attaquer le prémier retranchement, qui étoit autour d'un moulin à vent, lequel fut emporté. On s'étendit ensuite dans l'inondation, qui de ce côté-là n'avoit que deux pieds d'eau, & même moins en quelques endroits. On prit le flanc des autres retranchemens, qui n'auroient pu être couverts faute de tems, & qui n'étoient bons que par leur tête; & on pénétra jusques sur la digue du vieux Rhin, laissant ainsi derriére nous les retranchemens qui étoient du côté de Harmelen. Enfin, après un combat d'Infanterie, le plus rude que j'aye vu, & qui dura plus de cinq heures, cinq retranchemens furent forcés, & la Place secourue, avec une perte du côté des Ennemis de plus de six mille hommes tués ou pris, d'une fort grande quantité d'Officiers principaux, & du canon qui étoit sur les retranchemens.

Exemple mémorable, & de l'activité

de

de Mr. de Luxembourg, qui ne laissa pas l'Ennemi vingt-quatre heures devant Woerden sans l'attaquer; & de la valeur des Troupes, qu'aucun obstacle ne rebuta pendant un combat fort long & fort rude.

La perte de notre côté fut d'environ deux mille cinq cens hommes tués ou blessés, sur cinq mille avec lesquels l'action fut commencée. La nécessité de donner ce combat sans perte de tems, se trouva d'autant plus grande, que le canon de l'Ennemi étoit déjà placé devant les portes de la Ville, qui, comme je l'ai dit, n'étoient couvertes d'aucun ouvrage extérieur; qu'il y avoit peu de munitions de guerre dans la Place; & qu'elle ne pouvoit encore tenir vingt-quatre heures, si elle n'avoit point été secourue.

* J'aurois pu mettre le combat de Woerden avec les exemples des lignes de circonvallation forcées pour secourir une Place, puisqu'en effet cette action avoit pour objet cette opération de Guerre. Mais la bisarrerie du terrain de ce combat, qui le réduisoit à un point d'attaque, m'a engagé à le citer sur la matiére de ce Chapitre; puisque dans le fond ç'a été un grand combat, donné dans un pays inondé, pour déplacer un Ennemi retranché sur des digues, qui formoit un Siége derriére lui, mais qui n'avoit point de lignes qui pussent communiquer les Troupes entre elles,

comme cela se trouve toujours dans les lignes de circonvallation. *

Combat de Senef, en 1674.

Le second exemple d'un grand Combat d'une espéce toute différente de celui de Woerden, dont je viens de parler, est celui de Senef en 1674, que je mets au nombre des combats, & non des batailles; parce que les Armées n'eurent jamais assez de terrain pour se mettre en bataille, que les fronts par lesquels on combattit furent toujours fort petits, & qu'à proprement parler l'action de Senef se passa contre la colonne presque entiére de l'Armée ennemie qui marchoit, & non pas contre une Armée qui se fût mise en disposition de combattre.

Ces différens combats durérent cependant plus de seize heures, ayant commencé à huit heures du matin, & n'ayant fini qu'après minuit. Il fut enterré dans l'espace où l'on combattit,* qui contenoit plus de deux lieues, * vingt-six à vingt-sept mille corps, au rapport des Curés des Villages auprès desquels se donnérent ces combats.

Ils finirent autant par la lassitude de notre part, que parce qu'au bout des terrains coupés & serrés, où les combats différens s'étoient donnés, il se trouva une plaine fort ouverte, sur laquelle toute la Cavalerie de l'avant-garde

de des Ennemis, qui n'avoit point souffert, étoit en bataille, pour recevoir les Troupes qui auroient été battues; & parce que l'Infanterie de leur avant-garde, qui avoit fait alte au-dessus du Village du Fay, & qui étoit en bataille, ayant devant elle un chemin creux, qui sortoit de ce Village, & alloit jusqu'à un Bois, qui appuyoit la gauche de cette Infanterie, étoit trop bien postée pour pouvoir être forcée, d'autant plus qu'elle avoit deux lignes de Cavalerie en bataille derriére elle.

* Comme dans d'autres endroits de mes réflexions, j'ai parlé de cette grande journée, par rapport aux fautes qui furent faites par nos Ennemis dans la disposition de leur marche, qui fut dirigée avec si peu de prudence, que ce furent ces fautes qui engagérent le combat, * je ne répéterai ici les particularités sur lesquelles je me suis déja étendu ailleurs, que pour fermer la bouche aux envieux de la gloire de Mr. le Prince, qui lui ont reproché de n'avoir pas mis d'avance toute son Armée en disposition d'exécuter un dessein heureux contre toute l'Armée des Ennemis.

Il n'étoit pas raisonnable de penser, que les Ennemis en décampant de si près de l'Armée du Roi, porteroient leur négligence, leur manque de précaution, & pour dire encore plus, leur présomtion & leur ignorance, au point où ils la portérent, comme je l'ai fait voir ailleurs. Mr.

le Prince ne crut pouvoir engager, tout au plus, qu'un combat d'arriére-garde, contre la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient dans & derriére le Village de Senef, lorsque ces Troupes se mettroient en mouvement, pour suivre la queue de la colonne de leur Armée.

Car comment penser que l'Ennemi seroit assez téméraire pour faire continuer la marche aux colonnes de son Armée, sans en placer quelques Troupes dans le prémier défilé, pour recevoir celles de l'arriére-garde, en cas qu'elles fussent chargées & mises en desordre? Comment imaginer, qu'une précaution aussi triviale seroit négligée par présomtion, ou par ignorance?

Cette faute justifie mes maximes, de ne se négliger jamais sur aucune attention nécessaire, pour rendre surs les mouvemens que l'on a résolu de faire; & prouve qu'à la Guerre, la moindre négligence peut avoir des suites fâcheuses. Car ce n'a été que la seule négligence de l'Ennemi, à garnir ce prémier défilé derriére son arriére-garde, qui a été la véritable cause de ce grand événement, qui sans cette négligence n'auroit été tout au plus qu'un combat fort léger & fort court, contre quelque Cavalerie d'une arriére-garde, laquelle n'auroit pu être poussée que jusqu'à ce défilé.

Je ne dirai rien de la disposition de l'Armée avant le combat. Elle étoit dans le camp, où l'on avoit seulement battu

la

la Générale par précaution. Mr. le Prince n'avoit fait sortir de la gauche de son Armée, & avancer au-dessus du Village de Senef sur le revers de la hauteur, & hors de la vue de l'Ennemi, que les Troupes avec lesquelles il vouloit agir contre l'arriére-garde des Ennemis, en cas que, lorsqu'elle se mettroit en mouvement pour suivre la colonne, elle prît sa marche sans précaution.

La différence qui se trouve entre le combat de Woerden, & celui de Senef, est entiére, par les situations & les dispositions différentes.

Celui de Woerden, comme je l'ai dit, a été un combat donné en un seul endroit, & contre un Corps retranché sur une digue, dont tous les avantages, pour son heureuse réussite, ont été judicieusement pris sur le lieu même du combat, * & sans avoir pu être prévus avant le combat, parce qu'il * a commencé avant le jour.

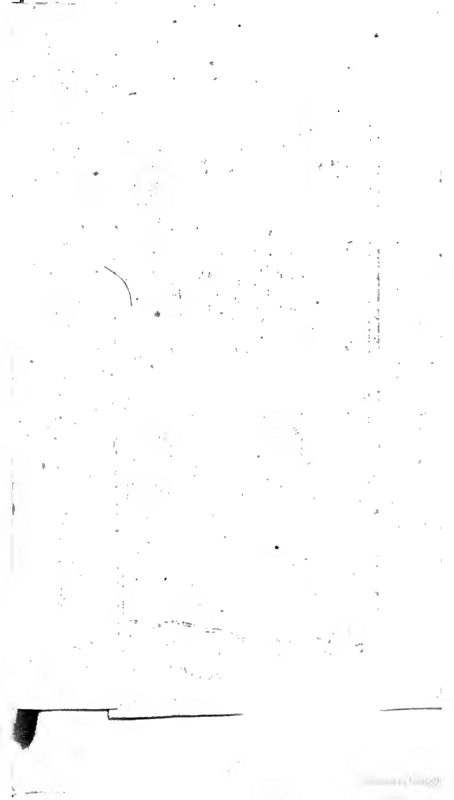
Celui de Senef au contraire n'ayant commencé qu'à huit heures du matin, & Mr. le Prince étant en un lieu d'où il voyoit dès la pointe du jour commencer la marche de l'Armée ennemie, & son arriére-garde se placer, il n'a pourtant pu prévoir, que de l'Infanterie qui faisoit la queue de la marche de cette colonne, il n'y en avoit pas des Bataillons destinés à garnir le prémier défilé, pour recevoir l'arriére garde. Ainsi il n'a pu connoître la faute que les Ennemis al-

loient faire, que quand elle a été faite; de forte qu'il n'a pu se préparer à une affaire générale, parce que raisonnablement elle ne devoit point être de cette espéce.

Le combat de Senef a donc été un assemblage de plusieurs grands combats, donnés successivement en un même jour le long de la colonne d'une Armée, qui a combattu presque toute entiére, quoiqu'en détail & en particulier. Car le combat qui s'est donné dedans & derriére le Village de Senef, n'a eu aucun rapport, ni pour le terrain, ni pour les Troupes, avec celui qui s'est donné en-deçà, dedans, & au-dessus du Village de St. Nicolas aux Bois, comme celui-ci n'a eu aucun rapport avec celui qui s'est donné dans les Houblonniéres & le Village du Fay.

On doit donc regarder le combat de Senef comme trois gros combats, qui se sont donnés en un même jour, contre différentes Troupes, en différens lieux; mais pourtant contre les colonnes de la même Armée en marche, & par des Troupes qui ont presque toujours été les mêmes, qui ne pouvoient faire front, & qui n'ont combattu que par leur tête.

La raison de la comparaison que je fais entre ces deux grands combats, est pour faire connoître que la différence infinie des situations produit une infinité de dispositions différentes, & des moyens diffé-



Le

Armée

Le D

Disposition de l'A

différens de se procurer des succès heureux.

Combat de Sintzheim, en 1674.

Dans la même année 1674, Mr. le Maréchal de Turenne donna un grand combat à Sintzheim, dont il eut tout l'avantage.

Ce Général, pendant que le Roi faisoit la conquête de la Franche-Comté, avant l'ouverture naturelle de la campagne, avoit assemblé une partie de son Armée dans la haute Alsace, pour empêcher que les Impériaux ne fissent passer dans les Villes forêtiéres un Corps de Troupes, pour entrer en Franche-Comté, & troubler les progrès du Roi.

Par cette disposition, les Ennemis voyant que ce seroit inutilement qu'ils tenteroient le secours de cette Province, assemblérent de leur côté un Corps assez considérable, qui vint camper au-dessus de Sintzheim, & qui avoit cette petite Ville devant son camp, dans laquelle il y avoit de l'Infanterie, & un chemin creux qui couvroit la droite de ce camp au-delà de la Ville.

Comme j'ai dit la maniére dont Mr. de Turenne prépara la marche longue & vive qu'il falloit faire faire à ses Troupes, pour les porter de la haute Alsace à Philisbourg, sans que les Ennemis en eussent connoissance, & en prissent de l'ombrage pour leur camp de Sintzheim,

je n'en reparlerai point ici, où il ne s'agit pas de cette matiére. Je dirai seulement, que Mr. de Turenne passa le Rhin à Philisbourg, prit une partie de l'Infanterie qui y étoit, & marcha toute la nuit à Sintzheim, où il arriva à la vue du camp des Ennemis de fort bon matin.

Ce Général fit sa disposition pour combattre, dès-qu'il eut reconnu la situation du camp, & la disposition de l'Ennemi, qui dans la pensée que Mr. de Turenne seroit obligé d'attaquer la Ville de Sintzheim, & de la prendre, avant que de faire combattre la Cavalerie, crut son poste inattaquable. Cependant Mr. de Turenne ayant fait approcher son Infanterie de la Ville, en laissa une partie pour amuser celle de l'Ennemi par la tête, pendant qu'avec le reste, à la faveur de ce chemin creux, dont le fond n'étoit pas vu de la Ville, il se porta dans le flanc droit de l'Ennemi, qui fut un peu mis en desordre, & obligé de s'éloigner de ce chemin creux; ce qu'il ne put faire sans changer sa disposition.

Ce mouvement donna le tems à Mr. le Maréchal de Turenne de faire déboucher sa Cavalerie, & de la former sous la protection du feu de l'Infanterie. Pendant ce tems-là la Ville de Sintzheim fut forcée. Mr. de Turenne par cet avantage étendit son front entre la Ville & la Ligne des Ennemis, qui étant sur un terrain supérieur, ne voulurent pas marcher en avant, pour ne pas perdre l'avan-

vantage du terrain. Mr. de Turenne marcha à eux en montant, & après plusieurs charges, il les rompit, & les battit entiérement, avec perte de la plus grande partie de leur Infanterie, de beaucoup de Cavalerie, & de leurs Bagages.

Cet exemple fera connoître deux choses; l'une, qu'un Corps de Troupes n'est pas en sureté, quoiqu'il y ait une grande Riviére entre son Ennemi & lui, lorsque cet Ennemi est maitre d'un pont sur cette Riviére; parce qu'il ignore toujours les mouvemens que son Ennemi peut faire pour s'approcher secrettement de lui, & qu'ainsi il ne doit compter son véritable éloignement de l'Ennemi, que depuis la Riviére jusqu'à son camp, puisqu'il a pu se porter jusqu'à la Riviére, & lui avoir caché la connoissance de ce mouvement. Par conséquent le Général qui commandoit le camp de Sintzheim, ne devoit se croire éloigné de Mr. le Maréchal de Turenne que de six lieues, qui est la distance de Philisbourg à Sintzheim.

La seconde réflexion qui se tire conséquemment de cet exemple, c'est que ce Corps qui se trouve à une portée raisonnable d'un Ennemi qui peut marcher à lui, & lui dérober la connoissance des forces avec lesquelles il marche, ne doit jamais attendre son Ennemi dans la confiance sur son poste, bon en apparence, & dont la bonté ne peut égaler la supériorité du Corps par lequel il peut

être attaqué, & dont il n'a pu ſavoir préciſément la force.

Toutes les grandes actions dont j'ai parlé juſqu'à-préſent, ſont plutôt de gros combats, dont les ſuccès avantageux n'ont pas laiſſé que d'influer ſur la ſupériorité de la campagne, que des batailles, que j'ai dit être la prémiére eſpéce des grandes actions de Guerre.

Bataille d'Einzheim, en 1674.

Dans la même année 1674, Mr. le Maréchal de Turenne, à qui le ſuccès du Combat de Sintzheim avoit acquis l'égalité avec l'Ennemi, donna dans le commencement du mois d'Octobre la Bataille d'Einzheim, qui eſt la prémiére bataille rangée que j'aye vue.

Ce Général campoit à la Wantznaw avec ſon Armée, encore preſqu'égale à celle de l'Empereur, commandée par Mr. le Prince de Bournonville, qui campoit à Einzheim, où il attendoit un Corps conſidérable de Troupes, que lui amenoit Mr de Brandebourg, dont la jonction auroit en peu de tems décidé abſolument de ſa ſupériorité ſur l'Armée du Roi. Il falloit donc, par une grande action heureuſe, prévenir les effets de cette grande ſupériorité; ſans quoi Mr. le Maréchal de Turenne ſe voyoit contraint à abandonner toute l'Alſace, dans une ſaiſon qui n'étoit point encore aſſez avancée pour faire ſonger aux quar-

tiers

tiers d'hiver. Il n'y avoit donc de moyen pour sauver Philisbourg, ou Brisack, que de battre Mr. de Bournonville, avant qu'il fût joint par Mr. l'Electeur de Brandebourg.

Dans cette néceffité abfolue de combattre avant la jonction des fecours qui venoient à l'Ennemi, Mr. de Turenne partit de la Wantznaw, pour venir chercher Mr. de Bournonville à Einzheim. Sans une pluye continuelle, dont la marche de l'Armée fut appefantie, & le gonflement d'un petit ruiffeau affez près du front de l'Ennemi, fur lequel il fallut faire des ponts pendant toute la nuit, il y avoit beaucoup d'apparence que Mr. de Bournonville n'auroit pas eu de tems de refte, pour mettre fon Armée en bataille à la tête de fon camp.

Mais ces inconvéniens furent caufe que l'Armée du Roi ne put avoir achevé de paffer le ruiffeau qu'à la pointe du jour, & que l'Ennemi eut le tems de fe mettre en bataille, fa gauche appuyée à un petit Bois, où il mit de l'Infanterie & quelques piéces de canon, le Village d'Einzheim derriére fon front, & fa droite étendue dans la Plaine.

Mr. le Maréchal de Turenne de fon côté, marcha à l'Ennemi en pleine bataille, qui commença par tout le front de l'Armée, fur les huit heures du matin, par une pluye horrible, & fur un terrain fi abreuvé d'eau, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que les hommes

mes & les chevaux pouvoient avancer ſur l'Ennemi, pour l'aborder.

Le ſuccès de la prémiére charge fut différent ſur le front de la ligne. L'aile gauche de la prémiére ligne de Cavalerie de l'Armée du Roi fut renverſée par la droite de celle de l'Ennemi; mais elle fut ſoutenue par le mouvement en avant que fit la ſeconde ligne, qui contint celle de l'Ennemi, & l'obligea à abandonner le terrain de notre prémiére ligne, qui eut le tems de ſe rétablir.

Le centre de l'Infanterie de l'Armée du Roi fit perdre un peu de terrain à celle de l'Ennemi, ſans pourtant un avantage trop marqué; parce qu'elle n'oſa s'abandonner en avant, à cauſe du desordre de la gauche, qui n'étoit point encore rétablie, & auſſi à cauſe que la pluye ne lui laiſſoit pas le moyen de ſe ſervir du mouſquet; car dans ce temslà l'Infanterie n'avoit point de fuſil.

La droite de la Cavalerie de l'Armée du Roi ſe maintint ſur ſon terrain, malgré le feu de la mouſquetterie & du canon qui ſortoit du Bois, & qui appuyoit la gauche de l'Ennemi; juſqu'à ce que Mr. de Turenne, après le rétabliſſement du desordre de ſa gauche, fit attaquer ce Bois par toute l'Infanterie de ſon Corps de réſerve, qui en chaſſa l'Ennemi, après une action fort longue & fort opiniâtrée.

Ainſi cette protection de la gauche de l'Ennemi devint l'appui de notre droite,

& fit perdre beaucoup de terrain à l'Ennemi ſur tout le front du champ de bataille.

Cependant la laſſitude des hommes & des chevaux, & le terrain abreuvé d'eau ſur lequel on combattoit, furent les raiſons inſurmontables qui empêchérent que dans ce moment toute la ligne pût s'avancer, pour décider entiérement la bataille; de ſorte que la nuit étant ſurvenue, avant que les Troupes euſſent eu le tems de reprendre un peu haleine, quoique la pluye eût ceſſé ſur les neuf heures, & que le tems ſe fût éclairci, l'Ennemi à la faveur de la nuit, qui étoit fort obſcure, abandonna ſon champ de bataille, & quelques piéces de canon, & ſe retira près de Strasbourg, pour ſe mettre hors de la portée de Mr. de Turenne.

Cet événement, quoique ſans une déciſion entiére, ne laiſſa pas de donner à Mr. de Turenne la réputation de la ſupériorité pendant quelque tems, & contint l'Ennemi juſqu'à l'arrivée de ſes ſecours.

Cet exemple juſtifie donc mes maximes, & prouve que dans les batailles, ſouvent l'abandon du champ de bataille ſans une grande perte d'hommes, produit de plus grands avantages, que ceux des combats les plus meurtriers, qui ne décident rien. Car enfin, jamais bataille rangée, & dans laquelle tout le front a chargé en même tems, n'a été moins décidée que celle d'Einsheim, quoique ſon

ſon champ de bataille ait été abandonné, & n'a pourtant produit un effet plus marqué.

Combat de Mulhauſen & de Colmar, en 1674.

A la fin de la même année 1674, & dans les prémiers jours de la ſuivante, les combats de Mulhauſen & de Colmar, gagnés par Mr. de Turenne contre les forces jointes de l'Empereur & de Mr. de Brandebourg, me vont donner une belle matiére à réflexions, ſur la maniére dont ces grands événemens furent amenés.

Après la jonction de l'Armée de Mr. de Brandebourg à celle de l'Empereur, l'Armée ennemie ſe trouvoit forte de plus de ſoixante mille hommes. Ainſi Mr. de Turenne, qui n'en avoit pas vingt mille effectifs, ne fut plus en état de diſputer aux Ennemis la poſſeſſion du plat-pays de l'Alſace. Il ne ſongea qu'à laiſſer dans Philisbourg, & dans Briſack, aſſez d'Infanterie, pour ne pas craindre que les Ennemis en entrepriſſent le Siége dans cette ſaiſon avancée; après quoi, avec le reſte de ſon Armée, il ſe retira par Saverne dans la Lorraine Allemande, où il ſépara ſes Troupes dans de bons quartiers, pour les rétablir des fatigues de leur longue campagne, & ne parut ſonger qu'au repos, pour y inviter les Ennemis de leur part.

Ce feint repos couvroit la marche des Troupes, détachées de l'Armée de Flandre

dre après la fin de la campagne en ce Pays-là, qui ne paroiſſoient en mouvement, que pour venir prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & pour couvrir cette Province, menacée par la groſſe Armée que les Ennemis avoient en Alſace.

Les Ennemis de leur côté, que leur nombre empêchoit de rien craindre de la part de l'Armée de Mr. le Maréchal de Turenne, & à qui la marche des Troupes qui venoient de Flandre, ne parut qu'un effet de la précaution du Roi contre leurs deſſeins pour la campagne prochaine, ne prirent point d'inquiétude de la marche de ces Troupes. Comme ils jugeoient la ſaiſon trop avancée pour entreprendre le Siége de Briſack, qui étoit la Place la plus à portée d'eux, & dont ils pouvoient former l'entrepriſe avec le plus de facilité, ils ſe répandirent par tout le plat-pays de l'Alſace, perſuadés que pendant la rigueur de l'hiver Mr. de Turenne, qui avoit les montagnes à paſſer pour venir à eux, ne pourroit pas les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver. Ils les prirent de maniére qu'ils bloquoient Briſack & Philisbourg, dans le deſſein de former ces Siéges au commencement du printems, avant que Mr. de Turenne pût avoir une Armée capable de s'oppoſer à l'exécution de leurs grands projets.

Ils avoient au moins ſoixante mille hommes, & ils penſérent que le Roi ne

feroit pas en état de donner à Mr. de Turenne une Armée affez forte pour faire lever ces Siéges, parce qu'il feroit trop occupé en Flandre par Mr. le Prince d'Orange. Ils comptoient donc qu'après la conquête des Places de l'Alface, il leur feroit facile d'entrer en Lorraine, & en Franche-Comté, où ils favoient qu'ils étoient defirés par les Peuples, & qu'ils établiroient aifément la guerre fur la Mofelle & la Meufe, & même en Bourgogne.

Voilà quel étoit le projet de nos Ennemis pour l'année 1675, que Mr. de Turenne détruifit en peu de jours fans perte, & avec une capacité digne de ce grand homme.

Les Troupes arrivées de Flandre, & celles de l'Armée d'Allemagne rétablies de leurs fatigues, Mr. de Turenne fit traverfer toute fon Armée, qui, comme je l'ai déja dit, étoit du côté de la haute Saare, & la porta par des marches féparées jufques à la hauteur des paffages de Tannes & de Bedford, fans que l'Ennemi en eût aucune inquiétude, par l'attention que ce Général eut de publier, que toutes les Troupes n'étoient en mouvement, que pour prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne & en Franche-Comté, après avoir fu que l'Armée ennemie avoit pris les fiens en Alface.

Ces mouvemens, couverts d'un prétexte auffi fpécieux, que celui de faire pren-

prendre des quartiers d'hiver à la fin de Décembre, à une Armée qui est en campagne depuis le mois de Mars, firent que les Ennemis demeurérent paisibles dans leurs quartiers.

Ainsi Mr. de Turenne passant tout-à-coup les montagnes pleines de neige par Tannes & par Bedford, se trouva au milieu des quartiers des Ennemis dans la haute Alsace, sans qu'ils en eussent aucun avis.

Il battit à Mulhausen ceux qui vouloient se mettre en mouvement, pour se joindre & former un Corps. Il prit prisonniers de Guerre ceux qu'il laissoit derriére lui, & qui étoient encore séparés, & marcha à Colmar, où étoit le quartier-général de Mr. l'Electeur de Brandebourg, où tous les Princes & les Généraux ennemis avoient des logemens, & où ils venoient de se rendre pour faire la Fête des Rois, bien éloignés de penser que Mr. le Maréchal de Turenne pût être à portée de troubler cette Fête.

La consternation causée par l'enlévement & la destruction des quartiers qui avoient voulu s'assembler auprès de Mulhausen, fut si grande parmi ces Princes & ces Généraux, qu'ils n'eurent que le tems d'abandonner Colmar, dans le moment qu'ils s'alloient mettre à table, & de soutenir le passage du ruisseau qui tombe à Colmar, assez long-tems pour donner aux Princes qui étoient dans les

quar-

quartiers au-dessous, celui de fuir du côté de Strasbourg, & d'y repasser le Rhin.

La rigueur de la saison, & les bords du ruisseau qui n'étoient qu'à demi gelés, furent cause que nos Troupes, extraordinairement fatiguées, ne purent en y arrivant faire un assez puissant effort sur celles des Ennemis, postées le long de ce ruisseau, pour l'emporter avant la nuit, ce qui sauva une partie de l'Armée ennemie, & des bagages qui étoient dans Colmar. Cette Armée dans une fuite générale fut ainsi forcée de repasser le Rhin, d'aller chercher d'autres quartiers d'hiver en Allemagne, & d'abandonner par cet événement les grands projets qu'elle avoit cru pouvoir exécuter la campagne suivante.

Cet exemple est décisif, pour prouver la grandeur des avantages, & le fruit que produit une action entreprise à propos, quoique la perte des hommes dans cette action n'ait pas été considérable. La réputation acquise par le succès d'une entreprise, suffit très-souvent à un Général pour lui procurer la supériorité sur son Ennemi, lors même que cet Ennemi est plus fort, & plus nombreux en Troupes.

Dans cette occasion, tout autre Général que Mr. le Maréchal de Turenne, auroit été content des avantages qu'il avoit remportés sur son Ennemi, pendant le cours ordinaire de la campagne; & sa gloire auroit été satisfaite, de s'être main-

maintenu avec égalité, & même supériorité, contre un Ennemi toujours plus fort que lui.

Mais ce n'étoit point assez de gloire pour un aussi grand homme, & qui prévoyoit comme lui la perte de l'Alsace pour la campagne prochaine, après l'abandon qu'il avoit été forcé d'en faire. Il ne pouvoit plus rentrer dans cette Province, pour en sauver au Roi les Places fortes, s'il avoit attendu le tems de l'ouverture naturelle des campagnes; parce qu'il n'auroit pu sortir de front des défilés des montagnes, devant un Ennemi qui s'y seroit opposé, & qui l'auroit empêché de se former au pied des montagnes.

Il falloit donc dans un tems qui est sacrifié au repos des Armées, le déplacer, & lui faire abandonner des quartiers dans lesquels il se croyoit en sureté.

C'est ce que Mr. le Maréchal de Turenne a fait, en exécutant un projet, aussi judicieusement conçu & digéré, que patiemment exécuté. Il a pensé; il s'est, avec toute la capacité possible, mis en état d'exécuter ce qu'il avoit sagement & habilement pensé; il a attendu avec patience que le moment d'exécuter fût arrivé; & il a enfin exécuté avec une promtitude & une vivacité surprenante, un projet médité lentement, digéré avec prudence, & conduit jusqu'au moment de son exécution avec toute l'adresse pour le couvrir, & toute la dextérité

rité dont un génie supérieur puisse être capable.

C'est dans ces beaux modéles & ces grands exemples, qu'il faut qu'un homme qui aime la Guerre, cherche à puiser, & à y trouver les plus beaux sujets de ses méditations.

Car enfin, dans cette action seule de Mr. de Turenne, il trouvera rassemblé tout ce qu'un grand Capitaine peut penser de plus juste, quand il a réfléchi sur l'état présent, & le tems futur de la Guerre dont il est chargé; tout ce qui se peut faire de plus habile, pour cacher un dessein à son Ennemi; & tout ce qui peut être apporté de jugement & de vivacité, dans l'exécution d'un projet murement médité, & savamment amené au point de son exécution.

Bataille d'Altenheim, en 1675.

L'année 1675 me donnera des réflexions à faire sur les Batailles d'Altenheim & de Consarbrick.

Mr. le Maréchal de Turenne ayant été tué d'un coup de canon, dans le moment qu'il se disposoit à combattre l'Armée ennemie, qui étoit en bataille de l'autre côté du Village de Sasback, l'Armée du Roi, à qui ce grand Capitaine venoit d'être enlevé, resta dans la même situation où elle s'étoit trouvée dans ce triste moment; c'est-à-dire, que sa gauche & son centre étoient en bataille, sur le terrain que l'Armée

mée devoit occuper en marchant à l'Ennemi, & que la droite étoit en mouvement, pour marcher fur le même front, mais n'y étoit point encore arrivée.

La mort imprévue de Mr. de Turenne, arrivée dans ce moment fi fatal à une Armée, mit fur le champ la defunion entre les deux Lieutenans-Généraux qui fervoient fous Mr. de Turenne; c'étoient Mrs. de Lorge & de Vaubrun: de maniére que la droite en alte y refta immobile, fans achever fa marche, pour fe dreffer fur le front de la gauche & du centre.

Mr. de Lorge, comme l'ancien, prétendoit devoir feul commander toute l'Armée. Mr. de Vaubrun au contraire prétendoit, que le commandement de toute l'Armée devoit continuer à rouler entre eux deux, jufqu'à ce que le Roi eût décidé d'un Supérieur. Il fe fondoit fur la parité de grade, & fur ce qu'il n'y avoit rien de décidé dans les Ordonnances Militaires en pareil cas; & alléguoit même plufieurs exemples, où des Généraux en parité de grade avoient roulé entr'eux pour le commandement.

Mr. de Vaubrun avoit pourtant contre lui l'exemple fameux de Mrs. les Maréchaux de Créqui, d'Humiéres & de Bellefons, qui avoient obéi à Mr. le Maréchal de Turenne en l'année 1672. A-la-vérité Mr. de Turenne avoit prétendu, que c'étoit par fa qualité de Maréchal-Général des Camps & Armées du

 Roi;

Roi; Mrs. les Maréchaux, sans approbation de ce titre nouveau en France, s'étoient soumis à prendre l'ordre de lui comme du plus ancien; & le Roi ne s'étoit point expliqué de maniére que ce pût être une décision pour l'avenir.

Ce n'est que depuis ce tems-là que Sa Majesté a décidé pour le commandement entre les Officiers-Généraux, en faveur de l'ancien en parité de grade. Voilà quel a été le sujet de la dispute entre Mrs. de Lorge & de Vaubrun, qui pensa être la cause de la perte de l'Armée du Roi, depuis le jour de la mort de Mr. de Turenne, jusqu'à celui de la mort de Mr. de Vaubrun, tué dans les prémiéres charges à la gauche, le jour de la Bataille d'Altenheim.

Mr. de Montecuculi, qui sut la mort de Mr. de Turenne un moment après, par un valet de chambre Allemand qui étoit à Mr. de Boufflers, & qui déserta pour la lui aller dire, ne chercha point à se prévaloir de l'effet que cette mort pouvoit produire, & qu'il voyoit de ses yeux, par la cessation du mouvement de la droite, qui n'achevoit point de se mettre en bataille, comme je l'ai dit ci-dessus.

Ce Général se croyoit placé sur un terrain avantageux pour recevoir la bataille, & ne vouloit pas perdre cet avantage, en venant combattre une Armée, qui de son côté, en achevant de se former, se seroit trouvée sur une petite hau-

hauteur qui régnoit le long du ruiſſeau, devant la droite & le centre de l'Armée du Roi.

Ainſi il crut plus avantageux aux affaires de l'Empereur dans la conjoncture préſente, de faire repaſſer le Rhin à l'Armée du Roi, & de rétablir la guerre en Alſace; au lieu qu'un peu auparavant Mr. de Turenne, non ſeulement lui en empêchoit l'entrée, mais étoit prêt à lui faire repaſſer le Neckre, ou à le forcer à combattre malgré lui.

Mr. de Montecuculi donc, pour parvenir à ce qu'il ſe propoſoit, dès le lendemain de la mort de Mr. de Turenne, détacha la Cavalerie de la gauche de ſon Armée ſous les ordres de Mr. de Caprara, qui prenant ſa marche par la montagne, à la vue de la droite de l'Armée du Roi, ſe dirigea ſur Offembourg & Willtet, où nous avions laiſſé quelque Infanterie pour la ſureté de nos convois de pain, qui ne pouvoient venir à l'Armée que de l'Alſace, & par le pont d'Altenheim.

Ce prémier mouvement de Mr. de Montecuculi fit ſentir à nos Généraux, que ſi Mr. de Caprara ſe rendoit maitre de notre pont d'Altenheim, ou détruiſoit ſeulement un de nos Convois, l'Armée du Roi couroit grand riſque de périr en-delà du Rhin. Ainſi ce grand inconvénient réunit pour un tems Mrs. de Lorge & de Vaubrun, que les autres Officiers-Généraux de l'Armée firent conve-

nir de rouler, en attendant les ordres de la Cour. Après quoi ils résolurent que la nuit suivante, l'Armée marcheroit à Altenheim, avec la plus grande diligence qu'elle pourroit.

Cette longue marche, commencée de nuit sous des Généraux en qui l'Armée avoit peu de confiance, ne se fit pas avec l'ordre requis en pareil cas. Cependant un grand orage qui survint au commencement de la marche, en ôta la connoissance à l'Ennemi, qui n'en fut informé qu'à la pointe du jour par ses gardes avancées; de sorte que la plus grande partie de l'Armée avoit passé la petite Riviére qui passe à Acheren, avant que l'arriére-garde, qui étoit d'Infanterie, destinée à relever les ponts de cette Riviére, pût être jointe par les Dragons & Cravates détachés par Mr. de Montecuculi, pour arrêter la queue de notre Armée.

Cependant Mr. de Montecuculi mettoit toute son Armée en marche, pour suivre celle du Roi dans sa retraite. Mais comme ce Général étoit fort précautionné, & qu'il vouloit mener son Armée ensemble, afin qu'elle fût en état de combattre celle du Roi, lorsqu'il pourroit la joindre, soit au passage de la Kintze, soit au passage du Rhin à Altenheim, & qu'il ne vouloit pas que nous sussions qu'il nous suivoit de si près, il marcha toujours hors de notre vue, pour que nous fussions moins sur nos gardes au

au passage des Riviéres ; en quoi il s'en falut peu qu'il n'eût bien pensé, comme je le dirai ci-après. Car effectivement notre retraite avoit beaucoup plus l'air d'une fuite en ordre de marche, que d'une retraite honnête & circonspecte.

* Tout ce que je viens de dire n'étant pas de la matiére que je traite dans ce Chapitre, qui regarde les Batailles, paroîtroit inutile ici, si je n'avois cru nécessaire d'amener de plus loin le récit de la Bataille d'Altenheim, afin de faire mieux connoître les fautes qui furent faites dans les tems qui l'ont précédée, & que ce ne fût que par la seule valeur des Troupes, que l'Armée du Roi se trouva garantie de sa ruïne entiére. *

A mesure donc que l'Armée du Roi arrivoit au pont d'Altenheim, Mr. de Vaubrun, qui la commandoit ce jour-là, lui faisoit passer le pont, sans précédemment avoir pris la précaution de pouvoir être informé par un parti de Cavalerie, laissé en arriére à quelque distance de l'arriére garde d'Infanterie, à quelle portée l'Armée de l'Ennemi pouvoit être.

Il faut remarquer que c'étoit contre toutes les régles, qu'un Corps d'Infanterie qui faisoit l'arriére garde de toute l'Armée, depuis qu'elle avoit marché de Sasbach. Ainsi l'on voit que cette Infanterie ne pouvoit savoir de nouvelles de l'Ennemi, de plus loin que la vue pouvoit porter ; & que lorsqu'elle arriva à la Schuttereu, & qu'elle y trouva la

Brigade de Champagne, qui l'y attendoit pour la relever, & faire l'arriére-garde de toute l'Armée au paſſage du Rhin, elle ne put lui dire aucune nouvelle de l'Ennemi, depuis qu'elle avoit paſſé la Kintze.

De maniére que dans le moment que Mr. de Montecuculi avec toute ſon Armée attaqua la Brigade de Champagne, qui ſe repoſoit ſous les armes ſur le bord de la Schutteren au-delà de ce ruiſſeau, la ſeconde ligne étoit déjà preſqu'entiére au-delà du Rhin, & la prémiére étoit entre la Schutteren & le pont, ſans aucune diſpoſition pour combattre, & ſeulement en alte, en attendant qu'on la vînt avertir que la ſeconde Ligne & les Bagages avoient achevé de paſſer le Rhin.

L'Ennemi commença donc par paſſer ſur le ventre à la Brigade de Champagne; & s'il avoit pouſſé avec vivacité cet heureux ſuccès, il eſt certain que la prémiére ligne d'Infanterie n'auroit pas eu le tems de reprendre les armes qu'elle venoit de poſer, & de marcher en avant pour border le ruiſſeau, comme elle le fit ſans ordre d'aucun Officier-Général. La circonſpection de Mr. de Montecuculi, qui ne voulut pas ſuivre la Brigade de Champagne au-delà du ruiſſeau, avant que d'avoir connu notre diſpoſition en dedans du ruiſſeau même, donna donc le tems heureux à l'Infanterie de la prémiére ligne de border le ruiſſeau; de maniére

que

que quand ce Général ennemi se fut étendu, qu'il eut formé la ligne, & qu'il marcha à celle de l'Armée du Roi, il y trouva une si grande résistance, qu'il ne put jamais lui faire abandonner le bord du ruisseau.

Comme le commencement de cette action n'avoit été précédé de notre part d'aucune disposition, & que les Troupes de la prémiére ligne, qui n'avoient été menées par aucun Officier-Général, s'étoient seulement placées devant le ruisseau, par-tout où elles avoient vu que l'Ennemi se portoit de front pour le passer, la gauche de la ligne ne s'étoit point étendue au-delà de ce qu'elle voyoit du front de l'Ennemi; de sorte qu'elle n'avoit point occupé le terrain entre l'extrémité du front qu'elle voyoit, & une vieille digue du Rhin. Ce qui donna le moyen à la Cavalerie de la droite des Ennemis, de faire pénétrer dix-huit cens chevaux derriére notre prémiére ligne, qui soutenoit tout l'effort de l'Armée ennemie, qu'elle avoit en tête.

Cette Cavalerie ennemie fut même longtems en bataille derriére l'Infanterie de la prémiére ligne, qui fut obligée de faire tourner les deux derniers rangs des Bataillons, pour faire feu sur cette Cavalerie, pendant que les quatre rangs de la tête soutenoient le bord du ruisseau contre l'Armée ennemie, qui sur deux lignes s'avança cinq fois jusqu'au

coup de pique, ſans avoir fait perdre un pied de terrain à l'Infanterie. Enfin la Cavalerie de notre droite, qui ne ſe trouva point occupée par la gauche de l'Ennemi, ſe déplaça, & vint charger cette Cavalerie, qui étoit en bataille entre notre prémiére ligne & le pont, & la détruiſit entiérement; parce qu'elle ne pouvoit plus alors ſe retirer que par la digue par où elle étoit venue, & qui ſe trouva heureuſement occupée par un de nos Bataillons.

Par ce que je viens de dire, on voit que cette Cavalerie ennemie empêcha pendant un tems conſidérable les Troupes de la ſeconde ligne, à qui on faiſoit repaſſer le Rhin, de ſe former derriére la prémiére.

Cette ſituation dura pluſieurs heures, & juſqu'à ce que la deſtruction de cette Cavalerie ennemie, dont je viens de parler, fît place aux Troupes de notre ſeconde ligne, ce qui n'arriva que ſur les ſix heures du ſoir. Les charges de l'Ennemi en tête, pour forcer le ruiſſeau, durérent juſqu'à la nuit, ſans aucun ſuccès par le front de la bataille; après quoi les Ennemis ſe remirent en arriére, éloignés de nous de la portée du mouſquet. On vit enſuite qu'ils ſe retranchoient, & l'on en fit autant de notre part. Mr. de Vaubrun avoit été tué dans les prémiéres charges, qui ſe firent à la gauche ſur le bord de la Schutteren, ce qui fut un grand bonheur pour l'Armée; parce qu'el-

le

le ſe trouva, ſans compétence ni contradiction, réunie ſous les ordres d'un ſeul Général.

Cette journée me fournit pluſieurs belles réflexions ſur la matiére de ce Chapitre. La prémiére, qui eſt celle de la desunion entre les Chefs, prouvera la néceſſité de n'en avoir jamais qu'un en qui réſide le commandement en Chef, & au défaut duquel ſuccéde le plus ancien. Car ce n'a été que la desunion entre Mrs. de Lorge & de Vaubrun pour le commandement en Chef, ou pour qu'il fût partagé par jour, qui fut cauſe que l'Armée du Roi reſta trois jours entiers en préſence de l'Ennemi à Sasback, ſans que perſonne prît le ſoin d'achever de mettre la droite en bataille, ni ſans prendre aucun parti, ou de combattre, ou de ſe retirer.

Cette desunion entre les Chefs égaux en autorité, a été encore la cauſe qui a fait faire la retraite de l'Armée de Sasback à Altenheim durant trois jours, avec auſſi peu d'ordre qu'elle ſe fit, & ſans que pendant tout ce tems-là on ait pris aucunes meſures, pour avoir connoiſſance des mouvemens de l'Ennemi. Il n'y eut jamais, pendant ces trois jours que cette marche dura, un Parti de cinquante Maitres, commandé pour être à une diſtance raiſonnable de la queue de l'arriére-garde d'Infanterie, pour qu'elle pût être informée de ce qui ſe paſſoit hors de ſa vue. C'eſt ce qui fit que cet-

te arriére-garde d'Infanterie, qui avoit toujours été la même depuis Sasback jusqu'à la Schutteren, ne fut pas en état de dire aucunes nouvelles de l'Ennemi, lorsqu'elle trouva la Brigade de Champagne, qui devoit faire l'arriére-garde de l'Armée, qui passoit le pont d'Altenheim, & que cette Brigade se reposoit tranquillement sous les armes, lorsqu'elle fut attaquée & battue par toute l'Armée ennemie.

Ce fut encore cette desunion, qui porta Mr. de Vaubrun à faire passer le Rhin à la seconde ligne de l'Armée, à mesure qu'elle arrivoit, sans que Mr. de Lorge en fût seulement informé, & sans savoir lui-même à quelle distance l'Armée du Roi étoit de celle de l'Ennemi : ce qu'il étoit nécessaire de savoir, pour juger si l'on pouvoit avec confiance, hazarder de laisser une partie de l'Armée, sans précaution pour sa fureté, au delà d'une Riviére comme le Rhin, pendant que l'autre partie passoit ce Fleuve sur un seul pont.

La seconde réflexion à faire sur cette journée, c'est que dans ce tems-là les Troupes étoient mieux commandées par les Officiers particuliers, qu'elles ne l'ont été dans la Guerre présente. Y a-t-il un plus bel éloge à faire de la valeur des Troupes, & de la conduite hardie des Officiers particuliers, que de comparer ce qui s'est fait dans les grandes occasions de cette Guerre, avec ce qui se fit le

le jour de la Bataille d'Altenheim, où la vue d'un péril aussi grand que celui où se trouvoit une seule ligne d'une Armée dont l'arriére-garde avoit été battue, ne produisit d'autre effet que celui d'animer les Officiers & les Soldats à s'en tirer avec gloire, & à suppléer par leur conduite à l'incapacité des Chefs? Aucune Troupe n'a songé qu'à combattre, & à s'opposer aux grands efforts d'un Ennemi supérieur, & audacieux par le bonheur du commencement de l'action, & n'a jamais fait la moindre attention, qu'elle n'étoit pas soutenue par une seconde ligne.

On ne peut dire que l'Armée du Roi ait remporté la victoire sur les Ennemis à cette bataille, puisqu'effectivement elle n'a point battu: mais on peut assurer avec vérité, que cette journée est une des plus glorieuses pour la Nation, puisque dans cette occasion elle a seule, sans l'aide de ses Généraux, & avec la moitié de l'Armée, soutenu les efforts de l'Armée entiére des Ennemis, & qu'elle est restée maitresse du champ de bataille, a dépouillé les morts des Ennemis, resté sur le terrain où l'on avoit combattu, & forcé l'Ennemi à se retrancher hors de portée d'elle, après avoir pendant une journée entiére fait des efforts inutiles pour l'accabler.

Bataille de Consarbrick, en 1675.

La Bataille de Consarbrick, donnée dans la même année 1675, & presque dans le même tems que celle d'Altenheim, doit être mise au nombre des Batailles rangées perdues, pour s'être négligé sur les attentions qui peuvent conduire à un heureux succès dans une affaire générale.

Voici quelles furent les principales fautes qui précédérent l'action. Mr. le Maréchal de Créqui campa son Armée à une distance trop considérable de la tour & du pont de Consarbrick. Ainsi il n'étoit pas à portée de pourvoir efficacement à la défense de cette tour, dans laquelle d'ailleurs il n'y avoit pour la garder qu'un Lieutenant & vingt hommes.

Il négligea même de faire camper proche de la Riviére un Corps bien retranché, & considérable, qui fût à portée de protéger la tour & le pont; de maniére que lorsque les Ennemis avec toute l'Armée eurent forcé la tour, & fait passer leur Infanterie sur le pont, Mr. le Maréchal de Créqui n'étoit point encore averti de ce mouvement. Cette prémiére faute partoit d'une négligence trop présomtueuse, & d'un mépris trop grand pour l'Ennemi, & ne peut être excusée.

La seconde faute fut celle de n'avoir pas su, qu'aux deux côtés du pont il y avoit des gués bons pour la Cavalerie;

lesquels gués Mr. de Créqui auroit au moins pu faire gâter, s'il les avoit connus. Faute de cette précaution, les deux colonnes de Cavalerie des Ennemis passérent la Riviére à ces gués, en même tems que la colonne d'Infanterie passoit sur le pont.

La troisiéme faute fut celle de la situation du camp de l'Armée, qui avoit un grand défilé derriére elle. Puisque Mr. le Maréchal de Créqui n'avoit pas voulu la camper à portée de la Saare, & à une distance raisonnable, pour être en état de protéger le pont qui est sur cette Riviére, il devoit au moins mettre ce défilé devant lui, au lieu de le laisser derriére son camp.

Les fautes qui furent faites par Mr. le Maréchal de Créqui le jour de la bataille, n'ont pas moins contribué à sa perte, que celles que je viens de remarquer.

Prémiérement, le jour de la bataille il avoit envoyé sa Cavalerie au fourage de l'autre côté du défilé, avant que de savoir bien précisément si l'Ennemi, dont il ne voyoit pas le camp, parce qu'il étoit couvert par une petite hauteur qui bordoit la Saare, étoit paisible dans son camp, & ne faisoit point de mouvement. De maniére que lorsque ce Général fut averti que l'Armée ennemie avoit presque toute passé sur le pont & aux gués, & qu'il voulut faire revenir les Fourageurs, il y eut dans ce défilé une confusion si grande, qu'elle ne put être

rétablie assez tôt, pour que la Cavalerie pût se mettre en disposition de combattre sur le champ de bataille que l'on vouloit prendre, où elle ne put arriver qu'en desordre, & sur des chevaux qui étoient hors d'haleine.

Ce champ de bataille même étoit à une distance si considérable du front du camp, qu'il étoit déjà occupé presqu'entiérement par l'Armée ennemie, qui avec une diligence extrême s'étoit avancée sur ce terrain, après avoir passé la Riviére. Il n'y avoit pas même suffisamment de chevaux d'Artillerie au camp, pour être attelés au canon, & le conduire à la tête de la ligne, parce que Mr. le Maréchal de Créqui les avoit presque tous envoyés chercher un convoi à Thionville. Toutes ces fautes causérent la perte de la bataille, & de presque toute l'Infanterie; & ensuite celle de Tréves, dont l'événement remarquable trouvera sa place dans la suite de ces réflexions.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des fautes faites par Mr. le Maréchal de Créqui. Il faut à présent faire quelques remarques sur la judicieuse disposition des Ennemis, pour se procurer cet événement heureux.

Le dessein de nos Ennemis fort supérieurs à Mr. le Maréchal de Créqui, étoit de faire le Siége de Tréves. Comme cette Ville est située sur la Moselle, il leur paroissoit impossible d'exécuter

cuter ce projet, tant que l'Armée du Roi feroit à portée de protéger cette Place, par l'un des deux côtés de la Riviére. C'étoit donc à nos Ennemis un préalable indifpenfable, d'obliger Mr. le Maréchal de Créqui de s'éloigner de Tréves.

Ce Général avoit les deux Riviéres de la Saare & de la Mofelle, pour fe garantir d'une action générale, contre une Armée fupérieure à la fienne. Mais s'étant négligé, comme je viens de le dire, fur toutes les attentions à prendre pour empêcher les Ennemis d'exécuter leur projet, ils profitérent habilement de fes fautes, vinrent fe camper fort près de Confarbrick, à couvert d'un rideau qui cachoit leur mouvement & leur difpofition.

Avertis de la négligence de Mr. le Maréchal de Créqui pour la garde du pont, & inftruits que fa Cavalerie étoit allée au fourage, au-delà du défilé qui étoit derriére le camp, ils jugérent fi bien du tems qu'il leur faudroit pour paffer la Saare fur trois colonnes, & pour être en bataille entre la Riviére & le Camp, qu'ils y furent effectivement, & battirent Mr. le Maréchal de Créqui, fans qu'il pût jamais fe mettre en bataille.

De cette malheureufe journée, notre Général a pourtant tiré dans la fuite un avantage confidérable pour fa gloire, puifqu'elle lui a fait perdre la préfomtion qui caufa fon malheur, & que ce grand Capitaine a jufqu'à la mort continuellement méri-

mérité des éloges par sa conduite à la Guerre, toujours mesurée & circonspecte dans les mouvemens hardis, mais judicieux, qu'il a faits devant ses Ennemis, comme je le dirai en son lieu: de sorte que ce sera toujours avec justice qu'il sera regardé comme un des grands hommes du siécle, que le malheur de cette journée a corrigé, & rendu capable de réflexions, qu'il avoit un peu trop présomtueusement négligé de faire.

Cet événement prouve encore qu'aucune attention négligée à la Guerre ne demeure jamais impunie, devant un Adversaire qui sait s'en prévaloir. Car enfin si Mr. le Maréchal de Créqui n'avoit pas dans cette campagne autant méprisé les Ennemis qu'il le fit, & que par cette présomtion il n'eût pas négligé des attentions raisonnables à avoir, il est certain qu'il n'auroit pas été battu à Consarbrick, & que la perte de cette bataille n'auroit point influé sur Tréves, qui fut l'objet auquel les Ennemis s'attachérent, & où ils prirent Mr. le Maréchal de Créqui lui-même, qui alla s'y enfermer après la perte de la bataille.

Bataille de Cassel, en 1677.

Au commencement du Printems de 1677 se donna la Bataille de Cassel, que feu Monsieur gagna sur Mr. le Prince d'Orange.

Après que le Roi eut pris Valenciennes,

nes, Sa Majesté alla former le Siége de Cambrai, & en même tems fit faire celui de St. Omer par Monsieur, qui avoit sous lui Mr. le Maréchal d'Humiéres.

Mr. le Prince d'Orange n'ayant pu assembler assez tôt une Armée capable de secourir Valenciennes, & trouvant des difficultés insurmontables dans une saison si peu avancée à porter son Armée jusqu'à Cambrai, tourna toutes ses attentions à la conservation de St. Omer. Ce Prince assembla toutes ses forces à Ypres, dans le dessein de faire lever le Siége de St. Omer, ou de combattre Monsieur devant cette Place.

Le Roi attentif aux mouvemens de ses Ennemis, & les voyant hors de portée de troubler son Siége de Cambrai, détacha de son Armée un Corps de Troupes, sous les ordres de Mr. le Maréchal de Luxembourg, pour renforcer l'Armée de Monsieur. A l'arrivée de Mr. de Luxembourg, il fut résolu qu'on ne laisseroit devant St. Omer que la Garde de la tranchée, & quelque peu de Troupes pour la sureté des quartiers, & qu'on marcheroit à l'Ennemi, qui s'étoit avancé en-deçà de Cassel, qui étoit derriére le camp, & qui avoit son front couvert d'un petit ruisseau bordé de haies, & étoit en bataille sur un terrain qui s'élevoit en s'éloignant du ruisseau, dont les bords étoient gardés par une partie de l'Infanterie de sa prémiére ligne.

Dans cette disposition où l'on voyoit l'En-

l'Ennemi, l'Armée du Roi s'avança pour combattre d'abord ce qui gardoit le ruiſſeau. Mr. le Maréchal d'Humiéres, qui commandoit la droite de l'Armée, engagea un peu trop ſon aile, en faiſant paſſer une partie de ſa Cavalerie ſur un pont qu'il trouva devant lui ſur ce ruiſſeau, avant que le centre & la gauche ſe fuſſent rendus maitres des bords du ruiſſeau, ſur le front de la ligne.

Ce mouvement hazardeux, qui ſéparoit la Cavalerie de la droite du reſte de l'Armée, ne réuſſit pas. Cette Cavalerie fut chargée par toute la gauche de la Cavalerie de l'Ennemi, & tomba même ſous le feu de l'Infanterie, de ſorte qu'elle fut obligée de repaſſer le pont avec beaucoup de deſordre, & une perte aſſez conſidérable.

Mais dès-que ce deſordre fut réparé, & la droite réformée en deçà du pont, l'effort pour paſſer le ruiſſeau devint général par tout le front de la ligne. Monſieur au centre de l'Infanterie, & Mr. de Luxembourg à la gauche, firent abandonner les bords du ruiſſeau aux Troupes qui le gardoient, & tout le front paſſa le ruiſſeau preſque en même temps. L'Ennemi abandonna ſon champ de bataille, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, ſur ce terrain élevé au-delà du ruiſſeau, & fut pourſuivi juſqu'au-delà de Caſſel.

Par ce récit du mouvement de notre droite fait mal à propos, on apprendra, que lorſqu'entre deux Armées qui veulent

lent combattre, le front n'eſt pas entiérement libre & dégagé, il ne faut aborder l'endroit du front qui n'eſt pas libre, qu'également, & en même tems que l'on aborde le front libre ; parce qu'il faut que le ſuccès de la charge qui ſe fait contre le front libre, mette l'Armée en état de profiter du terrain libre, qui lui a été abandonné par l'Ennemi, ſoit en s'étendant, pour n'être plus obligé d'attaquer cette partie difficile du front, ſoit pour tourner, ou prendre en flanc l'Ennemi, trop bien poſté pour pouvoir être attaqué de front.

Ainſi ce fut une grande faute à Mr. le Maréchal d'Humiéres, d'avoir par impatience engagé ſon aile droite, avant que le centre & la gauche fuſſent en état de ſoutenir la droite, dont une partie avoit paſſé le ruiſſeau ſur un pont, & ſe trouvoit ainſi ſéparée de l'Armée, avant que la ligne fût aſſez formée pour faire un effort égal par tout le front de l'Armée. La faute que fit Mr. le Prince d'Orange, & qui décida du gain de la bataille, fut ſa mauvaiſe diſpoſition pour combattre.

J'ai dit que le terrain, du côté de l'Ennemi, s'élevoit en s'éloignant du ruiſſeau, qui étoit en des endroits plus ou moins bordé de haies. Mr. le Prince d'Orange, qui venoit dans le deſſein de donner une bataille pour ſecourir une Place, devoit donc la donner, & non pas la recevoir. Il falloit que ſa diſpoſition fût telle, qu'elle le mît en état de faire

faire de grands efforts pour passer le ruisseau, & ne se pas contenter de le garder, & empêcher que l'Armée du Roi ne le passât.

C'est ainsi que la raison vouloit qu'il agît; cependant il prit un parti différent, qui le fit battre. Sa prémiére ligne étoit à demi hauteur de ce terrain, qui s'élevoit; de sorte qu'il ne soutenoit le bord du ruisseau, que par des Troupes détachées de sa prémiére ligne, qui dès-qu'elles furent forcées au bord de ce ruisseau, ne se trouvérent plus en état de se replacer dans les vuides de la prémiére ligne. Celle-ci se trouva chargée par tout le front de l'Armée, qui s'étoit formée de l'autre côté du ruisseau, dès-qu'elle en eut éloigné cette Infanterie détachée, & qui étoit soutenue de la seconde ligne, qui s'étoit avancée sur le ruisseau. Ainsi la prémiére ligne de l'Ennemi ayant perdu du terrain, donna le moyen à notre seconde ligne de passer le ruisseau.

Nos deux lignes passées marchérent à la seconde ligne des Ennemis, qui pour se conserver inutilement la supériorité du terrain, étoit trop éloignée de la prémiére, & ne lui avoit même pas laissé un terrain propre à se réformer derriére elle, pendant qu'elle soutiendroit la charge de nos deux lignes.

Ainsi les Troupes de la prémiére ligne ne trouvant point de terrain favorable derriére la seconde pour se mettre en batail-

bataille, continuérent leur fuite: ce qui rendit la charge que la feconde ligne fe préparoit de faire, inutile à tenter, & communiqua le defordre & la fuite dans toute l'Armée.

Avant la Bataille, Mr. de Luxembourg s'apperçut que Mr. le Prince d'Orange ne s'étoit mis dans la difpofition dont je viens de parler, que pour cacher la vue d'un mouvement que ce Prince vouloit faire faire à fa droite, pour gagner le Fort de Warté au-deffus de St. Omer; ce qui lui auroit procuré le fecours de la Place. Ce fut ce deffein que Mr. de Luxembourg pénétra, qui obligea à engager promtement le combat par notre gauche & au centre; fans quoi Mr. le Prince d'Orange feroit parvenu à fecourir St. Omer fans combattre.

Cette Bataille eft de la prémiére efpéce de grandes actions, parce que les deux Armées étoient en bataille, & qu'elles fe chargérent presque par tout leur front.

Bataille de Saint Denys, en 1678.

L'année 1678 me fournit l'exemple de la Bataille de St. Denys, qui n'a eu ce nom, que parce qu'effectivement les deux Armées étoient en bataille vis-à-vis l'une de l'autre; car dans le fond ce ne fut qu'un gros combat à l'Abbaye de St. Denys, & auprès de la Ferme de Cafteau.

Les

Les deux Armées ne furent pendant tout le jour que ſpectatrices du combat, parce qu'il étoit impoſſible qu'elles puſſent engager une affaire générale, en étant empêchées par le ruiſſeau de St. Denys, qui coule entre deux hauteurs, qui ne laiſſent qu'un fond étroit, & ſont inabordables presque par-tout.

On a cru avec quelque apparence de vérité que les Eſpagnols avoient porté Mr. le Prince d'Orange, * chagrin de la Paix en ſon particulier, * à chercher dans un événement heureux à troubler la paix que les Hollandois venoient de ſigner à Nimégue avec la France, avant que les Plénipotentiaires d'Eſpagne euſſent ſigné le Traité; & l'on aſſure que ce Prince avant que de commencer le combat, ſavoit que la Paix étoit ſignée: ce qui eſt fort vraiſemblable, puisque Mr. de Luxembourg en avoit eu l'avis par Mr. d'Eſtrades, & que Mr. le Maréchal d'Eſtrades ſon pére, prémier Plénipotentiaire du Roi au Congrès de Nimégue, qui portoit le Traité au Roi, le lui avoit écrit en paſſant à Charleroi. Si c'étoit le deſſein de troubler la Paix qui porta Mr. le Prince d'Orange à chercher les moyens d'engager une affaire générale, on peut dire qu'il ne s'y prit pas en Général habile.

Par ce que je viens de dire de la ſituation des deux Armées, il eſt aiſé de juger qu'il étoit abſolument impoſſible qu'elles en puſſent venir à une action générale, quand même elles l'auroient ſouhaité

haité toutes deux ; parce que pas une des deux Armées n'auroit voulu perdre l'avantage de ſon poſte, pour aller chercher, en défilant, ſon Ennemi, qu'elle auroit trouvé poſté ſur le bord de la hauteur, au fond de laquelle paſſoit le ruiſſeau de St. Denys, qui ſéparoit les deux hauteurs ſur leſquelles les deux Armées étoient en bataille, comme je viens de le dire.

Ainſi Mr. le Prince d'Orange ne pouvoit eſpérer aucun ſuccès heureux, par rapport à la vue d'engager une affaire générale, capable par ſa réuſſite de rompre une Paix qui venoit d'être ſignée; parce que quand même à l'Abbaye de St. Denys & à Caſteau, ce Prince ſeroit parvenu à dépoſter totalement l'Infanterie, placée en-deçà du ruiſſeau du côté de St. Denys, & celle qui gardoit le défilé du côté du moulin, qui étoit dans le fond, au-deſſous de la Ferme de Caſteau, il lui auroit encore été impoſſible, quoique maitre du fond de ces deux défilés, d'en ſortir du côté de la hauteur, ſur laquelle l'Armée du Roi étoit en bataille, & d'où elle protégeoit l'Infanterie, qui ſoutenoit le combat ſur le bord du ruiſſeau. Auſſi ne lui fut-il jamais poſſible de dépoſter cette Infanterie, ni de lui faire perdre un pied du terrain qu'elle avoit à garder.

C'étoit donc une faute conſidérable à Mr. le Prince d'Orange, de faire périr un grand nombre d'hommes, pour engager

ger une affaire générale, sur un terrain qui n'étoit pas susceptible d'une action de cette espéce.

Des gens plus favorables à Mr. le Prince d'Orange, & qui ont voulu trouver à redire à la conduite de Mr. le Maréchal de Luxembourg, d'avoir mis son quartier dans l'Abbaye de St. Denys, séparé de l'Armée par le ruisseau, ont dit que Mr. le Prince d'Orange s'étoit approché de l'Armée du Roi, non dans le dessein de troubler la paix par un combat, de quelque maniére qu'il pût être engagé, mais dans la seule vue de faire lever le blocus de Mons.

Il est aisé de faire sentir le faux de ce projet attribué à ce Prince; en voici les raisons. Mr. de Montal avec un Corps considérable formoit depuis longtems le blocus de Mons, par des quartiers pris autour de cette Place; & Mr. de Luxembourg avoit ordre de protéger ce blocus, avec l'Armée qu'il commandoit. Ainsi l'on voit que Mr. le Prince d'Orange devoit compter, que dès-que son Armée s'approcheroit de Mons, Mr. de Luxembourg s'approcheroit aussi des Troupes qui formoient le blocus pour le protéger.

Ces mouvemens venoient d'être faits. Mr. le Prince d'Orange étoit venu camper à Soignies, & Mr. de Luxembourg sur les Bruyéres de Casteau. Lorsque Mr. le Prince d'Orange marcha de Soignies pour s'approcher de l'Armée du Roi,

Roi, il paſſa par le Rœux, & déboucha dans la plaine qui eſt entre le Moulin du Rœux & l'Abbaye de St. Denys.

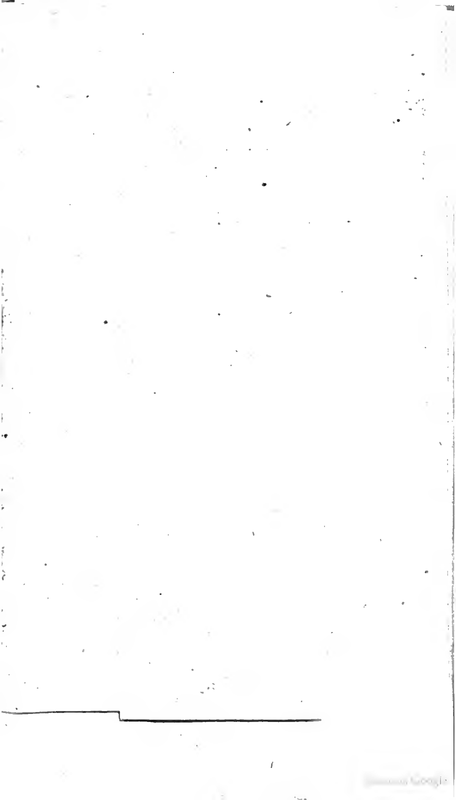
Ainſi il avoit d'un côté la Hayne entre ſon Armée & celle du blocus, & le ruiſſeau de St. Denys entre ſon Armée & celle de Mr. de Luxembourg. Par conſéquent ſa marche ne regardoit pas l'exécution du deſſein de faire lever le blocus de Mons par une affaire générale, qui ne pouvoit jamais être engagée que du côté des plaines de Binche, & après avoir paſſé la Hayne, hors de portée de l'Armée du Roi. Ainſi donc le deſſein de Mr. le Prince d'Orange, en attaquant l'Abbaye de St. Denys, ne pouvoit avoir pour objet la levée du blocus de Mons, ni une affaire générale.

Il eſt vrai que Mr. de Luxembourg, en prenant ſon logement, & mettant ſon quartier-général dans St. Denys, de la maniére dont je l'ai dit ci-deſſus, avoit agi en cela contre les régles que j'ai moi-même données pour la ſureté du quartier-général de l'Armée; & il pourroit être accuſé d'imprudence dans cette occaſion, s'il étoit vrai que Mr. le Prince d'Orange eût enlevé ſon quartier.

Mais ſuppoſé même que lorſque l'Ennemi déboucha dans la plaine au deſſous de l'Abbaye, il eût vu les tentes des Troupes qui campoient au-deſſus de l'Abbaye, & que ſachant ce Corps ſéparé de l'Armée par le ruiſſeau, le deſſein de Mr. le Prince d'Orange eût été

de battre ce Corps ainsi séparé, ce dessein devoit s'évanouïr à l'approche de ce camp, qui avoit été levé par l'ordre de Mr. de Luxembourg, & son quartier retiré, dès-que les prémiéres Troupes de l'Ennemi commencérent à sortir du défilé du Rœux. Il est d'une vérité constante, qu'il y avoit au moins quatre heures que ce camp, qui couvroit le quartier-général, étoit détendu, & que tout étoit repassé en-dedans du ruisseau, lorsque le combat commença : ce que l'Ennemi ne pouvoit ignorer, puisque ce mouvement s'étoit fait à sa vue, & en plein jour. Je puis d'autant mieux assurer cette vérité, que c'étoit moi qui commandois ce camp séparé de l'Armée, pour couvrir le quartier-général, & qui soutins le combat à l'Abbaye de St. Denys.

Ainsi donc on peut dire, que le combat de St. Denys n'a eu de raison, que celle du seul chagrin de Mr. le Prince d'Orange, de voir la Paix faite dans un tems qu'il souhaitoit la continuation de la Guerre, ou le dessein de troubler cette Paix par un événement, qui ne pouvoit pourtant produire aucune décision dans les circonstances, & de la maniére que ce Prince cherchoit à se le procurer. En effet il est encore vrai, que quand même Mr. de Luxembourg auroit laissé ce Corps en-delà du ruisseau, & qu'il eût été entiérement détruit par l'Ennemi, cet avantage ne lui auroit produit que



BATAILLE DE FLEURUS

1 Juillet 1690.

Bataillon }
Escadron } Francois

Bataillon }
Escadron } En

la ruïne de cinq Bataillons, & d'un Régiment de Dragons, le jour de la Paix, & ne pouvoit jamais conduire ce Prince à une action générale, ni même à la petite gloire d'avoir fait lever le blocus de Mons.

Combat de Walcourt, en 1689.

L'année 1689 me fournit l'exemple d'un Combat, dont j'avoue que je ne connois pas l'espéce. C'est celui du Combat de Walcourt, donné par une Infanterie à découvert, contre les murailles de cette petite Ville. C'étoit Mr. le Maréchal d'Humiéres qui commandoit l'Armée du Roi.

Je n'ai point de réflexion instructive à faire sur ce sujet, que celle de dire, que ce Combat ne doit jamais être cité, que pour en défendre l'imitation.

Bataille de Fleurus, en 1690.

L'année 1690 me fournira de belles réflexions à faire sur les Batailles de Fleurus & de Staffarde, qui sont de la premiére espéce des grandes actions; parce que les Armées étoient en bataille lorsqu'elles ont commencé à combattre, & qu'elles se sont abordées par tout leur front, avec des circonstances pourtant si différentes, qu'elles feront juger que jamais deux Batailles ne peuvent se ressembler en tout, & que ceux qui veulent

lent se perfectionner à la Guerre, doivent chercher dans les Histoires, & dans les Relations des Batailles, des instructions que le manque d'expérience ne leur a pu fournir sur cette espéce.

Comme j'ai parlé de ce qui a précédé le moment de la Bataille de Fleurus, lorsque j'ai discuté la matiére des Chapitres précédens, je m'arrêterai seulement ici à ce qui regarde le sujet de ce Chapitre, qui est celui des Batailles ; & je ferai voir que la seule supériorité du génie de Mr. de Luxembourg sur Mr. de Waldeck, fit la décision de cette grande journée. Le succès n'en fut dû qu'au tems que prit Mr. de Luxembourg, pour faire faire à la Cavalerie de son aile gauche un mouvement que l'Ennemi ne put connoître, parce qu'il fut fait hors de sa vue, quoique fort proche de lui.

Voici quel fut ce savant & judicieux mouvement, qui n'a pu être pensé que par un grand homme, dont le coup d'œil fut si juste, qu'il sût qu'il auroit précisément le tems de faire ce mouvement, sans que son Ennemi en pût avoir connoissance ; parce qu'il auroit été trop hazardeux à faire, si l'Ennemi eût pu connoître qu'il se faisoit.

Mr. de Waldeck étoit en bataille sur un terrain qui s'élevoit un peu à sa droite ; par conséquent ce terrain un peu élevé formoit un petit revers, que l'extrémité de la droite ne voyoit point, & qui diminuoit toujours sur la plaine, à mesu-

mesure qu'il s'approchoit du terrain par lequel Mr. de Luxembourg marchoit à son Ennemi.

Ce fut ce moment précieux de l'arrivée du front de l'Armée du Roi, à l'endroit où ce terrain étoit assez élévé, pour que Mr. de Waldeck ne pût plus voir la continuation de la marche de l'aile gauche de Cavalerie; ce fut, dis-je, ce moment précieux que Mr. de Luxembourg saisit avec une capacité surprenante, pour ordonner à Mr. de Gournai, très-bon Officier de Cavalerie, de profiter de ce revers, qui déroboit à l'Ennemi la connoissance du mouvement qui se faisoit, & pour porter toute la gauche de Cavalerie sur le flanc droit de l'Ennemi, avec l'attention dans sa marche, de se trouver par la droite de sa gauche rejoint à la gauche de l'Infanterie, dans le même tems qu'elle seroit à portée de charger le front de l'Infanterie ennemie.

Ce mouvement hazardeux s'il avoit pu être vu par l'Ennemi, mais décisif pour le gain de la Bataille, ayant été aussi habilement exécuté, qu'il avoit été judicieusement pensé, toute l'aile gauche de Cavalerie de l'Armée du Roi se trouva en potence sur le flanc de l'aile droite de l'Ennemi, quoiqu'elle tînt à notre ligne d'Infanterie.

L'Ennemi se trouva ainsi débordé, & pris en flanc par une Armée, qu'il croyoit marcher à lui par un front égal à à celui qu'il occupoit; de sorte que se

trouvant chargé en flanc à ſa droite, dans le même tems que ſon centre & ſa gauche ſe trouvoient abordés par le centre & la droite de l'Armée du Roi, il ne fut pas poſſible à Mr. de Waldeck de remédier au deſordre de ſa droite. Ce deſordre ſe communiqua aiſément au centre & à la gauche; ce qui cauſa l'abandon du Champ de bataille, la perte de toute l'Artillerie, & de preſque toute l'Infanterie; parce que Mr. de Waldeck, qui en avoit trop placé dans le Village de Ligny, ne la put retirer, dès-qu'elle fut abandonnée par la Cavalerie.

Ce récit fait connoître, qu'un Champ de bataille, même choiſi avec attention par le Général qui y veut attendre ſes Ennemis, ne peut être ſi uni, ſi ouvert, ni ſi égal, pour les avantages de ſa ſituation, qu'un Général plus capable ne puiſſe trouver les moyens de profiter de quelque petit avantage du terrain, qui ſouvent lui procure une déciſion glorieuſe & heureuſe.

Cette journée doit être miſe avec raiſon au nombre des plus belles de Mr. de Luxembourg, par ſa grande capacité dans la Science de la Guerre, la juſteſſe de ſon jugement,& la vivacité de ſon exécution. Car dans cette occaſion,ce grand Capitaine a habilement penſé, dans le moment de ſa marche à l'Ennemi pour le combattre: il a jugé avec une juſteſſe infinie du tems qu'il lui falloit, pour ſe mettre

mettre en état d'exécuter ce qu'il avoit pensé ; & il l'a exécuté avec une vivacité, qui n'a pas laissé à son Ennemi le tems de remédier au coup fatal qu'il lui portoit.

Bataille de Staffarde, en 1690.

Dans la même année 1690, & presque dans le même tems, Mr. de Savoye perdit la Bataille de Staffarde contre l'Armée du Roi, commandée par Mr. de Catinat. Ce Prince dans cette occasion fit un assez grand nombre de fautes dans sa disposition, pour leur pouvoir attribuer la perte de la bataille. Voici quelles elles furent.

Quoique le dessein de Mr. de Savoye fût de combattre l'Armée du Roi, lorsqu'elle passeroit le Pô près de Saluffes, il reçut cependant la bataille, & ne la donna pas ; & il la reçut, parce qu'il se crut bien posté, & son champ de bataille avantageux, quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il auroit pu l'être, si ce poste avoit été plus judicieusement occupé par son Armée.

La droite étoit couverte & appuyée au ruisseau qui passe à l'Abbaye de Staffarde, & sur le bord duquel il y avoit d'espace en espace d'assez grosses cassines, pour pouvoir mériter d'y mettre de l'Infanterie, laquelle auroit appuyé & protégé les droites de ses deux lignes. Au-lieu de porter ses ailes à ces cassines, il les laissa

à quelque diſtance de ſa ligne, & y mit de l'Infanterie, qui n'étant pas protégée de la ligne, au moins d'aſſez près, y fut ſucceſſivement forcée par l'Armée du Roi, avant même qu'elle attaquât le front de l'Ennemi.

Cette prémiére faute fit perdre à Mr. de Savoye aſſez conſidérablement d'Infanterie, avant que la bataille commençât ſur le front des Armées. Sa gauche pouvoit être couverte d'une vieille digue du Pô, au-delà de laquelle le terrain juſqu'au Pô étoit fort marécageux; mais ce Prince négligea un recoude que faiſoit cette digue, & ne l'occupa point.

S'il avoit appuyé ſa gauche à ce recoude, qui ſe trouvoit à même hauteur des caſſines de la droite dont je viens de parler, les droites & les gauches de cette Armée auroient été également bien appuyées, avec cet avantage à la gauche, que le terrain en-dedans de ce recoude étant beaucoup plus étendu que celui du dehors, par lequel il falloit que nous abordaſſions ce front appuyé, une partie de la Cavalerie de la gauche de Mr. de Savoye auroit pu charger en flanc celle du Roi, dès-qu'elle auroit voulu s'étendre au-delà de ce recoude, en cas qu'on en eût pu déplacer l'Infanterie ennemie.

Par le récit de cette mauvaiſe diſpoſition de l'Armée de Mr. de Savoye pour la droite & la gauche, on voit que le front de la prémiére ligne étoit également hors de portée de ſoutenir à la droite

droite l'Infanterie qui étoit dans les cassines, & d'empêcher à la gauche que l'Infanterie de l'Armée du Roi ne se portât jusqu'à ce recoude.

En y arrivant, elle fut allongée le long du coude de cette digue, où elle trouva sous son feu l'aile gauche de Cavalerie de l'Ennemi, qu'elle força bientôt à quiter son terrain, pour se placer plus en arriére que n'étoit le front de son Infanterie, * ce qui donna à la Cavalerie de la droite de l'Armée du Roi, qui jusqu'à ce tems-là étoit derriére l'Infanterie, * le moyen d'occuper presque le même terrain sur lequel étoit l'aile gauche de Cavalerie de l'Ennemi; après quoi l'Infanterie devenue inutile à cette digue, puisqu'elle y avoit opéré ce qu'elle avoit voulu, qui étoit de déplacer l'aile gauche de Cavalerie de l'Ennemi; cette Infanterie, dis-je, s'étendant sur sa gauche, rejoignit le front de l'Infanterie de l'Armée dans son ordre de bataille, & marcha au front de l'Infanterie ennemie, qui fut bientôt emportée & battue.

Si la disposition de Mr. de Savoye avoit été exempte des fautes dont je viens de parler, il est apparent que l'Armée de ce Prince n'auroit pas été si aisément battue, parce que l'Armée du Roi étoit tombée dans un inconvénient, qui ne put être réparé qu'après la bataille gagnée. Voici quel il fut.

Mr. de Quinson Maréchal de Camp

commandoit l'aile gauche de Cavalerie, lorſque l'Armée ſe mit en mouvement pour marcher à l'Ennemi. Il voulut s'ouvrir ſur la gauche, afin de laiſſer ſuffiſamment de terrain au centre & à la droite pour marcher de front; & par ce mouvement il ſe trouva, ſans s'en appercevoir, au-dehors de la ſource du ruiſſeau de Staffarde, & ne connut qu'il étoit ſéparé de l'Infanterie, que quand le ruiſſeau ne put plus être paſſé par la Cavalerie. Pendant tout le tems que la bataille dura, qui fut de plus de ſix heures, il ne put que côtoyer le ruiſſeau, pour y trouver un endroit où il pût le paſſer; ce qu'il ne trouva qu'à l'Abbaye de Staffarde, qui étoit derriére l'Armée ennemie, où il y avoit un pont ſur le ruiſſeau; & cela même après la bataille gagnée. Ainſi cette bataille ſe donna & ſe gagna ſans l'aile gauche.

Dans cet exemple je trouve la punition d'un Général, qui fait battre ſon Armée, pour n'avoir pas eu aſſez de capacité, pour connoître les avantages qu'il pouvoit tirer du terrain ſur lequel il avoit réſolu de recevoir la bataille, que ſon Ennemi venoit lui donner. Cette capacité eſt pourtant bien au deſſous de celle du Général, qui ſait ſur le champ décider ſur le parti le plus avantageux, * qui n'a pas le tems de réfléchir, & en qui il faut que la prémiére penſée ſoit la plus judicieuſe, & ſeule ſure, pour parvenir à battre ſon Ennemi. *

Com-

Combat de Leuse, en 1691.

L'année 1691 me fournit un exemple de la seconde espéce des grandes actions dans le Combat de Leuse.

Mr. le Prince d'Orange étoit campé à la fin de la campagne à Leuse, & Mr. de Luxembourg étoit avec l'Armée du Roi sous Tournai, où il ne paroissoit penser qu'à voir la séparation des Ennemis, pour faire aussi-tôt entrer l'Armée du Roi dans ses quartiers d'hiver.

La distance de Tournai à Leuse étant assez considérable, pour faire présumer à Mr. le Prince d'Orange, que son Armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part de Mr. de Luxembourg, en décampa. Ce Prince crut qu'il lui suffisoit de laisser à la tête du camp qu'il alloit quiter, un Corps considérable de Cavalerie, jusqu'à ce que son Armée eût entiérement passé le ruisseau de la Catoire, qui étoit derriére son camp. Il négligea de placer de l'Infanterie aux ponts qui étoient sur ce ruisseau, pour recevoir son arriére-garde de Cavalerie, & la protéger au passage des ponts, en cas qu'elle fût poussée.

Mr. de Luxembourg, dont le dessein étoit d'entreprendre sur son Ennemi lorsqu'il décamperoit, étoit attentif sur ce mouvement, pour en profiter, en cas qu'il ne fût pas fait avec prudence & précaution. Ayant su que l'Ennemi de-

voit décamper le lendemain, & prendre sa marche en arriére, il pensa que si Mr. le Prince d'Orange négligeoit de placer de l'Infanterie au ruisseau de la Catoire, il pourroit entreprendre sur son arriére-garde. Ce Général partit donc de Tournai la nuit avec un Corps de Cavalerie, & arriva à Leuse de bon matin, sans que l'Ennemi en eût aucune connoissance; parce que l'Officier-Général qui commandoit l'arriére-garde de l'Armée de Mr. le Prince d'Orange, n'avoit pas un parti au-delà de Leuse, pour être informé s'il venoit des Troupes à lui.

Ainsi Mr. de Luxembourg, toujours vif dans l'exécution, traversa Leuse avec une diligence extrême; & ayant trouvé cette Cavalerie d'arriére-garde, qui n'étoit pas seulement en bataille par négligence, mais comme allongée en colonne sur les ponts où elle devoit passer le ruisseau, il la fit charger si brusquement, qu'elle n'eut pas le tems de se former en ligne; il la battit entiérement, & la mena jusqu'au ruisseau, où son desordre fut fort grand; parce que, comme je l'ai dit, il n'y avoit point d'Infanterie placée à ce ruisseau, pour recevoir cette Cavalerie.

Ce fut-là où finit le combat, parce que les colonnes d'Infanterie qui étoient encore près du ruisseau, y revinrent, sans y pouvoir produire aucun effet, que celui d'être les spectatrices du desordre de leur arriére-garde, & de la satisfaction que Mr.

Mr. de Luxembourg devoit avoir du châtiment qu'il venoit de faire d'un Général présomtueux, qui avoit cru pouvoir décamper de devant lui, sans prendre toutes les précautions nécessaires pour la sureté d'une arriére-garde d'Armée, qu'on est obligé de laisser pour un tems séparée par un défilé, de quelque nature qu'il soit.

Cet exemple justifie mes maximes sur cette maniére de marcher en arriére, lorsqu'on est à portée de son Ennemi; * & fait voir, qu'il est dangereux à un Général de se croire légérement hors de portée de son Ennemi, pour en être à une distance raisonnable; parce que cet Ennemi peut avoir su assez tôt le mouvement que l'on a résolu de faire,* pour se mettre en état d'en profiter, comme il est arrivé au combat de Leuse.

Cette action fait encore sentir, qu'un Général, dans la pensée que son Armée est hors de portée de celle de son Ennemi, ne doit jamais se négliger sur les attentions à prendre pour la sureté de ses mouvemens. Il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même maniére, & avec les mêmes précautions, que s'ils étoient faits en présence de l'Ennemi. D'ailleurs, par la tolérance pour la négligence dans le service & dans les mouvemens, un Général autorise les Troupes à s'accoutumer au relâchement & à l'inapplication.

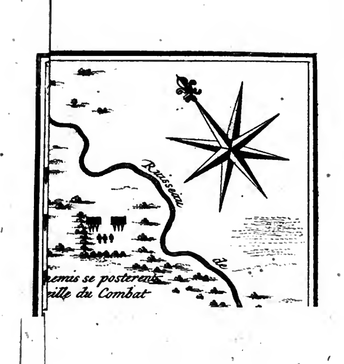
Bataille de Steinkerque, en 1692.

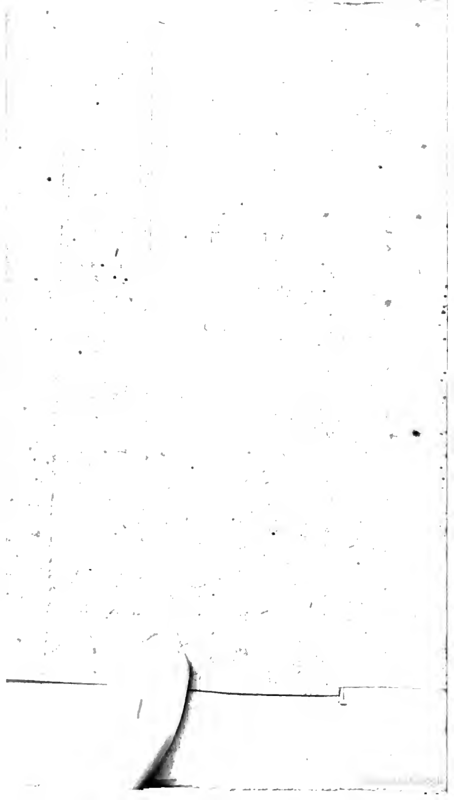
L'année 1692 me fournit un exemple remarquable de la feconde espéce dans le Combat de Steinkerque, fur lequel il y a plufieurs réflexions à faire.

Après la prife de Namur, le Roi ayant quité l'Armée, en laiffa le commandement à Mr. de Luxembourg, qui fut feulement chargé de la confervation des conquêtes & du pays. Ainfi ce Général fe contentoit d'obferver foigneufement Mr. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pu empêcher la perte de Namur, cherchoit dans les mouvemens qu'il faifoit faire à fon Armée, les occafions d'entreprendre fur celle du Roi, ou au moins de fubfifter aux dépens d'un pays dont les Efpagnols n'étoient plus les maitres.

Mr. de Luxembourg étoit campé, fa droite à Steinkerque, & fa gauche à Anghien; & Mr. le Prince d'Orange entre Tubife & S. Arnelle, pays fort couvert, & rempli de défilés qui féparoient les deux Armées.

Ainfi il paroiffoit impoffible qu'il pût fe paffer une action générale entr'elles. Cependant Mr. le Prince d'Orange ayant découvert que Mr. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de fa Sécretairerie, qui inftruifoit réguliérement ce Général de tout ce qui venoit à fa connoiffance, ce Prince réfolut de fe pré-


Ruisseau
de
nemis se posterent
eille du Combat



prévaloir de cette découverte, pour cacher la marche de son Armée sur celle du Roi.

Pour cet effet il arrêta secrettement ce Sécretaire dans son cabinet, & le força d'écrire en sa présence à Mr. de Luxembourg, & de lui mander que le lendemain l'Armée de Mr. le Prince d'Orange feroit un grand fourage de l'autre côté du ruisseau de Steinkerque, devant la droite de l'Armée du Roi; & que pour couvrir ce fourage, il marcheroit cette même nuit un Corps considérable d'Infanterie avec du canon, pour occuper les défilés qui séparoient les Armées, afin que le fourage ne fût point troublé à son retour.

Ce faux avis porté à Mr. de Luxembourg, comme bon, & de la part d'un Espion qu'il croyoit fidéle & sûr, fut cause que ce Général négligea celui qui fut donné par un Partisan, qui étoit à la guerre, qui lui mandoit que tous les défilés qui séparoient les Armées, étoient pleins d'Infanterie, de Cavalerie, & de Canon; & comme ce que lui marquoit le Partisan, se trouvoit conforme à l'avis qu'il avoit reçu de son Espion, il crut que ces Troupes avancées dans les défilés, n'étoient que l'effet des précautions qu'il savoit par ce faux avis que Mr. le Prince d'Orange devoit prendre pour la sureté de son fourage.

Ainsi ne pouvant troubler un fourage, pour la sureté duquel l'Ennemi prenoit de

de si grandes précautions, il demeura tranquille dans son camp, jusqu'à ce qu'il apprit que tout-à-coup l'Armée ennemie sortoit de toutes parts des défilés, qui étoient fort près de la tête de son camp, qu'elle se mettoit en bataille, & que la Brigade de Bourbonnois, qui étoit campée hors de la ligne, couvrant l'aile droite de Cavalerie, étoit déjà attaquée par un Corps d'Infanterie, qui lui étoit fort supérieur.

Dans cette surprise presque générale sur tout le front de l'Armée, Mr. de Luxembourg se servit de toute sa vivacité ordinaire. Dans un moment l'Armée eut pris les armes, & se trouva en bataille à la tête de son camp. Ce Général porta même un si promt secours à la Brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son camp, & abandonné quelques piéces de canon placées à sa tête, que l'Ennemi exécutoit déjà contre l'Armée du Roi, que cette Brigade, & les Troupes qui avoient marché à son secours, chassérent les Ennemis de ce poste qu'ils venoient d'occuper, reprirent notre canon: ainsi l'affaire commença à se rétablir à la droite.

Le front de l'Ennemi, qui devoit attaquer notre front, trouva des difficultés à l'aborder, parce qu'il y avoit en des endroits des haies, assez claires pourtant, qui entouroient de petites prairies; de sorte que cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems, donna

à nos Troupes le tems de se former, lorsque l'Ennemi enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois, voulut venir à la charge. Il trouva une si grande résistance de notre part, que non seulement il ne put aborder notre front, mais même il fut contraint de se remettre en arriére, lorsqu'il vit que les Troupes de sa gauche avoient perdu le terrain du camp de la Brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné par tout le front, donna le moyen à notre prémiére ligne de s'avancer, & de donner par ce mouvement un espace suffisant à la seconde ligne, pour se former derriére la prémiére. Car jusqu'alors nos deux lignes avoient bien été sous les armes, mais seulement à la tête de leur camp; de sorte que le camp de la prémiére se trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'Armée, qui venoit de se faire un champ de bataille à la faveur de son feu, s'avança sur l'Ennemi, qui étant mis un peu en desordre par la perte d'hommes qu'il avoit faite, fut rejetté en confusion dans les défilés dont il étoit sorti pour combattre, & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit porté à sa tête, & un champ de bataille couvert de dix à douze mille morts.

Il est pourtant vraisemblable de croire, que si la droite de l'Ennemi destinée à attaquer Anghien & notre gauche, ne s'étoit point égarée la nuit dans sa marche,

che, & si elle avoit attaqué la gauche en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il auroit été bien plus difficile à Mr. de Luxembourg de soutenir un effort général, depuis la droite jusqu'à la gauche, dans une circonstance aussi imprévue.

Ce combat est le plus sanglant qui ait été donné de cette guerre. On ne lui a pas donné le nom de bataille, quoique de notre part l'Armée fût en bataille, mais seulement celui de combat, parce qu'effectivement le front n'a pas chargé en même tems par-tout, mais successivement. Le récit que je viens d'en faire, m'engagera à plusieurs réflexions; les unes regarderont Mr. le Prince d'Orange; les autres Mr. de Luxembourg.

Il est certain qu'il n'est pas possible à un Général de se servir plus avantageusement de la découverte d'un Espion domestique, que Mr. le Prince d'Orange le fit en cette occasion. Il est certain même que le dessein de ce Prince étoit grand, & devoit réussir, s'il avoit été aussi vivement exécuté, qu'il avoit été judicieusement conduit au point de son exécution.

Car enfin Mr. de Luxembourg n'avoit fait aucune attention aux avis donnés par son Partisan. D'ailleurs tout ce que ce Partisan lui envoya dire, se trouvoit si conforme au faux avis que Mr. le Prince d'Orange lui avoit fait donner par cet Espion découvert, qu'il ne servit qu'à lui

lui confirmer la fidélité exacte de son Espion, & ne put le mettre en aucune défiance. Ce qui paroissoit d'autant plus raisonnable, que le Partisan qui ne pouvoit voir que ce qui se faisoit à la tête des défilés, & qui ne pouvoit porter sa vue sur ce qui se passoit à la queue, n'étoit en état d'informer Mr. de Luxembourg, que de ce qu'il croyoit avoir déjà appris par son Espion.

Ainsi donc l'Armée du Roi, avec des défilés fort longs & fort difficiles à passer, commandée par un Général fort vigilant, alloit être surprise dans son camp, & battue, si Mr. le Prince d'Orange avoit, comme je l'ai dit, aussi vivement exécuté, que judicieusement pensé.

Ce Prince ne devoit pas se former, & se mettre en bataille à la sortie des défilés. Comme il marchoit sur plusieurs, colonnes, qu'il débouchoit par plusieurs défilés, toutes ces colonnes devoient attaquer le front du camp qui leur étoit opposé, afin de porter par-tout la difficulté de prendre les armes, & de former un front. Il lui suffisoit que ses colonnes pénétrassent ce camp, pour mettre le desordre par-tout, & pour faire prospérer en un moment les efforts qu'il faisoit faire en colonne par les Troupes de sa prémiére ligne.

Voilà comme il devoit se conduire pour l'attaque du camp avec les Troupes de sa prémiére ligne. Celles de la seconde devoient

devoient ſe mettre en bataille, tant pour ſoutenir la prémiére, qui attaquoit en colonne, que pour montrer à notre Armée ce front prêt à agir, & lui ôter par cette démonſtration la penſée de ſe former derriére le camp, après l'avoir abandonné par l'impoſſibilité d'en conſerver la tête.

L'attaque d'une Armée entiére ſurpriſe dans ſon camp, doit être exécutée par des colonnes fortes, qui ouvrent, qui pénétrent, & qui ſéparent le camp. Cela ſuffit pour ſa deſtruction. Un champ de bataille ſe trouve ordinairement à la tête du camp, & preſque jamais à ſa queue.

Ainſi donc il ne faut pas donner le tems à une Armée, que l'on veut ſurprendre dans ſon camp, de ſe mettre en bataille à la tête de ſon camp, & il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la poſſibilité de ſe former à ſa tête. Cela ſeul force l'Armée à une fuite honteuſe & en deſordre, & à l'abandon de ſon Artillerie & de tous ſes Bagages.

Voilà quelle a été la principale faute commiſe par Mr. le Prince d'Orange, dans l'exécution d'un projet, d'ailleurs fort bien concerté, & fort heureuſement conduit au point de ſon exécution.

A l'égard de Mr. de Luxembourg, il doit être loué de la vivacité avec laquelle il donna ſes ordres pour mettre ſon Armée en bataille, & remédia au prémier deſordre de la droite; de la har-

hardieſſe avec laquelle il fit prendre un champ de bataille à ſon Armée, qui n'en avoit point au commencement de l'action; & de la conduite avec laquelle il profita du prémier mouvement en arriére qu'il vit faire à l'Ennemi, pour le rejetter dans ſes défilés, & le mettre en deſordre.

Dans cet exemple je trouve une réflexion générale à faire, utile à tous ceux qui ſe trouvent chargés des affaires, ſoit de Guerre, ſoit de Politique. C'eſt qu'on doit toujours comparer tous les différens avis que l'on reçoit ſur un même ſujet, ſans que la prévention de la ſureté de l'un, faſſe négliger la moindre précaution pour ſe garantir contre l'événement, que pourroit avoir celui que l'on aura cru le moins ſûr, en cas qu'il ſe trouvât pourtant être le plus véritable.

Quoique de tous les avis, ceux qui viennent d'un Correſpondant, ou d'un Eſpion, dont on a ſouvent éprouvé la fidélité, paroiſſent devoir être les plus ſurs, il eſt pourtant poſſible que ce Correſpondant, ou cet Eſpion, qu'on croit le plus fidéle, puiſſe être double, ou avoir été découvert, & forcé à donner un faux avis. C'eſt pourquoi il eſt toujours prudent de comparer enſemble tous les avis que l'on reçoit ſur un même ſujet, & de chercher à s'aſſurer de la vérité de pluſieurs maniéres.

Com-

Combat du Spirebach, en 1692.

En cette même année 1692, il se donna en Allemagne un assez grand Combat sur une branche du Spirebach, entre un Camp détaché de l'Armée de Mr. le Maréchal de Lorges, & l'Armée entiére des Ennemis.

J'avois eu ordre d'aller prendre le commandement de neuf Bataillons, d'un Régiment de Cavalerie, & d'un Régiment de Dragons détachés de l'Armée, qui étoit à Markeim, & qui sous les ordres de Mr. de Melac devoient veiller à ce que l'Armée ennemie, campée auprès de Manheim, ne fît pas de pont sur le Rhin. Mr. de Melac étant tombé malade, notre Général m'ordonna d'aller prendre le commandement de ce Corps.

Lorsque j'arrivai, je trouvai qu'à la faveur d'une crue du Rhin, l'Ennemi achevoit son pont, entre l'Ile de Santhoven & le Palatinat, sans que Mr. de Melac en eût eu connoissance, & même qu'il y avoit déjà plus de quatre mille hommes des Ennemis passés. Ce Corps seul étoit supérieur au mien, réduit, par la maladie qui s'y étoit mise, à moins de trois mille hommes sous les armes. Je n'eus donc de parti à prendre, que celui de me couvrir de la branche du Spirebach qui passe autour de Spire, & d'en donner promtement avis à no-

à notre Général, qui étoit à neuf lieues de moi, afin de recevoir ses ordres; & en attendant, de chicaner aux Ennemis le débouché de la digue d'Opau, à laquelle leur pont aboutissoit.

Cela me réussit durant vingt-quatre heures, pendant lesquelles je me retranchai sur le bord du Spirebach, par le front que je pouvois occuper. Dans cette disposition j'attendis les ordres de Mr. le Maréchal de Lorges, & les Ennemis. Les ordres que je reçus de Mr. de Lorges furent de quiter ce poste, & de me retirer à Philisbourg, d'y passer le Rhin, & de lui aller marquer un camp pour son Armée.

Il espéroit par ce mouvement, de forcer l'Ennemi à repasser le Rhin; mais lorsque je reçus cet ordre, il ne m'étoit plus possible de l'exécuter, parce que l'Armée ennemie entroit dans le Landwert de Spire, & n'étoit plus qu'à une portée & demie de canon de moi.

La lenteur de l'Ennemi à entrer dans le Landwert, & à faire sa disposition pour m'attaquer, fit qu'il ne marcha à moi que sur les quatre heures du soir. Je soutins son feu & ses efforts jusqu'à minuit, qu'il se remit en arriére, laissant mille à douze cens hommes tués sur le front de l'attaque, avec fort peu de perte de mon côté, parce que j'étois retranché.

Deux fautes que l'Ennemi fit, sauvérent ce foible Corps attaqué par quarante-

te-deux Bataillons & cent Efcadrons. La prémiére fut fa lenteur à entrer dans le Landwert, & fon attention fur le feu de cinq piéces de canon que j'avois. La feconde fut dans fa difpofition pour m'attaquer, qu'il n'étendit que contre le front que je pouvois lui oppofer. S'il m'avoit embraffé, comme il le pouvoit facilement faire par fa fupériorité, il eft certain que j'aurois été accablé en fort peu de tems.

Le récit de ce combat fervira d'exemple pour faire connoître, combien grand eft le danger que court un petit Corps, qu'on laiffe trop longtems expofé à portée d'une Armée fupérieure.

J'étois retenu par les ordres de Mr. le Maréchal de Lorges, & lorsque je reçus de lui celui de me retirer à Philisbourg par la petite Hollande, l'Ennemi étoit trop proche de moi pour le pouvoir exécuter. J'avois trois lieues de plaine à paffer près d'une Cavalerie de cent Efcadrons, qui m'auroit taillé en piéces dans ce trajet.

Bataille de Nerwinde, en 1693.

L'année 1693 me fournit les réflexions à faire fur la Bataille de Nerwinde. Comme j'ai déjà parlé ailleurs de cette action, dans les réflexions fur les matières des Chapitres précédens, je ne dirai ici que ce qui convient au Chapitre des Batailles.

L'Ennemi à la prémiére vue de la Cavalerie

Heelen

Loo

valerie de l'Armée du Roi auroit pu, s'il n'avoit point voulu combattre, quiter ſon camp, & mettre la Getthe devant lui. Il avoit plus de tems qu'il ne lui en falloit,pour faire ce mouvement avec ſureté; mais il crut pouvoir rendre ſon poste ſi bon, que Mr. de Luxembourg n'oſeroit l'y attaquer.

Voici quelle fut la diſpoſition de Mr. le Prince d'Orange. Il retrancha le front de ſon camp où il le crut néceſſaire; il mit de l'Infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fut auſſi retranché. Ce Village ſe trouvoit dans ſon centre, & par le derriére il tenoit à ſa ligne d'Infanterie, & au retranchement par les flancs, de ſorte qu'il ne pouvoit être embraſſé. Mr. le Prince d'Orange occupa à ſa gauche le Village de Romſdorff, ſur le bord du Ruiſſeau de Landen: il retrancha auſſi la tête de ce Village, qui par le flanc tenoit au retranchement. Sa droite étoit appuyée à la Getthe, & couverte depuis cette Rivière juſqu'à Nerwinden d'une forte haie, qu'on ne pouvoit paſſer qu'en défilant un à un. Tout le front étoit couvert de plus de cent piéces de canon.

La diſpoſition de Mr. de Luxembourg fut telle que je vai le dire. Ce Général, comme je l'ai déjà fait remarquer, étoit arrivé à la vue du camp ennemi ſur les trois heures après midi, ſeulement avec ſon aile droite de Cavalerie; le reſte de l'Armée ne put arriver que depuis ce

tems là jusqu'à minuit. Mr. de Luxembourg ne laissa pas de s'avancer avec sa Cavalerie jusqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant assez serré, il y plaçoit les Troupes sur plusieurs lignes, à mesure qu'elles arrivoient.

Les quatre prémiers Bataillons qui arrivérent, furent employés à chasser les Détachemens de l'Armée ennemie qui occupoient Landen, qui se trouvoit un peu à la tête de la gauche du camp de l'Ennemi, & qui devoit le lendemain, jour de la bataille, être la droite de l'Armée du Roi, lorsqu'elle marcheroit à l'Ennemi.

Cette prémiére faute que fit Mr. le Prince d'Orange, en ne soutenant point ce Poste, & en l'abandonnant trop facilement, donna le moyen à Mr. de Luxembourg de placer pendant la nuit plus de quarante Bataillons entre Landen & Romsdorff, & à la gauche de Landen, devant la gauche de l'Ennemi, dont la Cavalerie de l'aile gauche n'ayant pas assez de terrain sur le front, ni même de fond pour se placer derriére l'Infanterie retranchée, fut obligée de se mettre en potence, la droite au-dessus de Romsdorff, & la gauche sur Loo, faisant tête au Ruisseau de Landen.

Cette disposition particuliére de la gauche de l'Ennemi, dont je n'ai point parlé, en disant qu'elle étoit la générale pour son front, rendit cette aile inutile

pendant la bataille, comme je le dirai dans la ſuite.

Voilà quelle fut la diſpoſition de l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi pour l'attaque du lendemain.

La Cavalerie de la droite étoit, comme je l'ai dit, reſtée à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, & les ſeize Eſcadrons de Dragons de la droite reſtérent pendant la nuit à la droite de Landen, & furent, avant que le combat commençât, placés au deſſus de ce Ruiſſeau, vis-à-vis de l'aile gauche de Cavalerie de l'Ennemi, tant pour la contenir, que pour chercher des paſſages ſur le Ruiſſeau, & agir contre le flanc de l'Ennemi, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Le centre où Mr. de Luxembourg, manque de front, s'étoit pendant la nuit placé ſur onze lignes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, fut par ce Général ébranlé entre cinq & ſix heures du matin, par un mouvement en avant ſi beau & ſi ſavant, que ſa marche à l'Ennemi forma ſon ordre de bataille ſur deux lignes; ce qui fut exécuté ſous le feu du canon de l'Ennemi, qui avoit commencé à tirer à quatre heures & un quart du matin.

L'Infanterie de la gauche des prémiére & ſeconde lignes fut deſtinée pour l'attaque du Village de Nerwinden, & l'aile gauche de Cavalerie ſe plaça en s'étendant vers la Getthe devant la droite de l'Ennemi, avec ordre de pénétrer la haie, que j'ai dit qui couvroit un peu de

loin la droite de l'Ennemi, & de charger la Cavalerie de cette aile, en cas qu'elle pût se former en dedans de la haie, & suivant qu'elle verroit que l'attaque du Village de Nerwinden prospéreroit; parce qu'il auroit été impossible à notre Cavalerie d'occuper ce terrain en dedans de la haie, tant que l'Ennemi auroit été le maitre de ce Village.

Voilà quelle fut la disposition générale des deux Armées, au moment qui précéda la bataille. Elle fait voir que du côté des Ennemis, quoique leur Armée fût en bataille derriére des retranchemens, cependant ce front retranché nous réduisoit à des points d'attaque, préalables à celle de tout le front: c'étoient les Villages de Nerwinden & de Romsdorff, excédans le front retranché, qui ne pouvoit être abordé, sans essuyer en flanc le feu de ces deux Villages.

Ainsi donc avant que de combattre l'Ennemi par tout son front, il falloit lui avoir fait abandonner les deux Villages, & par conséquent il falloit encore que l'Armée du Roi essuyât tranquillement le feu du canon de l'Ennemi, & celui du front du retranchement, au moins jusqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée pussent s'avancer au front du retranchement, pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença sur les six heures du matin par l'attaque du Village de Nerwinden, qui fut emporté en peu de tems.

tems. Mais comme l'ordre que Mr. de Luxembourg avoit donné, pour que sa droite attaquât le centre & la gauche de l'Ennemi, dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du Village de Nerwinden, ne fut point exécuté par le Général qui commandoit la droite de l'Armée du Roi, les Troupes qui étoient entrées dans Nerwinden un peu trop en desordre, & qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du Village du côté de l'Ennemi, en furent chassées par l'Infanterie ennemie de la gauche, qui se déposta du front du retranchement, pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vu de toute notre droite, & il fut proposé au Général qui la commandoit, d'en profiter, en faisant sur le champ attaquer ce front, qui venoit d'être dégarni en partie de l'Infanterie, qui avoit marché pour reprendre Nerwinden. Ce fut en-vain que cette proposition fut faite, quoique ce mouvement & cette attaque eussent vraisemblablement décidé du gain de cette bataille dès ce moment même.

L'Infanterie de l'Armée du Roi qui avoit été chassée de Nerwinden, s'étant rétablie de son desordre, ce Village fut une seconde fois attaqué, & emporté par Mr. de Luxembourg. Mais les Troupes ne purent encore s'y maintenir, parce que ceux qui les commandoient, ne surent pas se mieux placer dans le

 Villa-

Village, qu'ils l'avoient fait la prémiére fois, & furent une seconde fois rechassés par la même Infanterie de la gauche des Ennemis, qui s'étoit encore déplacée pour marcher à cette attaque; ce qu'elle fit aussi impunément que la prémiére fois.

Par ce que je viens de dire il est aisé de comprendre, que si le Général de la droite de l'Armée du Roi avoit ces deux fois exécuté les ordres de Mr. de Luxembourg, & avoit fait attaquer la gauche & le front du retranchement, dans le tems qu'il voyoit que l'Ennemi le dégarnissoit, il est certain que non seulement la Bataille de Nerwinden auroit duré cinq ou six heures de moins, mais qu'elle auroit infiniment moins couté d'hommes.

Dans cet état Mr. de Luxembourg, qui n'étoit pas homme à se rebuter par ces deux attaques malheureuses, vint lui-même prendre à sa droite une partie de l'Infanterie qui y étoit, & la Maison du Roi. Avec ces Troupes fraîches il attaqua une troisiéme fois Nerwinden, & l'emporta.

Les Ennemis qui deux fois avoient impunément dégarni leur gauche pour reprendre Nerwinden, en furent punis cette troisiéme fois. Le Général de la droite ayant marché lui-même avec les Troupes que Mr. de Luxembourg étoit venu prendre, je restai seul pour commander la droite, que je mis d'abord en

dis-

disposition d'attaquer la gauche de l'Ennemi, dès-qu'il m'en fourniroit l'occasion. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, en déplaçant encore son Infanterie, même plutôt qu'il n'avoit fait les deux prémiéres fois; parce qu'il voyoit que Mr. de Luxembourg avoit attaqué le Village avec un plus grand nombre de Troupes.

Je laissai donc marcher l'Infanterie ennemie, jusqu'à ce que je la jugeai hors de portée de revenir à son retranchement, avant qu'il pût être abordé par l'Infanterie du Roi. Je chargeai de cette attaque le Marquis de Créqui, & je me mis à la tête de la Cavalerie de la droite, que je menai à l'endroit du front de l'Ennemi, qui n'étoit fermé que par des chariots d'Artillerie mis en travers.

L'Infanterie ennemie de la gauche, qui étoit en marche pour aller soutenir Nerwinden, voyant toute la droite de l'Armée du Roi en mouvement vers le front du retranchement, & jugeant que l'Infanterie qui y étoit restée, ne feroit pas capable de soutenir l'effort de celle du Roi, voulut revenir à son poste; mais elle n'en eut pas le tems, parce qu'il se trouva abordé par l'Infanterie que le Marquis de Créqui y avoit conduite. Ainsi cette Infanterie ennemie, qui étoit de neuf Bataillons, se forma en Bataillon quarré, pour résister à la Cavalerie, avec laquelle j'étois entré dans les retranchemens.

Mais dans ce moment la destruction de ces neuf Bataillons ne faisoit pas mon objet principal. L'endroit par où j'avois forcé le retranchement étoit le plus élevé du camp de l'Ennemi, d'où je voyois au-dessous de moi que Mr. le Prince d'Orange faisoit marcher toute sa droite pour r'attaquer Nerwinden, ignorant encore que toute sa gauche étoit forcée.

Je mis donc la Cavalerie en bataille, faisant tête au flanc de Mr. le Prince d'Orange, pour le charger en cas qu'il s'avançât à Nerwinden. Mr. de Luxembourg, à qui j'avois fait savoir que toute la droite étoit maitresse de la gauche du camp des Ennemis, fit en même tems faire un grand effort à toute sa gauche & à son centre, & se forma entre Nerwinden & le front de l'Ennemi, qui se trouvant trop serré par un recoude de la Getthe, fut aisément débordé par notre gauche, & entiérement taillé en piéces, ou noyé dans la Getthe. Ainsi toute la droite & le centre de l'Ennemi furent entiérement battus.

La Cavalerie ennemie de la gauche, qui n'avoit pas eu de place sur le front de la ligne, avoit été mise, comme je l'ai dit, en potence, faisant tête au Ruisseau de Landen. Dès-qu'elle vit l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi maitresse du retranchement, elle ne songea qu'à se retirer à Loo; ce qu'elle fit assez paisiblement, parce qu'elle se trouvoit éloignée du lieu où le fort de l'action

tion venoit de se passer. Elle ne pouvoit même faire mieux, parce qu'elle n'avoit pas assez de terrain pour faire un mouvement qui pût la mettre en état de charger de front les Troupes de notre droite, qui avoient forcé le retranchement.

Ce fut ainsi que se termina la Bataille de Nerwinden, où les Ennemis perdirent plus de dix-huit mille hommes, tués ou pris; cent quatre piéces de canon, & un nombre prodigieux d'Officiers, de Drapeaux & d'Etendarts.

Il me paroit à propos de dire ici une raison particuliére, qui fut en partie cause de ce que l'Infanterie du Roi, deux fois maitresse de Nerwinden, ne put s'y maintenir: c'est que dans ce pays-là les Paysans dans les Villages, au lieu de haies, séparent leurs héritages par de petits murs de terre, d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais, & que l'Infanterie qui abordoit en même tems les avenues retranchées & baricadées du Village, & ces petits murs qui se trouvoient sur la campagne, se resserroit sur l'Infanterie qui avoit chassé l'Ennemi des avenues retranchées, pour entrer avec elle dans le Village, & qu'ainsi elle ne poussoit plus l'Ennemi que par un front, qui n'avoit d'étendue que la largeur de la rue, sans penser qu'il lui fût capital, pour se procurer un front, de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pu l'être dans un moment du côté par où on

avoit attaqué, & ſans ſonger à border d'Infanterie ces petits murs, du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front au moins égal à celui de l'Ennemi, lorſqu'il reviendroit attaquer le Village: ce qui étoit pourtant bien aiſé à penſer, puiſque l'on voyoit toute la ligne d'Infanterie de l'Ennemi placée à portée de revenir au Village; de ſorte qu'effectivement, lorſque l'Ennemi revint attaquer le Village, il aborda lui-même ces petits murs, qu'il ne trouva pas garnis de Troupes, en même tems qu'il abordoit l'avenue du Village, qu'il avoit eu ſoin d'ouvrir de ſon côté. Ainſi il ſe trouvoit un front pour ſon attaque, plus étendu que celui que notre Infanterie occupoit pour ſa défenſe.

Les Ennemis de la gloire de Mr. de Luxembourg ont dit fort mal-à-propos, que ce Général auroit pu ſur le champ profiter de cette grande victoire plus qu'il ne le fit. Je renvoie à ce que j'ai dit ailleurs pour en faire connoître l'impoſſibilité, cette diſcuſſion n'étant pas du ſujet de ce Chapitre.

Le récit de cette grande Journée me ſervira donc à faire voir, qu'une Armée, quoique bien retranchée par ſon front, & avec ſes ailes couvertes, peut être attaquée, & battue par une Armée égale; parce que les mouvemens de l'Attaquant ſont libres, ſon front ſans embarras, & que ſouvent l'attaqué n'a pu ſe donner aſſez de fond, & le faire occuper

per par un nombre de Troupes suffisant, pour résister à celui par lequel il est attaqué.

En ce cas ses ailes couvertes l'embarrassent plus qu'elles ne lui servent, puisqu'elles restent sans action, par le manque de terrain pour faire leurs mouvemens. Cet Ennemi retranché n'ayant pas assez de fond pour placer toutes ses Troupes sur plusieurs lignes, assez distantes les unes des autres pour se pouvoir procurer une liberté entiére dans leurs mouvemens, se trouve obligé à mettre des Troupes en potence, lesquelles lui deviennent inutiles pour son front, dont elles ne peuvent réparer le desordre, parce qu'elles ne peuvent présenter un front capable de charger avec succès un Ennemi, qui a mis en desordre les Troupes qui gardoient le front retranché.

Ainsi dès que son front est ouvert, & que l'Ennemi qui l'a abordé peut s'y maintenir un peu de tems, il est certain qu'il faut qu'il perde de son terrain intérieur; ce qui le mettant dans l'impossibilité de faire ses mouvemens, il faut de nécessité que le desordre de la tête se communique au reste de l'Armée, sur laquelle tombe ce prémier front en desordre, & sans terrain pour se réformer, ou pour donner à la seconde ligne un espace libre pour se porter en avant sur l'Ennemi.

Bataille de la Marſaille, en 1693.

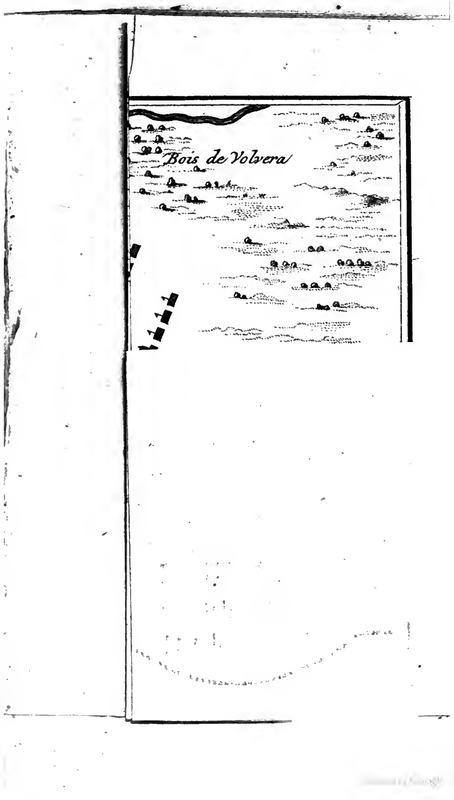
Cette même année 1693 me fournit encore des réflexions à faire ſur la Bataille de la Marſaille, gagnée en Piémont par l'Armée du Roi, commandée par Mr. le Maréchal de Catinat.

Mr. le Duc de Savoye avoit pouſſé ce Général juſqu'au fond de la Vallée de Pragelas. Il avoit enſuite pris le Fort de Ste. Brigide au-deſſus de la Citadelle de Pignerol. Il avoit bombardé la Place, & ſe préparoit à l'aſſiéger dans les formes.

Mr. de Catinat auroit peut-être pu s'oppoſer aux entrepriſes de ce Prince avec le Corps d'Infanterie qui étoit à ſes ordres, fort ſupérieur à celui de Mr. le Duc de Savoye, ſi ſon plan général de défenſive avoit été différent de ce qu'il étoit: mais comme je ne parle ici que des Batailles, je n'entrerai pas dans cette diſcuſſion, en ayant parlé ailleurs.

Je dirai ſeulement, que dans la circonſtance préſente Mr. de Catinat n'avoit pas aſſez de Cavalerie pour entrer dans la Plaine de Piémont, & y combattre Mr. de Savoye, pour lui faire abandonner ſon deſſein ſur Pignerol. Il attendit donc dans la ſituation où il s'étoit mis, que la Cavalerie détachée de l'Armée d'Allemagne pour le venir joindre, fût arrivée.

Par la ſituation de Mr. de Savoye, on voit


Bois de Volvera

voit que Mr. de Catinat ne pouvoit plus aſſembler ſa Cavalerie que dans la Vallée de Suze,& déboucher enſuite par Rivoli, pour marcher à l'Ennemi. Mr. de Savoye qui ſe faiſoit un capital de tenir Pignerol ſerré du côté du Pragelas, & qui étoit réſolu de combattre l'Armée du Roi, en cas qu'elle marchât à lui par le côté du Piémont, laiſſa paiſiblement déboucher Mr. le Maréchal de Catinat de la Vallée de Suze.

Cette prémiére faute de ce Prince étoit fort grande. Car il laiſſoit placer l'Armée du Roi entre ſon Armée & Turin; & par conſéquent, ſuppoſé que Mr. de Catinat eût pu faire vivre ſon Armée quelque tems où elle étoit, il eſt certain que pendant tout ce tems-là Mr. de Savoye n'auroit rien pu tirer de Turin, ni du Piémont.

Mais comme ce Prince croyoit battre, au-lieu qu'il fut battu, il comptoit qu'il détruiroit totalement l'Armée du Roi, qui n'auroit de retraite après le combat qu'à Suze;& qu'après la bataille gagnée, en faiſant prendre le revers de cette Vallée par Cumiane & Javen à toute ſon Infanterie, il empêcheroit que les débris de l'Armée ne puſſent ſe raſſembler à Suze, prendroit cette Place dès-qu'il ſe préſenteroit devant, pourſuivroit l'Armée juſques dans la Savoye, après quoi la priſe de Pignerol lui ſeroit ſure. Le projet étoit bon s'il avoit réuſſi, mais

ſujet à de trop grands inconvéniens s'il ne réuſſiſſoit pas.

La ſeconde faute que fit Mr. de Savoye, fut celle de quiter trop tard le voiſinage de Pignerol ; de ſorte qu'il ne pût venir au devant de l'Armée du Roi qu'à Marſaglia, entre les Ruiſſeaux de la Ciſola & de Non, qui dans cette ſaiſon ſont preſque à ſec.

L'avantage que ce Prince crut avoir trouvé dans cette diſpoſition, étoit qu'il prenoit ſon champ de bataille de maniére, qu'en cas qu'il fût battu, il pouvoit ſe retirer au Pô du côté de Ville-Franche & de Saluſſes ; & que ſi au contraire il battoit l'Armée du Roi, il ſe trouvoit à portée de faire paſſer, comme je viens de le dire, une partie de ſon Infanterie par Cumiane & Javen, pour achever de détruire l'Armée du Roi dans ſa retraite par la Vallée de Suze.

Cette diſpoſition fait voir que Mr. de Savoye abandonnoit les hauteurs de Pioſaſc, où il auroit pu appuyer ſa gauche, en relevant ſa droite vers le Sangon, de ſorte que ſa gauche ſe trouva ſans protection, & que ſa droite ne fut appuyée qu'aux petits Bois de la Volvéra, où il avoit jetté quelques Bataillons ; & ces Bois, à proprement parler, n'étoient que des brouſſailles, pénétrables même à la Cavalerie.

Par l'abandon des hauteurs de Pioſaſc, l'Armée du Roi eut le moyen d'étendre ſa droite juſqu'au pied des hauteurs, & de débor-

déborder ainsi la gauche de l'Ennemi, par où son desordre commença, & se communiqua ensuite aisément au centre. La gauche & le centre se reployant sur la droite, il fut facile à l'Armée du Roi de s'avancer sur le terrain du champ de bataille de l'Ennemi, & de le lui faire abandonner.

Dans cet exemple de la prémiére espéce des grandes actions, qui sont celles où les deux Armées sont en bataille, & se chargent de front par-tout, je trouve plusieurs réflexions à faire, les unes sur la maniére de combattre, les autres sur le choix du lieu où l'on veut combattre, & enfin sur les raisons pour combattre.

Sur la maniére de combattre, je dirai qu'il est essentiel à un Général qui veut recevoir la bataille de son Ennemi, de le forcer au moins de la lui donner avec tous les desavantages qui se peuvent trouver à l'attaque d'une Armée bien postée.

Si Mr. le Duc de Savoye avoit appuyé sa gauche aux hauteurs de Piosasc, comme je l'ai dit, il est certain que Mr. de Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à battre son Armée, parce que ç'auroit été un préalable à Mr. de Catinat de déposter l'Infanterie ennemie de cette hauteur; ce qui auroit pu être fort difficile par la nature du terrain, élevé & difficile à déborder en se soutenant sur la hauteur.

Sur le choix du lieu où l'on veut combattre, je dirai que si Mr. de Savoye s'étoit

s'étoit avancé avec toute son Armée au débouché de la Vallée de Suze, il auroit été impossible à Mr. de Catinat de s'étendre dans la plaine devant ce Prince, pour le combattre. A-la-vérité par ce mouvement Mr. de Savoye s'éloignoit de Pignerol, & laissoit Mr. de Catinat maitre de porter son Infanterie à cette Place, par les cols qui sont entre la Vallée de Suze & le Pragelas. Mais dans le fond qu'est-ce que cela auroit produit? Il auroit été absolument impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi, de subsister dans la Vallée de Suze, & elle auroit été contrainte de repasser incessamment en Savoye & en Dauphiné.

Ainsi, puisque le Siége de Pignerol n'étoit pas encore formé, il n'y avoit aucun inconvénient pour Mr. de Savoye de s'éloigner de cette Place, pourvu que cet éloignement lui produisît un avantage capable de détruire l'Armée du Roi, ou au moins de mettre, par le manque de subsistances, Mr. de Catinat dans l'impossibilité de se raprocher une seconde fois de lui avec sa Cavalerie.

Ainsi donc Mr. le Duc de Savoye en s'éloignant de Pignerol, n'abandonnoit point une entreprise formée, & ne faisoit que la remettre à un tems plus favorable.

Sur les raisons pour combattre, je dirai que Mr. de Savoye n'en a eu en cette occasion aucune de celles que j'ai dit être les véritables & bonnes raisons, qui

doivent

doivent porter un Général à chercher les occaſions de combattre ſon Ennemi.

Ce Prince n'a été porté à donner la bataille à la Marſaglia que par préſomtion, & enflé de quelques ſuccès heureux qu'il avoit eu la campagne précédente, & dans le commencement de celle-ci. Il a cru qu'il battroit l'Armée du Roi,& que la battant à la Marſaglia, ainſi engagée dans la plaine, il détruiroit l'Infanterie avant qu'elle pût avoir trouvé ſa retraite à Suze, où elle n'oſeroit même ſe raſſembler ſous la protection de cette Place, dont la Ville ne valoit rien, & le Château étoit trop petit pour la contenir.

Il crut auſſi que la Cavalerie, en cas qu'elle pût rentrer dans la Vallée de Suze, ne pourroit s'y arrêter, & repaſſeroit en Savoye & en Dauphiné, après quoi il prendroit Pignerol en fort peu de tems avec une partie de ſon Infanterie, & paſſeroit avec toute ſon Armée, pour la faire hiverner juſques dans Lyon & Grenoble.

Voilà comme Mr. de Savoye a penſé, lorſqu'il a donné la Bataille de la Marſaille. D'où je conclus que toutes les fois qu'un Général s'écarte des principes & des bonnes régles, il riſque de manquer ſon projet, qui pour n'être point judicieuſement concerté, le jette dans de grands inconvéniens pour la ſuite.

On a reproché à Mr. le Maréchal de Catinat de n'avoir pas aſſez profité d'une victoire auſſi complette, de n'avoir

pas

pas pris Coni, & fait hiverner l'Armée du Roi dans la Plaine de Piémont. Comme je ne servois pas dans cette Armée, je ne dirai sur ce sujet que ce que j'en ai appris; qui est, que l'on n'a point administré à ce Général les munitions de Guerre & de Bouche nécessaires pour exécuter le Siége de Coni, & pour faire subsister l'Armée au-delà des Monts. Ainsi il se pourroit, que ce ne seroit pas un reproche équitable à faire à Mr. le Maréchal de Catinat.

Jusqu'à présent j'ai eu à faire remarquer bien plus de fautes faites par les Généraux de nos Ennemis, que par ceux que le Roi a employés dans le commandement de ses Armées. Il n'en sera pas de même pour ce qui me reste à dire sur la discussion des Batailles, ou grands Combats qui se sont donnés depuis le commencement de cette Guerre. Tous leurs événemens malheureux ne peuvent raisonnablement être attribués qu'à ceux qui ont été chargés en chef de la conduite des Armées, ce qui sera aisément prouvé par la manière dont ils se sont conduits, tant avant, que le jour même de ces grandes actions.

Combat de Carpi, en 1701.

La prémiére action de la Guerre qui a commencé en 1701, est de la seconde espéce. C'est celle du Combat de Carpi donné en Lombardie. Le hazard seul fut

fut cause que son événement ne fut pas entiérement décisif contre les deux Couronnes, pour la Guerre d'Italie dans son commencement. Pour prouver cette vérité, il est nécessaire de dire quel étoit le projet de cette Guerre de notre part, & ce qui s'étoit passé avant cette journée.

Le plan général que le Roi se fit pour soutenir la guerre en faveur de la Monarchie d'Espagne, dévolue à Philippe V contre l'Empereur, & tous ses Alliés, étoit d'une guerre défensive, comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi Mr. le Maréchal de Catinat, à qui le commandement de l'Armée d'Italie fut donné, eut des instructions pour sa conduite, qui le gênérent trop dans ses prémiers mouvemens. Il ne lui avoit pas été permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Empereur à la sortie du Trentin. Cette Armée étoit commandée par Mr. le Prince Eugéne ; * de sorte que ce Prince se trouvoit avec toute son Armée, dans la Plaine de Véronne, en-delà de l'Adige, * sans qu'il eût été permis à Mr. de Catinat de s'y opposer, sur les terres de la République de Venise au-delà de cette Riviére.

On voit par ce récit, que Mr. le Prince Eugéne se trouvoit en Italie avec une Armée puissante, à l'entrée de laquelle il auroit été facile de s'opposer avec apparence d'un succès heureux. Mr. le Maréchal de Catinat étoit en-deçà de

l'Adige

l'Adige avec toute fon Armée. Ses ordres lui défendoient le prémier acte d'hoftilité. Ainfi il voyoit défiler devant fes yeux l'Infanterie de l'Armée de l'Empereur, qui defcendoit les Montagnes, pour s'approcher de l'Adige auprès de Véronne, fans ofer s'y oppofer.

L'Armée du Roi étoit féparée en plufieurs Corps. Une partie de l'Infanterie occupoit le pofte de Rivoli fur le bord de l'Adige, au-deffus de Véronne, & pouffoit des poftes fur le Mont Baldo, pour empêcher feulement que l'Ennemi ne prît fa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne fe portât d'abord auprès de Pefchiéra & du Mincio. La plus grande partie de la Cavalerie, & le refte de l'Infanterie, étoient vis-à-vis de Véronne. Par cette prémiére difpofition Mr. le Maréchal de Catinat crut s'oppofer également aux prémiers efforts de Mr. le Prince Eugéne, foit que fon deffein fût de porter fon Armée d'abord à Pefchiéra, foit que ce Prince voulût paffer l'Adige à Véronne, ou fur des ponts proche de cette Place; car on ne pouvoit douter, que la neutralité des Venitiens ne fût entiérement favorable à l'Empereur.

On ne croyoit pas d'ailleurs, que dans le commencement de la révolution d'Efpagne, le Milanés fût bien difpofé pour fon nouveau Roi. C'eft ce qui fit imaginer, qu'il fuffifoit d'empêcher que l'Armée de l'Empereur n'y pût entrer; ce que

que l'on croyoit opérer, en retenant cette Armée de l'autre côté de l'Adige.

Cette prémiére disposition ne dura guéres, parce que Mr. le Prince Eugéne s'étendit le long de l'Adige, au dessous de Véronne jusques vis-à-vis de l'Abadia. Mr. de Catinat s'étendit aussi de son côté, & porta sa droite jusqu'à St. Pierre de Laigniago, & à Carpi, sans diminuer pourtant le Corps d'Infanterie qu'il avoit à Rivoli; parce que Mr. le Prince Eugéne avoit aussi laissé de l'Infanterie vis-à-vis de Rivoli, qui paroissoit toujours vouloir passer l'Adige en cet endroit.

On sait que l'Adige qui coule au Midi depuis sa source jusqu'au Pô, un peu au-dessus de Véronne, tourne tout-à-coup au Levant. Il est donc aisé de voir que Mr. le Prince Eugéne, ainsi étendu, pouvoit être ensemble en bien moins de tems que Mr. de Catinat, qui avoit bien plus de chemin à faire pour se rassembler.

Aussi ce Prince se servit-il de cet avantage, pour faire passer une partie de son Armée au-dessous de l'Abadia, pendant qu'il laissoit encore à Mr. de Catinat les attentions du côté de Rivoli. Après cela ce Prince mit ce Corps assez en force, pour à l'aide du pays fort coupé qui est entre l'Adige & le Pô, ne pas craindre ce quartier trop foible de Carpi, ni celui de St. Pierre de Laigniago, où étoit Mr. de Tessé avec la plus grande partie

de

de la Cavalerie, comme dans un centre à se pouvoir porter également à Carpi, & du côté de Véronne, suivant qu'il en seroit besoin.

Cette seconde disposition de Mr. le Maréchal de Catinat ne m'a jamais paru bonne, son Armée étoit trop séparée. Je suis persuadé qu'on ne peut efficacement s'opposer à un Ennemi, qui est, ou qui peut être ensemble en moins de tems qu'on ne peut en avoir pour se rassembler, en se séparant soi-même, & que l'on court toujours risque d'avoir des quartiers battus, quand on se sépare ainsi.

Tout ce que je viens de dire de ces prémiers mouvemens, qui ne sont pas du sujet de ce Chapitre, & qui ont même été traités ailleurs, n'est que pour faire connoître, que ce fut véritablement cette séparation de l'Armée du Roi, qui fit concevoir à Mr. le Prince Eugéne le dessein de la battre en détail.

Pour y parvenir, ce Prince crut qu'il falloit donner à Mr. de Catinat de nouvelles attentions, sans pourtant lui ôter celles qu'il continuoit d'avoir du côté de Rivoli & de Véronne. Pour cela Mr. le Prince Eugéne avança un Corps de Troupes jusqu'au Pô vis-à-vis Ferrare, & fit travailler à un pont sur cette Riviére, comme s'il eût eu dessein de faire passer son Armée dans l'Etat de la Mirandole, & dans le Modenois, dont on savoit que le Prince étoit affectionné à la Maison d'Au-

d'Autriche. Il fit même passer quelque Cavalerie sur un pont volant, laquelle se montra aux portes de Ferrare. Ce mouvement engagea Mr. de Catinat à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit, & à faire passer un Corps d'Infanterie sur le pont du Pô, qu'il avoit dans le Séraglio. Ce Corps vint occuper le poste de la Stellata, presque vis-à-vis Mr. le Prince Eugéne.

Ce fut ce tems que ce Prince jugea favorable à l'exécution de son projet, de battre l'Armée du Roi en détail. Il marcha à Carpi avec un Corps de Troupes, & fit marcher Mr. le Prince de Commerci avec un plus gros Corps de Cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, dans le même tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi; après quoi ces deux Corps rejoints auroient aisément pu battre Mr. de Tessé, qui étoit à St. Pierre de Laigniago, ce qui achevant de séparer le Corps qui étoit * le long de l'Adige, & à Rivoli, de celui qu'on avoit posté * à la Stellata, & à portée de notre pont du Pô, il étoit sûr que toute l'Armée du Roi se seroit trouvée battue en détail. Dès-lors le Milanés & l'Italie auroient été perdus. Voilà l'effet qu'auroient produit les mouvemens de Mr. le Prince Eugéne, dont Mr. de Catinat n'avoit pas pénétré la vue, prise sur la disposition trop étendue qu'il avoit donnée à son Armée.

Tout

Tout sembloit concourir de notre part à rendre l'exécution de ce grand projet facile & sure. Mr. de Catinat avoit continuellement pris pour vraies, toutes les fausses attentions que Mr. le Prince Eugéne lui avoit données. Nous étions séparés en sept ou huit Corps, pendant que Mr. le Prince Eugéne, qui paroissoit être séparé aussi-bien que nous, ne laissoit pas de s'être ménagé les moyens de se rejoindre en deux Corps, supérieurs à ceux que l'on auroit pu lui opposer.

Les Elémens seuls nous furent favorables, & empêchérent ce jour-là la ruïne entiére de l'Armée du Roi. Un orage prodigieux, qui survint au moment que Mr. le Prince Eugéne commença sa marche, rendit le pays par où la Colonne de Mr. le Prince de Commerci devoit passer, si impratiquable pour la Cavalerie, qu'elle fut obligée de prendre un détour de plus de cinq lieues, pour arriver à son rendez-vous entre Carpi & l'Adige ; de sorte que le quartier de Carpi fut attaqué & battu par Mr. le Prince Eugéne, sans que la Colonne de Mr. de Commerci y parût.

Ainsi le quartier de S. Pierre de Laigniago eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi, de monter à cheval, de lever son camp, & de se se reployer sur les autres quartiers voisins du Mincio, en abandonnant Rivoli & les bords de l'Adige. Quoi-

Quoique ce grand projet n'ait pas eu tout le succès que son auteur en devoit raisonnablement espérer, puisqu'il ne produisit qu'un fort léger combat à Carpi, il n'en doit cependant pas être moins admiré par ceux qui savent la guerre. Il y faut remarquer un dessein habilement conçu, & sagement conduit, par des mouvemens couverts de démonstrations différentes du véritable objet, mais pourtant si apparentes, & si propres à persuader, que le Général opposé, & attentif, a continuellement pris le faux apparent pour le vrai, quoique toujours à portée de pouvoir distinguer le véritable d'avec l'apparent.

Ce combat, quoique fort peu considérable pour la perte des hommes, ne laissa pas de produire des effets remarquables. Les Troupes du Roi ne purent se rassembler qu'auprès du Mincio, parce que toute l'Armée de l'Empereur passa l'Adige sans perte de tems. On ne put même se tenir que peu de jours endelà du Mincio, parce que Mr. le Prince Eugéne passa cette Riviére auprès de Montzabano; & l'on fut contraint de se retirer derriére l'Oglio & l'Adda, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans le Milanès par le Bressan; parce que dans ce commencement on craignoit une révolution entiére dans cet Etat, où il n'y avoit que des Troupes Espagnolles & Italiennes. Ainsi Mr. le Prince Eugéne resta maître de tout le pays entre l'A-

dige & l'Adda, à la réſerve de Mantoue, où on laiſſa une forte garniſon.

J'ai dit ci-deſſus que Mr. le Maréchal de Catinat avoit été dans ſa prémiére diſpoſition trop gêné par les ordres de la Cour, & qu'il ne lui avoit pas été permis de s'oppoſer à Mr. le Prince Eugéne, lorſque ſon Armée débouchoit du Trentin, pour entrer dans l'Etat de Veniſe.

Cette prémiére faute, qui conſtamment étoit fort grande, par rapport au plan général de la Guerre, ne peut donc être attribuée à ce Général. Mais auſſi peut-on lui pardonner, de n'avoir pas réfléchi avec attention ſur les prémiers mouvemens de Mr. le Prince Eugéne, après que ce Prince eut fait paſſer l'Adige à une partie de ſon Armée, laiſſant l'autre vis-à-vis de Rivoli & de Véronne ? Ce raiſonnement même, qui l'auroit conduit à pénétrer le véritable deſſein de ſon Ennemi, me paroit fort ſimple, & ne conſiſtoit que dans la poſition des deux Armées. Voici comme il devoit être fait.

Le véritable deſſein de Mr. le Prince Eugéne ne peut plus être de paſſer l'Adige avec toute ſon Armée au-deſſus de Véronne, pour chercher à s'approcher du Milanès par le côté du Breſſan, puiſqu'il a paſſé cette Riviére avec une partie de ſes Troupes, au-deſſous de l'Abadia, & qu'il s'eſt même étendu juſqu'au Pô, parce qu'il ne pouvoit plus tenter

ce

ce passage de l'Adige au-dessus de Véronne, qu'avec un Corps peu considérable, tel qu'est celui qu'il a laissé à portée de Véronne : par conséquent quand le Corps que je laisserai à Rivoli seroit inférieur à celui qui lui sera opposé, l'Ennemi ne sera pas pour cela en état de forcer ce poste, que je puis même accommoder avant que je m'y sois posté avec de nouvelles Troupes, pour le forcer à abandonner ce dessein. Ainsi il est inutile de garder au poste de Rivoli, un Corps d'Infanterie aussi considérable que celui que j'y ai laissé; & il est plus à propos de porter une partie de cette Infanterie au quartier de la droite de l'Armée, puisque c'est un pays coupé, où l'Infanterie conviendra.

L'Ennemi ne peut tenter de passer l'Adige entre Véronne & l'Abadia, parce que tous les bords de cette Riviére sont gardés, & qu'il ne pourroit tenter d'y faire un pont, sans que j'en eusse assez tôt connoissance pour m'y opposer. Ainsi lorsque je vois que Mr. le Prince Eugéne commence à s'étendre le long de l'Adige au-dessous de Véronne, je ne dois pas craindre que son véritable dessein soit de faire des ponts sur cette Riviére, & de la passer devant moi, tant qu'il laisse vis-à-vis de Rivoli une partie de son Infanterie.

Puis donc que ce Prince a passé l'Adige au dessous de l'Abadia, & qu'il est de sa personne avec la plus grande partie de

 son

son Armée entre l'Adige & le Pô, il ne peut plus avoir que deux vues; celle de donner des attentions fort éloignées les unes des autres, pour parvenir à séparer l'Armée du Roi, & agir contre la partie la plus foible; ou celle de passer le Pô, entrer dans le Modenois, & dans cette situation tenter une révolution dans le Royaume de Naples.

De ces deux vuës de l'Ennemi, la plus raisonnable à lui donner, après la discussion que je viens de faire, est celle de croire que Mr. le Prince Eugéne cherche à agir contre les quartiers trop foibles de la droite de l'Armée du Roi. Ainsi donc ce sont ces quartiers-là où il faut que je me mette en force par un Corps d'Infanterie, parce que c'est un Pays où elle servira avec succès.

Je dois même me déterminer d'autant plutôt à ce parti, que si effectivement Mr. le Prince Eugéne songeoit à passer le Pô dans ce commencement de campagne, ce qui n'est pas raisonnable à penser, tant qu'il y aura une Armée en-delà de l'Adige au dessus de Vérone, il faut toujours que le quartier de Carpi, & ceux qui sont derriére, soient en force, pour s'opposer à la réunion de la partie de l'Armée ennemie qui est en-delà de l'Adige, avec celle qui a passé cette Riviére.

Je n'ai point fait ce raisonnement depuis le Combat de Carpi. Des gens dignes de foi pourroient dire, que plusieurs jours avant ce combat j'ai improuvé cet-

te disposition de l'Armée du Roi, par les conséquences que je craignois qu'elle n'eût ; & je ne répéte ici que ce que j'ai dit dans ce tems-là, que pour apprendre que lorsqu'on est chargé d'observer les mouvemens de son Ennemi, & qu'on est obligé de se régler sur ce qu'il fait, il faut soigneusement, & avec application, examiner à fond jusqu'aux moindres circonstances de ses mouvemens, se mettre à sa place pour penser, comme s'il connoissoit parfaitement notre disposition, & les avantages qu'il peut tirer de ses défauts. Quand on se conduit de cette maniére à la Guerre, on donne difficilement dans les panneaux qui sont tendus, même par un Ennemi capable.

Combat de Chiari, en 1701.

Le second événement de cette campagne en Italie, est celui du Combat de Chiari, qui est de la seconde espéce des grandes actions.

Nous étions dans cette occasion les Attaquans d'un poste accommodé & préparé par l'Ennemi à la tête de son Armée, & que nous n'avions même pas reconnu : circonstance bien remarquable, pour faire voir l'inutilité de cette entreprise, quand même elle auroit pu être exécutée avec un succès heureux : voici le fait.

Mr. le Duc de Savoye étoit Généralissime des Armées des deux Couronnes ;

& ce n'eſt pas ſans fondement que l'on a cru que dès ce tems-là, ce Prince étoit d'intelligence avec Mr. le Prince Eugéne, auquel il faiſoit ſavoir toutes les diſpoſitions & tous les mouvemens de notre Armée.

Comme la Cour n'étoit pas contente de Mr. le Maréchal de Catinat, tant à cauſe de ſes prémiéres diſpoſitions, qui avoient attiré l'affaire de Carpi, qu'à cauſe de ſes marches précipitées pour ſe venir mettre derriére l'Oglio & l'Adda, le Roi envoya Mr. le Maréchal de Villeroi pour prendre le commandement de ſon Armée de Lombardie. Ce Général voulut à ſon arrivée ſe ſignaler par quelque exploit qui remît le cœur aux Troupes, que les marches en arriére de Mr. de Catinat avoient un peu découragées. Quoique Mr. de Catinat lui eût communiqué les juſtes ſujets qu'il avoit eu de ſe défier de la probité de Mr. le Duc de Savoye, ce nouveau Général ne laiſſa pas de concerter avec ce Prince le deſſein d'attaquer le petit Corps d'Infanterie, que l'Ennemi avoit dans Chiari, à la tête de ſon camp.

Ce projet étoit d'autant plus vain, & inutile à exécuter, que ſa réuſſite n'auroit produit aucun avantage à l'Armée dans la circonſtance préſente. Mr. le Prince Eugéne fut bientôt averti de notre deſſein, & de notre diſpoſition. Sur ces connoiſſances, il ſe prépara à nous en rendre la tentative ſanglante; en quoi il

il réussit parfaitement. Nous y perdîmes beaucoup de monde; & après nous être opiniâtrés, autant que de Mr. de Savoye le jugea nécessaire pour augmenter notre perte, il fallut enfin se retirer, sans avoir eu, pendant que le combat dura, un seul instant où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux, tant Mr. le Prince Eugéne s'étoit bien préparé.

Je ne crois pas devoir oublier ici une circonstance bien remarquable, qui m'a été dite par des personnes présentes à ce combat. C'est que Mr. de Savoye se comporta pendant toute l'action avec une valeur distinguée, & qui seule auroit été capable de servir de preuve de la droiture de son cœur, si l'on n'en avoit eu d'ailleurs de convaincantes de sa perfidie & de sa trahison.

De ces deux actions de Carpi & de Chiari, qui se sont suivies, je tirerai des réflexions opposées. Dans le projet de Carpi tout étoit grand de la part du Général ennemi, & portoit, par la sagesse de sa disposition, à la décision d'une Guerre en sa naissance, qui auroit dû être comme impossible à commencer, & cela par la seule supériorité de génie de Mr. le Prince Eugéne sur Mr. de Catinat.

Dans celui de Chiari tout étoit petit de la part de Mr. le Maréchal de Villeroi, puisque la possession du Poste de Chiari ne pouvoit le conduire à rien de considérable, pas même à la possibilité

de le garder, après s'en être rendu maître; parce qu'il étoit trop près du front du camp ennemi.

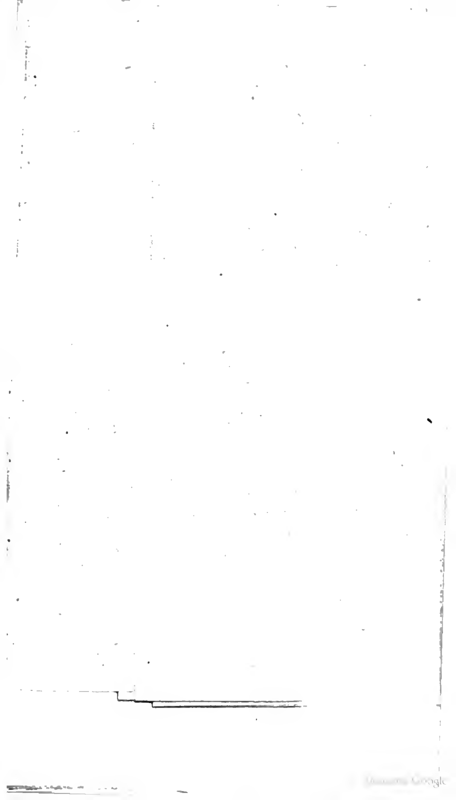
Ainsi donc Mr. le Prince Eugéne, par l'enlévement du seul Poste de Carpi, s'ouvroit un chemin vraisemblablement sûr, pour la ruïne de toute l'Armée des deux Couronnes, & pour la conquête de toute l'Italie; & c'est ce qui s'appelle penser avec profondeur d'esprit: & Mr. de Villeroi, par l'attaque du Poste de Chiari, ne pensoit à se procurer aucun avantage solide, pour éloigner Mr. le Prince Eugéne de la frontiére du Milanès, ni même pour se procurer aucune aisance qui lui fût nécessaire.

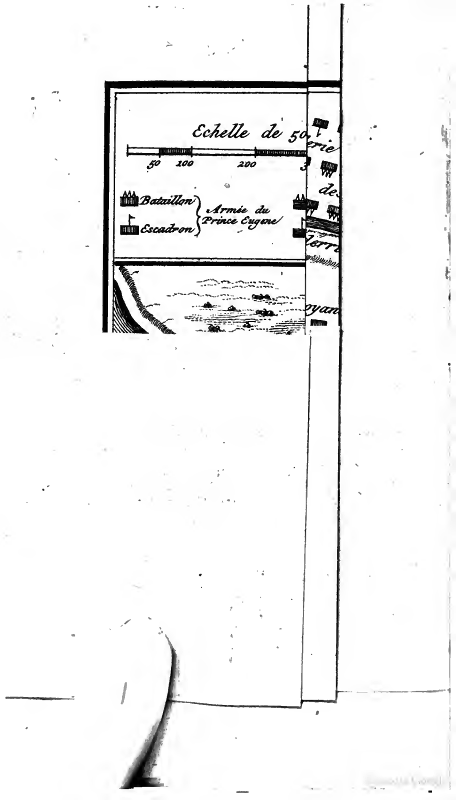
Combat du Crostolo, en 1702.

Le Combat de Cavalerie donné l'année suivante 1702, auprès du Crostolo en Lombardie, est encore de la seconde espéce des grandes actions. Mr. de Vendôme commandoit l'Armée du Roi sous le Roi d'Espagne, qui y étoit en personne.

Après la levée du blocus de Mantoue par ce côté-ci du Pô, & la prise de Bersel, l'Armée des deux Couronnes marchoit en avant vers le bas Pô, pour ôter à Mr. le Prince Eugéne la communication qui s'étoit établie avec le Modénois & la Mirandole, par les ponts qu'il avoit sur le Pô, & par un poste qu'il avoit à Rovère.

Ce Prince qui étoit dans le Séraglio avec




Echelle de 50
50 100 200 3
Bataillon
Escadron
Armée du Prince Eugene

avec son Armée, avoit détaché trois mille chevaux, qui s'étoient avancés jusqu'au Crostolo. Les bords de cette Riviére, ou Torrent, étoient difficiles & escarpés. Ainsi l'Officier-Général qui commandoit ce Corps de Cavalerie, crut pouvoir y tenir de trop près devant l'Armée, qui marchoit en avant comme je viens de le dire. Cette imprudence donna le tems de visiter les bords du Crostolo, au-dessous du front de cette Cavalerie. On trouva un endroit praticable, on y passa, & ce Camp fut entiérement battu.

Il n'y a rien eu de remarquable dans cet événement. La seule réflexion à faire sur ce sujet, n'est qu'une répétition de ce que j'ai dit, du risque que court un Corps inférieur, lorsqu'il veut tenir de trop près devant une Armée qui marche à lui; parce que le plus petit engagement qu'il a la témérité de prendre avec un Ennemi supérieur, se communique en un instant à tout son Corps, par la vivacité de l'Attaquant; après quoi la fuite même ne peut plus le dégager.

Bataille de Luzara, en 1702.

La Bataille de Luzara, donnée en Lombardie peu de jours après le Combat du Crostolo, est une action de la prémiére espéce. Quoique les deux Armées ne se soient pas chargées par

tout leur front, elles étoient toutes deux en bataille. Le Roi d'Espagne y étoit en personne, & l'Armée étoit commandée sous lui par Mr. de Vendôme.

Après le Combat du Crostolo, l'Armée du Roi marcha à Luzara, & aux ponts que les Ennemis avoient sur le Pô, à dessein de leur ôter toute communication avec le Mirandolois & le Modenois. Comme il y avoit plusieurs petites Riviéres & Navilles à passer, on fit cette marche avec assez de précaution dans son commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il avoit été possible de le faire, & il y avoit un Corps de Cavalerie commandé, pour précéder la marche de l'Armée, & l'avertir de ce qu'il verroit.

On n'avoit point d'avis que Mr. le Prince Eugéne eût fait aucun mouvement, & on le croyoit dans le Séraglio, comme il y étoit, lorsqu'on s'étoit approché de lui par le côté de Mantoue. Cependant ce Prince avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son Armée, & il étoit entre le Zéro & le Pô, si bien couvert de la digue du Zéro, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son Armée; parce qu'à la fin de la marche, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie qui précédoit l'Armée, n'avoit point porté sa curiosité jusques sur cette digue du Zéro, derriére laquelle toute l'Armée de l'Empereur

le

se trouvoit en bataille: négligence trop grande, & qui doit au moins à l'avenir servir d'instruction, pour ne plus tomber dans un pareil inconvénient.

Lorsque l'Armée du Roi, qui marchoit, & qui étoit par conséquent encore en colonne, fut prête à entrer dans son camp auprès de Luzara, elle se trouva sous le feu de l'Infanterie ennemie, qui étoit en bataille dessous le revers de la digue, & qui n'eut qu'à monter sur la digue pour faire son feu. Il fallut donc en arrivant sur le terrain du camp, se former & combattre.

Plusieurs haies se trouvérent entre le front de l'Armée & la digue, en sorte qu'il étoit impossible que les lignes pussent s'aborder de front. L'Ennemi hazarda pourtant en plusieurs endroits de marcher à nos Bataillons, mais ce fut sans succès.

A notre droite, la Cavalerie trouva un pays plus ouvert, aussi y eut-il quelques charges, mais de peu de conséquence; parce que l'Ennemi vit que l'attaque du front ne lui réussiroit pas, & que la Cavalerie de la droite, qui dans sa marche s'étoit trouvée un peu trop éloignée de la marche des colonnes d'Infanterie, avoit dans ce tems-là repris son terrain, & formé sa ligne à la droite de l'Infanterie.

Ainsi cette journée se passa sans avantage marqué de part ni d'autre sur le champ de bataille. Notre Armée se

campa pourtant à la portée du canon de celle des Ennemis sans la voir, parce qu'elle étoit derriére la digue ; & retrancha son camp, parce qu'elle vouloit prendre Luzara & Guastalla, qui étoient derriére la gauche de l'Armée du Roi, & que l'on prit effectivement. Ce qui ne laisse pas de marquer un avantage décidé, puisque l'Ennemi qui resta dans son poste, ne tenta rien les jours suivans pour sauver Guastalla.

Ce projet de Mr. le Prince Eugéne étoit beau, & il ne lui manquoit que le bonheur d'être exécuté aussi heureusement, qu'il avoit été judicieusement concerté. Ce n'a même été qu'un hazard, que Mr. le Prince Eugéne ne pouvoit prévoir, qui sauva l'Armée du Roi dans cette occasion, & qui mérite d'être sû.

L'Armée de l'Empereur étoit, comme je l'ai dit, cachée derriére la digue du Zéro, & Mr. le Prince Eugéne, qui n'avoit pas été découvert par le Corps de Cavalerie qui devoit précéder la marche de l'Armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du camp sans porter ses attentions plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'Armée du Roi sans qu'elle le fût. Ce Prince compta donc que l'Armée du Roi, en arrivant sur son terrain, poseroit les armes, & se camperoit; après quoi la Cavalerie iroit au fourage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau; & qu'ainsi prenant ce tems favorable,

rable, pour marcher de front au camp de l'Armée du Roi, dont il étoit fort près, il en prendroit toutes les armes aux faisceaux, & une partie des chevaux au piquet; ce qui auroit en un moment produit la perte entiére de toute l'Armée.

Ce projet se trouvoit au point d'être exécuté, & Mr. le Prince Eugéne n'attendoit que cet heureux moment, lorsque le hazard seul fut cause que ce Prince fut découvert assez à tems pour y porter reméde, & avant que l'Infanterie se fût écartée.

Voici quel fut ce hazard. La digue du Zéro n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux dans ce Canal, qui va du Pô au dessous du Séraglio au Pô du côté de Rovére, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux. Dans quelques endroits du front du camp, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la garde de son camp, qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette garde, que cet Officier monta sur la digue, par simple curiosité de voir le pays au-delà de la digue. Il y vit toute l'Infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue, & la Cavalerie en bataille derriére l'Infanterie. Cette découverte donna sur le champ l'allarme sur toute la ligne, qui eut assez tôt pris les armes, pour s'opposer à un Ennemi qui

 avoit,

avoit, comme je l'ai dit, entre lui & le camp, un pays couvert de haies à passer, & qui l'obligeoit à défiler. L'Ennemi découvert ne laissa pas de marcher en avant, espérant de mettre du desordre en assez d'endroits du front de la ligne, pour en pouvoir profiter: mais comme je l'ai dit, son espérance fut vaine, & il ne put en aucun endroit parvenir jusqu'au front du camp.

Ce récit me fournit plusieurs remarques importantes à faire. La prémiére est, qu'un Général ne doit jamais marcher, ni faire aucun mouvement, sans avoir examiné tous les moyens de faire cette marche, ou ce mouvement, avec toutes les précautions requises. Mr. de Vendôme marchoit vers un Ennemi sage, vigilant & habile, & qui par la situation du pays pouvoit lui ôter la connoissance d'un mouvement. Il ne devoit donc pas suffire à Mr. de Vendôme, de commencer sa marche avec attention, il la falloit finir de même; & le plus circonspect de ses Officiers-Généraux ne l'étoit pas trop, pour être chargé du commandement du Corps, qui devoit non seulement éclairer la marche de l'Ennemi, mais assurer son camp, jusqu'à ce que les Gardes fussent postées, & même les Fourageurs revenus. Cela ne se trouva pas ainsi; car lorsque l'Armée du Roi arriva sur le terrain où l'on avoit résolu de la faire camper, ce Corps détaché

ne

ne se trouvoit point avancé, & n'avoit pas pensé à visiter la digue, ni le terrain qui étoit au-delà.

La seconde remarque à faire est, qu'une Armée qui arrive sur le terrain de son camp, ne doit pas poser les armes, que les Gardes ne soient posées & assurées, principalement lorsque le pays qui est à la tête du camp, n'a point été visité & bien reconnu.

La troisième remarque est, qu'une Armée peut être surprise en arrivant dans son camp, lorsque l'Ennemi a pu faire un mouvement pour s'en approcher, qui n'ait pu être connu, & que la nature du pays lui a fourni un terrain, à la tête ou sur les flancs de l'Armée, derriére lequel il ait pu se cacher.

Ainsi il ne faut, ni marcher sans précaution, ni camper sans avoir reconnu les environs du camp; parce qu'il ne faut pas combattre sans y être préparé, ou sans avoir eu le tems de se préparer à combattre: ce qui seroit arrivé à Luzara, si le hazard dont j'ai parlé n'avoit point fait découvrir l'Ennemi.

Bataille de Fridlinghen, en 1702.

On a donné le nom de Bataille à l'Action qui s'est passée à Fridlinghen, quoiqu'à proprement parler ce soit plutôt un grand Combat d'Infanterie & de Cavalerie, puisque ces deux Corps ont combattu

battu féparément. Voici comme cette action s'eſt paſſée.

Mr. de Villars ayant été détaché de l'Armée principale du Roi en Alſace, pour veiller avec un Corps de Troupes à la conſervation de l'ouvrage, que l'on avoit rétabli pour couvrir le point d'Huningue, que les Ennemis paroiſſoient vouloir attaquer, campoit en-deçà d'Huningue, à portée de protéger l'ouvrage extérieur, & de profiter du décampement de l'Ennemi, s'il lui en donnoit occaſion.

L'Armée ennemie étoit campée dans la plaine, qui eſt entre le Rhin & la Montagne, vis-à-vis l'ouvrage qui couvroit le pont. Sa gauche proche du territoire de Bâle, & ſa droite s'étendant vers le Village de Fridlinghen, au-devant duquel il avoit une groſſe redoute, conſtruite depuis la Guerre, pour la ſureté du pays contre les Partis de la Garniſon d'Huningue.

Dans cette diſpoſition de part & d'autre, Mr. de Villars étoit attentif ſur la maniére dont l'Ennemi décamperoit lorſqu'il ſe retireroit, pour aller prendre ſes quartiers d'hiver. L'Ennemi donc préſumant que lorſqu'il voudroit décamper, il pourroit faire ce mouvement, ſans craindre d'être ſuivi dans ſa retraite; & qu'il pourroit être aſſez tôt hors de portée, pour n'avoir pas à appréhender qu'une Armée qui avoit le Rhin à paſſer ſur un ſeul pont pût être aſſez diligente

pour

pour troubler ſon arriére-garde, ſe négligea dans la ſureté à prendre en décampant. Il crut pouvoir en quitant ſon camp, ſéparer ſon Infanterie de ſa Cavalerie. Il fit marcher ſon Infanterie par le derriére de ſon camp, ſur les hauteurs par leſquelles il lui vouloit faire prendre ſa marche, & ſa Cavalerie marcha par ſa droite, pour entrer dans le défilé de Fridlinghen, au-devant duquel défilé étoit la redoute dont j'ai parlé.

Dès le commencement de ce mouvement, qui ſe faiſoit à la vue de Mr. de Villars, ce Général avoit donné ſes ordres, pour faire paſſer le Rhin à l'Armée du Roi; ce qui fut exécuté avec toute la diligence poſſible. Quand l'Armée fut paſſée, il la partagea pour marcher à l'Ennemi, comme il avoit vu partager la marche de l'Ennemi pour ſa retraite.

L'Infanterie ſous la conduite de Mr. Desbordes marcha devant elle, à la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie prenoit ſa marche, qui négligeant de revenir s'oppoſer à celle du Roi, qui avoit beaucoup de peine à monter, trouva peu après ſon arriére-garde approchée, par la vivacité même trop grande de la marche de notre Infanterie, qui fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Si l'Ennemi dans ce tems-là avoit marché à nos Bataillons, fort eſſouflés & en deſordre, il y a beaucoup d'apparence qu'il

qu'il auroit eu de l'avantage sur notre Infanterie. Mais Mr. de Villars, qui avec beaucoup de raison craignit cet inconvénient, s'y porta de sa personne, & fit prendre le tems à son Infanterie de se former. Ces deux Corps ne se chargérent pourtant point en ligne. Notre Infanterie suivit de près la retraite de celle de l'Ennemi, sans pouvoir l'engager à combattre de front. Ainsi on ne peut pas dire qu'elle ait été battue en cette occasion.

Le combat de la Cavalerie fut beaucoup plus décidé, par la faute de l'Officier qui commandoit celle de l'Ennemi, & par la sagesse & la capacité de Mr. de Maignac, qui commandoit celle du Roi.

Comme la conduite de cet Officier-Général dans cette occasion, m'a paru fort judicieuse & fort sensée, j'en ferai un détail exact, qui pourra peut-être un jour servir d'instruction à mon fils.

J'ai dit que la plaine où l'Armée ennemie étoit campée, s'étendoit jusqu'au Village de Fridlinghen, dont le passage faisoit un défilé considérable, & qu'au devant de ce défilé il y avoit une redoute, où l'Ennemi avoit du canon, & un poste d'Infanterie.

L'Officier-Général qui commandoit la Cavalerie ennemie, en se mettant en marche, crut qu'il auroit le tems de faire passer le défilé à sa Cavalerie, avant qu'elle pût être jointe par la nôtre, qui n'avoit pas encore achevé de passer le pont du

Rhin;

Rhin ; mais il fut trompé par la vivacité de notre marche, qui fut telle, que l'Ennemi fut obligé de faire ressortir ce qui étoit entré dans le défilé, & de se mettre en bataille, pour recevoir notre Cavalerie, qui s'avançoit pour le charger. Cette Cavalerie ennemie, en se formant, auroit pu appuyer sa droite à la redoute, & sa gauche pouvoit être couverte par un pays serré, & impratiquable à la Cavalerie, qui se trouvoit au pied de la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie marchoit.

Dans cette disposition l'Ennemi pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & recevoir la charge de notre Cavalerie, dont la gauche auroit essuyé le feu de l'Infanterie & du Canon de la redoute, avant que de pouvoir charger. Mais Mr. de Maignac, par un mouvement d'un Officier expérimenté & habile, sut déranger la disposition où l'Ennemi auroit pu se mettre, & l'engagea à perdre son avantage. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa prémiére ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer avec précaution & sans combattre.

L'Ennemi présomtueux, & supérieur, prit ce mouvement de Mr. de Maignac pour un effet de sa crainte d'entrer en engagement avec un Ennemi dont il n'avoit eu dessein que de troubler la retrai-

te,

te, en trouvant sa tête engagée dans le défilé ; & perdant par cette présomtion l'avantage de sa disposition, il marcha en avant, en s'ouvrant pour faire entrer ses lignes redoublées dans sa prémiére & seconde ligne.

Ce mouvement ne pouvoit se faire sans danger, si près d'un Ennemi qui cherchoit à combattre. Aussi Mr. de Maignac en profita-t-il avec beaucoup de capacité. Il prit le moment du dérangement de l'ordre de bataille de l'Ennemi, qui en étendant sa droite venoit de perdre l'avantage de la protection du feu de la redoute ; & il le chargea si à propos, dans le tems qu'il n'étoit point en bataille, qu'il renversa la prémiére ligne sur les autres, qui n'étoient pas encore formées, & le jetta en confusion dans le défilé, sans crainte du feu de l'Infanterie de la redoute, qui ne pouvoit plus le diriger sur nous ; parce qu'elle auroit également tiré sur ses propres Troupes mêlées avec les nôtres, dans le tems que l'on auroit pu essuyer ce feu en flanc.

Du récit de la Bataille de Fridlinghen, il en faut tirer une réflexion, opposée à celles que j'ai faites sur la Bataille de Luzara ; & dire qu'une Armée peut aisément être battue, quand elle décampe à portée de son Ennemi ; & quand elle croit pouvoir marcher en arriére, sans avoir pris les précautions requises en pareil cas.

Car

Car il est certain que si l'Infanterie ennemie, au-lieu de se remonter sur les hauteurs précisément derriére son camp, avoit occupé celles qui étoient sur sa droite, à portée de protéger la Cavalerie, jusqu'à ce que son arriére-garde eût été entiérement entrée dans le défilé de Fridlinghen, la gauche de la Cavalerie se trouvant ainsi protégée par l'Infanterie de l'Armée, & la droite par la redoute, il auroit été impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi d'entrer en action contre celle de l'Ennemi.

Si même l'Infanterie ennemie, au-lieu de prendre sa marche par les hauteurs pour sa commodité, avoit décampé avant le jour, & pris sa marche par le pied de la Montagne, à la gauche du défilé de Fridlinghen, il est certain que l'Infanterie de l'Armée du Roi n'auroit pas eu assez de tems pour la joindre, & qu'ainsi toute cette Armée se seroit paisiblement retirée.

Ainsi donc la présomtion de l'Ennemi, par le mouvement en avant que sa Cavalerie voulut faire, & sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec sureté, furent les causes de sa perte.

Bataille de Spire, en 1703.

Comme il est certain qu'il est presque impossible qu'il se trouve deux actions de guer-

guerre tout-à-fait semblables, & quoique je n'aye distingué les grandes actions qu'en deux classes, celle des Batailles rangées, & celle des grands Combats, dont l'événement ne laisse pas de produire des effets aussi considérables, que ceux qui suivent les Batailles rangées ; le récit de la Bataille de Spire donnée en 1703, & gagnée par Mr. de Tallard, est d'une espéce si particuliére, qu'elle mérite d'être examinée avec soin, afin de faire connoître que la conduite qui y a été tenue, ne doit jamais servir d'exemple à imiter.

L'Armée du Roi commandée par Mr. le Maréchal de Tallard, avoit formé le Siége de Landau, & la Place commençoit à être pressée, lorsque l'Armée ennemie ayant passé le Rhin à Spire, au-dessous de cette Ville, marcha en avant pour combattre Mr. de Tallard. Notre Général ne voulant pas attendre l'Ennemi dans ses lignes, en quoi il agissoit prudemment, ne laissa devant la Place que la Garde de la tranchée, & marcha au-devant de l'Armée ennemie, qu'il trouva qui achevoit de passer la branche du Spirebach la plus proche de lui, & étoit déjà presqu'en bataille.

La raison auroit voulu que Mr. de Tallard eût fait deux choses, avant que de marcher à l'Ennemi pour le combattre. La prémiére, que comme depuis ses lignes jusqu'à ce qu'il fût à vue de l'Ennemi, son Armée avoit marché en co-

colonne, il commençât par se former, & se mettre en bataille. La seconde, qu'en se mettant en bataille il ne prît pas son terrain en s'avançant sur son Ennemi, afin de donner le tems à Mr. de Précontal d'arriver avec un Corps considérable qu'il conduisoit, & qui venoit de plus loin que le reste de l'Armée du Siége.

Mais ces deux préalables furent également négligés par Mr. de Tallard. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille; ce qui rendit dans le commmencement de l'action le combat si desavantageux, que Mr. de Tallard crut son Armée battue sans resource. Mais l'Ennemi, peu capable de profiter de cette faute, & de notre desordre, ayant négligé de faire avancer sa gauche sur le terrain que nous aurions dû occuper pour le front de notre droite si nous avions été en bataille, notre Infanterie de la gauche, toujours en colonne, rechargea avec tant de vigueur ce qui étoit devant elle, qu'elle ouvrit l'Infanterie ennemie qui étoit en bataille; de sorte que cette charge ayant fait reculer le front de l'Ennemi, notre Infanterie se forma un front plus étendu, & se trouva à portée par son feu de faire perdre du terrain à la Cavalerie ennemie de la gauche.

Ce petit avantage donna le moyen à notre Cavalerie de la droite, de se former

mer à la hauteur de notre Infanterie; après quoi ce petit front ayant chargé avec succès, il mit un tel desordre par toute la gauche de l'Ennemi, qu'elle se rejetta en confusion sur la droite, où elle porta aussi le desordre; parce que dans ce même tems, notre gauche un peu formée commençoit aussi à faire un front sur la ligne, après quoi la Cavalerie ennemie, pressée par la nôtre, abandonna son Infanterie, qui fut presque toute détruite.

Cet exemple d'un succès heureux avec une mauvaise disposition, ne doit jamais être suivi, & le Général qui est tombé dans une faute aussi grossiére, n'en doit pas moins être blâmé, quoiqu'il se soit trouvé favorisé de la fortune; parce que ce ne doit point être elle seule à qui il doive être obligé de son bonheur, mais à la bonne disposition, qui doit toujours être la raison de la réussite dans les actions de la Guerre.

La foiblesse de la vue de Mr. de Tallard, qui le mit dans la triste nécessité de voir par les yeux d'autrui, lui procura le gain de cette bataille, par une méprise qui devoit la lui faire perdre. Cette circonstance est assez remarquable pour n'être point oubliée.

Notre Général se confioit à la bonté de la vue de Mr. de Waillac & à son discernement, & l'avoit chargé de lui dire la disposition de l'Ennemi, & ses mouvemens

vemens. Cet Officier prit un mouvement que la Cavalerie de la gauche des Ennemis faisoit pour s'étendre & déborder notre front droit, pour un mouvement de crainte,& proposa à Mr. de Tallard de faire charger dans ce moment notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille. Notre bonheur voulut que cette charge ouvrît le front de l'Ennemi, comme je l'ai dit, & que cette aile gauche, au-lieu de se reployer sur notre droite, & la charger en flanc, se reploya sur son centre, & sur sa droite, où elle porta le desordre.

Notre gauche fit aussi une grande faute. Elle étoit conduite par Mr. de Précontal, & s'avançant pour charger la droite de l'Ennemi, elle ne s'étendit point jusqu'au Spirebach; de sorte qu'en allant à la charge, elle eut à essuyer le feu de quelques Bataillons, dont le flanc droit de l'Ennemi étoit couvert, & qui tenoient ce Ruisseau. Elle en fut si déconcertée, qu'elle fut obligée de se remettre en arriére, pour se rétablir de ce desordre.

Les événemens qui ont suivi cette heureuse journée, ne justifient que trop la nécessité de n'employer à la Guerre que des Généraux capables de donner une bonne disposition aux actions qu'ils veulent entreprendre; ce qui malheureusement pour les affaires du Roi, ne s'est point trouvé depuis ce tems-là.

Bataille d'Hochſtet, en 1704.

La Bataille d'Hochſtet perdue en 1704, eſt l'événement de la prémiére eſpéce des grandes actions, qui a ſuivi celui dont je viens de parler.

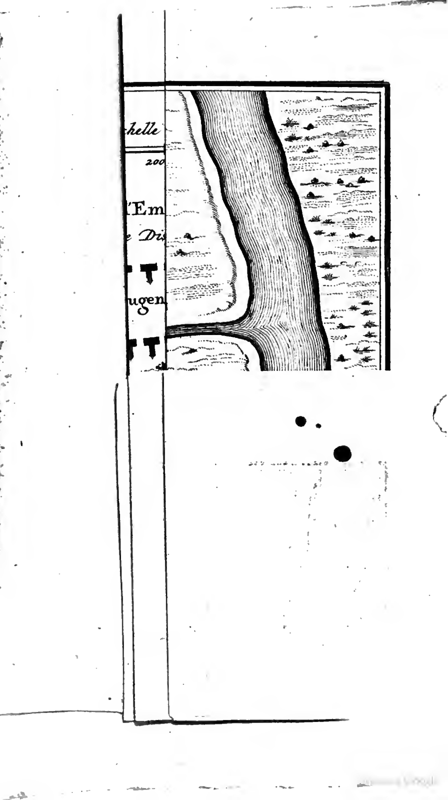
Cette époque malheureuſe à l'Etat, a eu des ſuites ſi fâcheuſes, que je crois devoir inſtruire mon fils de ce qui a précédé cette fatale journée, avant que de parler de ce qui arriva le jour de la bataille, pour lui faire mieux ſentir les conſéquences d'une bonne diſpoſition, & la néceſſité à amener les événemens avec ſageſſe & réflexion, afin de les rendre auſſi heureux que la prudence humaine les peut faire juger le devoir être, par les conſéquences d'une conduite judicieuſe.

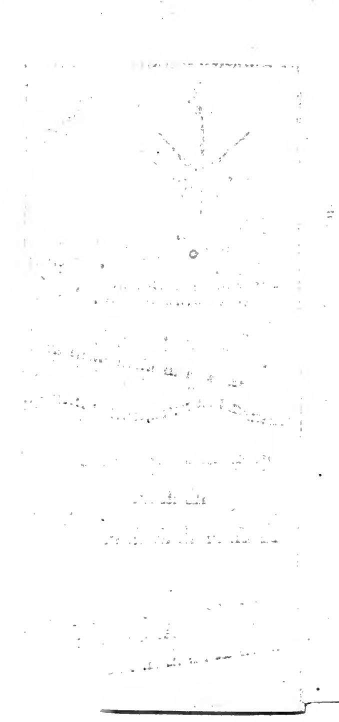
Je crois néceſſaire pour l'intelligence de mes réflexions, de dire ici un mot de l'état où étoient les affaires du Roi en Allemagne avant cette bataille.

Mr. l'Electeur de Baviére étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & ſoutenoit la guerre dans ſes Etats, & dans le centre de l'Allemagne contre l'Empereur & l'Empire, qui la lui avoient déclarée, par la ſeule raiſon de n'avoir pas voulu entrer dans la ligue contre les Couronnes de France & d'Eſpagne.

Comme ce Prince auroit été trop aiſément accablé avec ſes ſeules forces, le Roi avoit fait paſſer pour ſon ſecours un

Corps


helle
200
l'Em
Di
ugen



Corps de vingt-mille hommes, fous le commandement de Mr. de Villars.

Pendant que ce Général a été en Baviére, la guerre s'eft faite en ce Pays-là avec des fuccès tout au moins égaux, & l'on peut dire même avantageux en plufieurs occafions. Mais le malheur de la France ayant voulu que la mesintelligence fe mît entre Mr. l'Electeur & Mr. de Villars, ce Prince demanda fon rappel avec tant de chaleur, que le Roi crut devoir avoir cette complaifance pour lui. Mr. le Maréchal de Villars fut donc rappellé, & eut pour Succeffeur dans ce commandement Mr. le Comte de Marfin, que le Roi fit Maréchal de France, quoiqu'il ne fût que des derniers Lieutenans-Généraux, & qu'il n'ait jamais feulement été chargé à la Guerre d'un commandement de cinq-cens chevaux.

Cela arriva vers la fin de la Campagne de 1703, de forte que ce changement ne fe fit point fentir d'abord. Mais l'année fuivante, l'Empereur & fes Alliés ayant réfolu de faire un grand effort pour accabler Mr. l'Electeur de Baviére, ils raffemblérent toutes les forces de l'Empire fous le commandement de Mr. le Prince Eugéne, & la plus grande partie de celles des Anglois & des Hollandois fous les ordres de Mr. le Duc de Marlboroug, pour venir attaquer Mr. l'Electeur dans fes Etats.

Le Roi voyant ce grand orage prêt à fondre fur ce Prince fon Allié, fit encore

paſſer à ſon ſecours une nouvelle Armée de trente-cinq mille hommes, ſous le commandement de Mr. de Tallard; de ſorte que de part & d'autre les Armées ſe trouvérent preſque d'égale force, & nombreuſes chacune d'environ quatre-vingt mille hommes.

Comme je ne diſcute ici que la matiére des Batailles, je ne parlerai des fautes qui ont été faites avant celle de Hochſtet, & de celles qui l'ont ſuivie, qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour rendre intelligible tout ce qui s'eſt fait dans cette journée, qui a pu contribuer à la rendre malheureuſe, par l'oppoſition que ces fautes ſe trouveront avoir aux régles que j'ai données ſur ce grand ſujet.

Je commencerai donc, pour faire entendre quelle étoit la ſituation des affaires de la Guerre en Allemagne, par dire que quelques jours avant la Bataille d'Hochſtet, l'Ennemi avoit forcé le camp retranché de Schalemberg ſous Donnawert, & avoit enſuite pris cette Place, où il y avoit un pont ſur le Danube.

Les Places ſituées ſur cette Riviére, tant au-deſſus qu'au deſſous de Donnawert, étoient occupées par Mr. l'Electeur, dont toutes les forces, jointes à celles du Roi commandées par Mrs. les Maréchaux de Tallard & de Marſin, étoient enſemble auprès de Dilinghen, à la réſerve des Garniſons des Places, & d'un Corps d'Infanterie retranché ſous Augsbourg.

Voilà

Voilà quel étoit l'état des affaires. Dans cette situation, l'Ennemi, quoique le maitre d'un pont sur le Danube, ne pouvoit s'établir dans l'Electorat de Baviére; parce qu'il n'auroit pu y subsister longtems, sans pénétrer plus avant dans le pays, & par conséquent s'éloigner de son pont & de ses vivres, qu'il ne pouvoit tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient ses farines.

Les convois qu'il auroit pu tirer de Nuremberg, auroient eu de grandes difficultés à arriver jusqu'à Donnawert; parce qu'ils pouvoient continuellement être enlevés par les Troupes, qui étoient dans le haut Palatinat, & dans les Places du Danube au-dessous de Donnawert.

Ceux qu'il auroit pu tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conserver; parce que dès-que l'Armée ennemie auroit passé le Danube, il auroit été bien aisé de détruire ses magasins dans une Ville sans fortifications.

Il falloit donc que les farines qui étoient dans Nortlinghen, fussent protégées par l'Armée même; sans quoi elles couroient risque d'être enlevées. Ainsi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg; parce qu'il falloit conserver les farines dans cette Ville, qui pouvoient y être enlevées facilement, & en tirer le pain par des Convois, qui ne se pouvoient faire que très difficilement.

Par ces raisons il est aisé de conclure,

 que

que nos Généraux n'ont eu aucune bonne raison de rechercher à combattre un Ennemi, qui bientôt auroit été forcé d'abandonner les bords du Danube; parce qu'il n'y auroit pu vivre, & qu'il étoit bien plus prudent de l'obliger à se retirer jusqu'à Nuremberg, ou jusqu'au Mein, en lui rendant ses convois difficiles, & même impossibles, tant qu'il se seroit opiniâtré à demeurer près du Danube.

Il étoit donc imprudent de chercher une décision par une affaire générale, dans une conjoncture où il ne falloit que de la patience, pour être le maitre de toute l'Allemagne entre le Mein & le Danube, après la retraite du secours amené par Mr. de Marlboroug. Cependant le mauvais destin de la France imprima tant de présomtion & d'orgueil à nos deux Maréchaux, que sans réflechir sur les raisons que je viens de dire, qui devoient les porter à ne rien précipiter dans cette conjoncture, ils firent marcher les deux Armées en avant, jusqu'au Village de Pleintheim près du Danube.

L'Ennemi de son côté, à qui il devenoit tous les jours d'une nécessité absolué de combattre, par les raisons de la subsistance dont j'ai parlé ci-dessus, & qui savoit qu'il ne pouvoit demeurer encore que fort peu de jours auprès du Danube, se porta aussi en avant, dans le dessein de venir reconnoître de près, si nos mouvemens, ou notre situation, pourroient lui fournir les occasions de combattre notre Armée. Voici

Voici comme notre Armée étoit campée. Elle avoit le Danube à sa droite, le Village de Plentheim à peu de distance du Danube sur le front de la droite de la ligne, un autre Village un peu par-delà le centre, & la gauche dans la plaine, un ruisseau devant tout le front de l'Armée fort difficile à passer, & même impossible devant un Armée, si notre ordre de bataille nous en eût approché à une distance raisonnable.

Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans notre campement, c'est que quoique nos deux Armées fussent campées sur un même front, & que suivant mes maximes, une Armée ne doive jamais camper que comme elle veut marcher & combattre, nos deux Armées sur un même front campoient effectivement comme deux Armées toutes séparées, & le centre du camp étoit formé des deux aîles de droite & de gauche de Cavalerie des deux Armées.

L'Ennemi étoit de l'autre côté du ruisseau, ayant le Danube à sa gauche, le front couvert par le ruisseau, & des haies qui nous cachoient ses mouvemens, & un bois devant sa droite.

Le jour qui précéda la bataille l'Ennemi, dont, comme je viens de le dire, les mouvemens étoient cachés, voyant que par la maniére dont nous avions pris notre camp, nous ne songions pas à l'empêcher de passer le ruisseau devant le

 front

front de notre droite, ne ſongea qu'à former ſon ordre de bataille, pour ſe prévaloir de notre mauvaiſe diſpoſition. Il nous cachoit aiſément tout ce qu'il faiſoit à ſa gauche,& devant ſon centre,parce que nous n'y avions pas la moindre attention. Il lui étoit plus difficile de nous cacher les mouvemens de ſa droite. Il le fit pourtant, en jettant un Corps d'Infanterie dans le bois qui la couvroit.

Nos deux Maréchaux, qui, comme je l'ai dit, ne s'étoient portés en avant,que par un eſprit de préſomtion, s'applaudiſſant de leurs mouvemens, ne regardérent cette Infanterie qui occupoit le Bois, que comme un Corps que l'Ennemi deſtinoit à couvrir ſa marche du lendemain ſur Nortlinghen, pour s'approcher de ſes vivres, ou pour couvrir un Convoi de pain. Ils étoient ſi contens de s'être avancés à Pleintheim,qu'ils croyoient que cette ſeule marche éloigneroit l'Ennemi du Danube. Ainſi ils ne penſérent jamais que ce Corps d'Infanterie avancé au Bois, fût deſtiné pour couvrir & protéger la droite de l'Ennemi le lendemain, jour qu'il vouloit nous combattre. De ſorte que le lendemain matin nos Généraux laiſſérent aller une partie de la Cavalerie au fourage, avec auſſi peu d'attention ſur les mouvemens que l'Ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit, que s'ils en avoient été hors de portée.

Les prémiers mouvemens même, qu'on vit

vit que l'Ennemi faisoit faire à la Cavalerie de sa droite, pour venir se former au-devant du Bois, ne furent pris d'abord que pour un Corps de Cavalerie destiné à couvrir la marche de l'Armée sur Nortlinghen; tant nos Maréchaux étoient prévenus que l'Ennemi ne pouvant les attaquer, parce qu'ils étoient bien placés, étoit forcé de quiter le Danube, pour aller vivre à portée de Nortlinghen. Enfin ils étoient d'une tranquillité parfaite, & d'une satisfaction infinie, d'avoir obligé Mr. le Prince Eugéne & Mr. de Marlboroug à s'éloigner de la Baviére, lorsqu'ils virent tout-à-coup la droite de l'Ennemi s'ébranler pour marcher à nous.

Notre Armée qui avoit pris les armes, mais qui n'étoit en bataille qu'à la tête de son camp, & comme elle étoit campée, reçut à la gauche la charge que l'Ennemi venoit lui faire, non seulement avec vigueur, mais même renversa l'aile droite de l'Ennemi, & la ramena jusqu'au Bois, où elle se réforma sous la protection du feu de l'Infanterie, qui étoit dans le Bois. Une seconde charge de l'Ennemi ne lui fut pas plus heureuse.

Ces deux charges de la droite des Ennemis contre notre gauche s'étoient faites, sans qu'il parût encore rien à notre droite, parce que l'Ennemi étoit occupé à passer le ruisseau; ce qu'il faisoit sans que nous nous en apperçussions à la droite, parce que, comme je l'ai dit,

notre disposition nous éloignoit du ruisseau.

J'ai dit ci-dessus que l'Armée en prenant les armes, s'étoit seulement mise en bataille à la tête de son camp, dans le même ordre que les deux Armées étoient campées; de maniére que les Corps d'Infanterie étoient séparés par les deux ailes droite & gauche de Cavalerie des deux Armées. Ainsi l'on voit que le centre de ces deux Armées sur un même front étoit de la Cavalerie, qui occupoit la plaine, entre le Village de Pleintheim & celui de . . . & depuis ce Village jusqu'à l'Infanterie de l'Armée de Mr. l'Electeur; car c'étoit celle que Mr. le Maréchal de Tallard avoit amenée, qui occupoit la droite du front.

On ajouta encore une seconde faute à celle de cette disposition bizarre. Ce fut celle de mettre la plus grande partie de l'Infanterie dans les deux Villages; de sorte que l'on voit encore, qu'il n'y avoit presque que de la Cavalerie dans la plaine, & que l'on avoit mis l'Infanterie hors d'état de faire aucun mouvement.

L'Ennemi qui vit notre mauvaise disposition dans notre ordre de bataille, & à qui nous avions laissé le passage du ruisseau libre, en profita avec diligence, & fit passer ce même ruisseau à toute son Infanterie, laquelle en s'avançant, donna le moyen à la Cavalerie de passer aussi ce ruisseau, & de se former derriére l'Infanterie sur plusieurs lignes.

Cet

Cet ordre de bataille étoit bizarre aussi, mais judicieusement pensé; d'autant que l'Ennemi ne voyant presque point d'Infanterie en bataille devant lui, parce qu'elle étoit dans les Villages, trop distans les uns des autres pour que son feu pût se croiser, jugea que notre Cavalerie, qui étoit entre les deux Villages, ne pourroit pas soutenir le feu de son Infanterie, protégée de ses deux lignes de Cavalerie, & qu'ainsi mettant notre prémiére ligne de Cavalerie en desordre, & la renversant sur la seconde, il nous feroit par cette seule charge abandonner l'Infanterie qui étoit dans les Villages, vu qu'il s'avanceroit avec tout son front entre les Villages, & mettroit ainsi notre Infanterie, qui étoit dans les Villages, derriére les lignes d'Infanterie, qui étoient dans la plaine.

Toute cette disposition fut prise par l'Ennemi pour marcher à notre front de Cavalerie, sans qu'on s'y opposât en aucune maniére; parce que pendant tout ce tems-là Mr. le Maréchal de Tallard, qui ne voyoit encore aucun mouvement de l'Ennemi devant sa droite, étoit allé voir inutilement ce qui se passoit à la gauche, & que pendant son absence les Officiers-Généraux de son Armée n'osérent prendre sur eux d'ébranler la ligne, & de retirer l'Infanterie des Villages, pour charger l'Ennemi qui se formoit devant eux, mais qui ne l'étant pourtant pas encore, auroit fort aisément été renver-

sé dans le ruisseau & sur sa Cavalerie, qui le passoit en défilant.

Enfin, avant que Mr. de Tallard fût revenu de la gauche, l'Ennemi avoit chargé ce grand front de Cavalerie, dans la disposition où j'ai dit qu'il s'étoit mis; & le feu de son Infanterie avoit renversé nos deux lignes de Cavalerie au-delà des Villages, dans lesquels une partie de notre Infanterie étoit enfermée.

La Cavalerie de l'Armée de Mr. de Tallard, qui faisoit la gauche de notre grand front de Cavalerie qui venoit d'être chargé, se reploya sur sa droite, comme celle de l'Armée de Mr. l'Electeur se reploya sur sa gauche; de maniére que par ce mouvement les deux Armées se trouvoient séparées, & l'Ennemi maitre du terrain qui les séparoit, qui étoit celui sur lequel notre Cavalerie étoit en bataille, avant qu'elle eût été chargée. Mr. de Tallard, dont la vue est fort courte, en revenant de la gauche au bruit du feu qu'il entendit à la droite, fut pris par la Cavalerie ennemie qui avoit passé entre les Villages. Personne depuis ce tems-là ne donna d'ordre, & ce ne fut plus que confusion dans son Armée.

Mr. le Maréchal de Marsin qui commandoit sous Mr. l'Electeur, dont les charges contre l'aile droite de Mr. le Prince Eugéne avoient eu des succès heureux, craignit que cette Armée ne fût chargée en flanc par la gauche victorieuse de l'Ennemi, dans le tems qu'elle

feroit

feroit chargée en tête par la droite. Il ne ſongea qu'à faire ſa retraite à Ulm, & abandonna ſon champ de bataille, ſans penſer à un mouvement aiſé à faire, qui étoit de ſe ployer ſur la droite, & de charger en flanc la Cavalerie ennemie, qui avoit paſſé en-deçà des Villages.

Par cette charge il retiroit ou protégeoit l'Infanterie qui étoit dans les Villages, donnoit le tems à la Cavalerie de l'Armée de Mr. de Tallard, qui avoit été miſe en deſordre, de ſe remettre enſemble, & de reprendre un ordre de bataille, derriére ou ſur les ailes de l'Armée de Mr. l'Electeur, & de rétablir ainſi la bataille, ou peut-être même la gagner.

Mais Mr. le Maréchal de Marſin n'en ſavoit pas aſſez, pour penſer à un tel mouvement. Il retira ſon Armée ſous Ulm, comme je viens de le dire, & abandonna l'Armée de Mr. de Tallard, & l'Infanterie qui étoit dans les Villages, ſans y faire la moindre attention.

L'Ennemi ne ſongea pas un moment à troubler Mr. de Marſin & Mr. l'Electeur dans leur retraite; parce qu'il ſentoit bien que la deſtruction entiére de l'Armée de Mr. de Tallard lui ſuffiſoit, pour acquérir la ſupériorité des armes le reſte de la campagne.

Il y avoit, comme je l'ai dit, vingt-ſept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Eſcadrons de Dragons, renfermés dans le Village de Pleintheim.

Il ne falloit pas qu'ils y fissent une bien longue résistance, pour laisser revenir Mr. de Marsin de son étourdissement, & pour lui faire penser à faire alte à une lieue du champ de bataille, à y rassembler les débris de l'Armée de Mr. de Tallard, & à revenir donner une seconde bataille à un Ennemi fort en desordre, & occupé au pillage d'un camp.

Les Généraux ennemis proposérent donc à nos Officiers-Généraux enfermés dans le Village, de faire mettre les armes bas aux Troupes, & de les recevoir prisonniers de Guerre. Ce parti fut accepté, & ils remirent ainsi à nos Ennemis une Armée entiére sans combattre: action honteuse, qui auroit mérité une punition févére, au-lieu des récompenses & des avancemens de dignité, dont les principaux auteurs de cette lâcheté ont été comblés.

Telle a été la Bataille d'Hochstet, dont le blâme ne doit point tomber sur les Troupes, qui s'y sont valeureusement comportées, mais seulement sur les deux Maréchaux, par leur ignorante disposition pour combattre, & sur les Officiers-Généraux de la droite, qui n'ont point pensé à redresser les prémiers mauvais succès, après la prise de Mr. de Tallard, ni même à retirer cette Infanterie des Villages.

Après le récit assez simple de cette bataille, qu'on peut dire avoir été le terme du bonheur du régne du Roi, il me

paroit à propos d'étendre mes réflexions ſur cette malheureuſe journée,& de faire voir qu'elle n'a été funeſte, que parce que les Généraux qui l'ont donnée,n'ont pas ſuivi les maximes qui doivent ſervir de régle ſure pour examiner ſi l'on a de bonnes raiſons de donner une bataille, & ſi en la voulant donner, ou recevoir, on ſe met par ſa diſpoſition particuliére, en état de pouvoir raiſonnablement eſpérer de battre ſon Ennemi.

Pour examiner ce ſujet avec la méthode que je me ſuis propoſée, qui eſt celle de prouver toujours la vérité de mes régles ſur la Guerre, par des exemples ſur le ſujet du chapitre que je traite, je commencerai par faire mes remarques ſur les fautes faites par rapport à la conſtitution générale des affaires de la Guerre en Allemagne, dans le tems qui précéda la Bataille d'Hochſtet; & je finirai par faire remarquer les fautes faites dans la diſpoſition particuliére, pour prouver que preſque toujours les fautes générales entraînent après elles les particuliéres.

Il ne pouvoit aucunement convenir dans ce tems-là, de commettre la déciſion de toute la guerre en Allemagne au ſort d'une ſeule bataille. Cette vérité étoit d'autant plus conſtante, que l'on voyoit que les Anglois & les Hollandois avoient dans cette campagne abandonné la guerre en Flandre, pour venir faire un effort déciſif en Allemagne,

ſans

sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soutenir, ni eux-mêmes tirer des hommes d'Allemagne. Il falloit donc éviter de combattre, puisqu'il suffisoit de se maintenir, pour forcer les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entiérement la guerre en Flandre.

Pour prouver cette proposition générale, il faut faire connoître quelle étoit la situation particuliére des choses. Mr. l'Electeur de Baviére dans les intérêts des deux Couronnes étoit le maitre de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontiéres de l'Autriche, où il pouvoit pénétrer quand il voudroit: par conséquent l'Empereur, occupé d'ailleurs par les Mécontens de Hongrie, étoit encore forcé de veiller continuellement à l'Autriche & au Tirol, tant pour la conservation de ces deux Provinces, que pour se garder une communication libre avec l'Armée qu'il avoit en Italie.

Les ponts que Mr. l'Electeur de Baviére avoit sur le Danube, lui laissoient la communication libre avec le haut Palatinat; par conséquent l'Empereur avoit toujours à craindre, qu'il n'entrât un Corps de Troupes dans la Bohême, où les Peuples sont fort irrités de la dureté de son Gouvernement, & où ils ne lui sont soumis que par crainte; ce qui obligeoit encore l'Empereur à tenir un Corps de Troupes, pour couvrir la Bohême & la Moravie.

Nurem-

Nuremberg, Ville Impériale presque dans le centre de l'Empire, est la plus considérable du Cercle de Franconie. Il falloit aussi que l'Empereur la conservât dans les intérêts de la Ligue, de peur que Mr. l'Electeur de Baviére ne s'en saisît, comme il avoit fait d'Ulm & d'Augsbourg. Nuremberg donc ne pouvoit se conserver, que par la protection de l'Armée des Alliés : ainsi elle ne pouvoit pas s'éloigner beaucoup de cette Ville, dont la conservation étoit d'autant plus capitale à l'Empereur ; que par sa perte il ne pouvoit communiquer de ses Etats au Rhin, que par l'autre côté du Mein ; ce qui lui auroit été absolument impossible.

Par ce que je viens de dire de la situation de Nuremberg, on voit encore que l'Armée des Alliés ne pouvoit s'éloigner d'une Ville, où étoient ses principaux dépôts de vivres & de munitions de Guerre.

Quelques jours avant la Bataille d'Hochstet, les Alliés avoient forcé le camp retranché de Schalemberg, & pris Donnawert. Cette conquête leur avoit donné un pont sur le Danube, & séparoit nos Places du haut Danube, d'avec celles qui étoient au-dessous. Cependant comme leurs vivres étoient dans Nuremberg & dans Nortlinghen, ils n'avoient pas osé quiter la Franconie & la Suabe pour passer en Baviére.

Cette seule réflexion, aisée à faire, suffisoit pour persuader à nos Généraux, qu'il

n'y

n'y avoit aucune bonne raison pour combattre; qu'il falloit au contraire éviter une action générale, puisqu'en prenant ce parti on étoit sûr de forcer l'Ennemi d'abandonner le voisinage du Danube, dès-qu'il auroit achevé de consommer les fourages qui étoient près de cette Riviére.

Mr. le Maréchal de Villeroi étoit avec une Armée considérable devant les lignes de Bihel, dont Mr. le Prince Eugéne étoit sorti avec la plus grande partie des Troupes réglées qui y étoient, sans que ce Général s'en fût apperçû. La jonction de Mr. le Prince Eugéne à Mr. de Marlboroug étoit trop connue pour pouvoir être ignorée; & Mr. le Maréchal de Villeroi pouvoit revenir de son inaction, forcer ces lignes, qui n'étoient plus gardées que par quelques Milices, & s'avancer ensuite avec son Armée par le Duché de Wirtemberg jusques sur le Neckre: auquel cas l'Ennemi ne pouvoit conserver la communication avec le bas Neckre, pour les vivres qui lui venoient du Rhin & du Mein à Nortlinghen.

Ainsi encore ce seul mouvement réduisoit l'Ennemi à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg, & par conséquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville. Il auroit même suffi, pour obliger les Ennemis à revenir en partie au Rhin, & laisser agir librement Mr. l'Electeur de Baviére au milieu de l'Allemagne, que Mr. le Maréchal de Villeroi, après avoir forcé les

les lignes de Bihel, eût descendu le Rhin avec son Armée, & se fût approché de Philisbourg. Ce mouvement seul auroit forcé les Ennemis à se séparer, pour venir protéger Philisbourg & le bas Neckre. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que ces lignes étant forcées, Mr. le Maréchal de Villeroi étoit maitre de faire un pont sur le Rhin où il auroit voulu, & y auroit repassé le Rhin, en cas que l'Ennemi se fût approché de lui avec toutes ses forces; auquel cas aussi il abandonnoit à Mr. l'Electeur l'Autriche, & Vienne même.

Dans cette disposition générale de la guerre d'Allemagne en l'année 1704, il est aisé de sentir qu'il n'y avoit aucune bonne raison de vouloir combattre un Ennemi, qui ne pouvoit encore rester longtems ensemble dans le voisinage du Danube, & qui après s'être éloigné de cette Riviére, ne pouvoit trouver entre le Mein & le Danube un endroit à se placer, pour garantir l'Autriche de l'autre côté du Danube, & le Neckre en même tems.

Voilà quelles ont été les fautes faites par rapport à la disposition générale de la guerre d'Allemagne. Les autres fautes qui ont été faites, sont celles qui regardent la disposition particuliére & l'ordre de bataille.

La prémiére a été, d'avoir campé les deux Armées, comme si elles avoient dû combattre séparément.

La

La seconde, de les avoir mises en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & seulement à la tête du camp.

La troisiéme, de ne s'être pas choisi un champ de bataille assez proche du ruisseau, pour que l'Ennemi ne pût le passer, & avoir du terrain, pour se former entre le ruisseau & le front de notre ligne.

La quatriéme, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'Ennemi, dès-que l'on vit qu'il passoit le ruisseau, & qu'il se formoit devant nous.

La cinquiéme, de n'avoir point reconnu le ruisseau en arrivant dans ce camp, & de n'avoir pas eu des Postes d'Infanterie le long de ce ruisseau, tant pour la sureté du camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens de l'Ennemi.

La sixiéme, d'avoir fait des ailes droite & gauche de Cavalerie des deux Armées le centre de la bataille, au-lieu d'avoir eu un centre formidable d'Infanterie.

La septiéme, d'avoir enfermé la plus grande & la meilleure partie de l'Infanterie de l'Armée de Mr. de Tallard dans le Village de Pleintheim, où elle étoit sans aucun ordre de bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, & même sans avoir pris des précautions pour se procurer des communications d'une Brigade, ou d'un Régiment à l'autre.

La huitiéme, de n'avoir point reconnu le

le terrain de la droite de l'Armée, jusqu'au ruisseau & au Danube; de maniére que l'on y plaça des Dragons, au-lieu d'y mettre de l'Infanterie.

La neuviéme, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce camp, un Corps de Cavalerie au-delà de la gauche des deux Armées, pour être informé de la situation du camp de l'Ennemi: ce qu'on ignora toujours de telle maniére, qu'on ne savoit pas que Mr. le Prince Eugéne eût joint Mr. de Marlboroug avec son Corps d'Armée, & qu'on croyoit Mr. le Prince de Baden occupé au Siége d'Ingoldstadt avec un Corps considérable.

La dixiéme, d'avoir paisiblement laissé former l'Ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de la faire, pour attaquer notre grand centre de Cavalerie avec son Infanterie sur deux lignes, soutenue de plusieurs lignes de Cavalerie, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer notre ordre de bataille, sur la disposition que l'on voyoit prendre à l'Ennemi.

La onziéme, en ce qu'après le prémier desordre de notre grand centre de Cavalerie, & après qu'il eut abandonné le terrain, qui le mettoit en hauteur avec l'Infanterie, embarassée dans le Village de Pleintheim, l'Armée de Mr. l'Electeur ne s'est pas serrée sur sa droite pour charger en flanc l'Ennemi, qui avoit passé dans l'intervalle des Villages. Par ce mouvement elle auroit soutenu, ou reti-
ré

ré notre Infanterie de Pleintheim, & elle auroit donné le tems à la Cavalerie, qui avoit été mise en desordre par le feu de l'Infanterie, de se remettre en bataille. Au-lieu de ce mouvement aisé à penser, cette Armée ne songea qu'à se retirer toute entiére à Ulm, & elle abandonna l'Infanterie de l'Armée de Mr. de Tallard, dont la Cavalerie ne pensa plus à se réformer, ni à faire un effort pour venir dégager son Infanterie, dès-qu'elle vit que l'Armée de Mr. l'Electeur abandonnoit volontairement son champ de bataille, & qu'elle se retiroit.

La douziéme faute fut, en ce que pas un des Officiers-Généraux de l'Armée de Mr. de Tallard, après la prise de ce Général & le desordre du centre de Cavalerie, ne songea à retirer l'Infanterie du Village de Pleintheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faisant marcher du côté du Danube, jusqu'à ce qu'elle eût rejoint la Cavalerie; & qu'au contraire ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette Infanterie, ou l'abandonnérent, même avant qu'elle fût attaquée, dès-qu'ils virent la Cavalerie battue, & allérent se noyer dans le Danube, en le voulant passer à la nage; ou restérent dans le Village, n'ôsant en sortir, sans songer à faire aucun mouvement pour se débarasser du Village, ni même à se pratiquer des communications entre les Bataillons, & ne semblérent y être restés,
que

que pour ſe charger de la honte de faire mettre les armes bas aux Bataillons malgré eux, & livrer aux Ennemis vingt-ſept Bataillons & douze Eſcadrons des meilleures Troupes du Roi. Action dont l'infamie eſt ſi grande, que je ſuis perſuadé qu'elle ne ſera pas crue de la Poſtérité, quand elle apprendra en même tems, qu'à la réſerve d'un ſeul Brigadier d'Infanterie, qui a été caſſé, tous les autres auteurs, ou témoins de cette lâcheté, ont été récompenſés, ou élevés en dignité.

Fin du Troiſiéme Volume.

